Eprouvés toutes choses, retenés ce qui est bon.

Cela ne vous changera pas beaucoup, vous trouverés ici, comme dans les autres oeuvres pretendues Philosophiques de Voltaire, beaucoup de raisonnements sans raison.

Oh! Quel monstre téméraire,
Vomit ici tant de poison?
Sous le masque de la raison,
Reconnaissés y Voltaire.



LA RAISON PAR ALPHABET.

PREMIERE PARTIE.





LA RAISON
PAR
ALPHABET.

Sixiéme édition revuë, corrigée & augmentée par L'AUTEUR.

PREMIERE PARTIE.

A—I.



M. DCC. LXIX.



PREFACE

De l'Edition qui a précédé celle-ci immédiatement.

IL y a déja cinq éditions de ce Dictionnaire, mais toutes incomplettes & informes ; nous n'avions pû en conduire aucune. Nous donnons enfin celle-ci, qui l'emporte sur toutes les autres pour la correction, pour l'ordre, & pour le nombre des articles. Nous les avons tous tirés des meilleurs auteurs de l'Europe, & nous n'avons fait aucun scrupule de copier quelquefois une page d'un livre connu, quand cette page s'est trouvée nécessaire à notre collection. Il y a des articles tout entiers de personnes encor vivantes, parmi lesquelles on compte de savans pasteurs. Ces morceaux sont depuis longtems assez connus des savans, comme *Apocalypse*, *Christianisme*, *Messie*, *Moïse*, *Miracles* *&c.* Mais dans l'article *Miracles*, nous avons ajouté une page entière du célè-

bre doсteur Midleton bibliothécaire de Cambridge.

On trouvera auſſi pluſieurs paſſages du ſavant Evêque de Gloceſter Warburton. Les manuſcrits de Mr. Du Marſay nous ont beaucoup ſervi ; mais nous avons rejetté unanimement tout ce qui a ſemblé favoriſer l'Epicuréïſme. Le dogme de la Providence eſt ſi ſacré, ſi néceſſaire au bonheur du genre humain, que nul honnête homme ne doit expoſer les lecteurs à douter d'une vérité qui ne peut faire de mal en aucun cas, & qui peut toûjours opérer beaucoup de bien.

Nous ne regardons point ce dogme de la providence univerſelle comme un ſyſtême, mais comme une choſe démontrée à tous les eſprits raiſonnables ; au contraire, les divers ſyſtêmes ſur la nature de l'ame, ſur la grace, ſur des opinions métaphyſiques, qui diviſent toutes les communions, peuvent être ſoumis à l'examen : car puiſqu'ils ſont en conteſtation depuis dix-ſept cent années, il eſt évident qu'ils ne portent point avec eux le caractère de certitude ; ce ſont des énigmes que chacun

peut deviner ſelon la portée de ſon eſprit.

L'article *Geneſe* eſt d'un très habile homme favoriſé de l'eſtime & de la confiance d'un grand Prince : nous lui demandons pardon d'avoir accourci cet article. Les bornes que nous nous ſommes preſcrites ne nous ont pas permis de l'imprimer tout entier, il aurait rempli près de la moitié d'un volume.

Quant aux objets de pure littérature, on reconnaîtra aiſément les ſources où nous avons puiſé. Nous avons tâché de joindre l'agréable à l'utile, n'ayant d'autre mérite, & d'autre part à cet ouvrage que le choix. Les perſonnes de tout état trouveront de quoi s'inſtruire en s'amuſant. Ce livre n'exige pas une lecture ſuivie ; mais à quelque endroit qu'on l'ouvre, on trouve de quoi réfléchir. Les livres les plus utiles ſont ceux dont les lecteurs font eux-mêmes la moitié ; ils étendent les penſées dont on leur préſente le germe ; ils corrigent ce qui leur ſemble défectueux, & fortifient par leurs réflexions ce qui leur paraît faible.

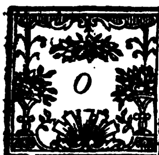
Ce n'eſt même que par des perſonnes éclairées que ce livre peut-être lû ; le vulgaire n'eſt pas fait pour de telles connaiſſances ; la philoſophie ne ſera jamais ſon partage. Ceux qui diſent qu'il y a des vérités qui doivent être cachées au peuple, ne peuvent prendre aucune allarme ; le peuple ne lit point ; il travaille ſix jours de la ſemaine, & va le ſeptiéme au cabaret ; en un mot, les ouvrages de philoſophie ne ſont faits que pour les philoſophes, & tout honnête homme doit chercher à être philoſophe ſans ſe piquer de l'être.

Nous finiſſons par faire de très humbles excuſes aux perſonnes de conſidération qui nous ont favoriſés de quelques nouveaux articles, de n'avoir pû les employer comme nous l'aurions voulu ; ils ſont venus trop tard. Nous n'en ſommes pas moins ſenſibles à leur bonté, & à leur zèle eſtimable.



LA RAISON PAR ALPHABET.

ABBÉ.



U allez-vous, Monsieur l'Abbé? &c. Savez-vous bien qu'Abbé signifie *Pére?* Si vous le devenez, vous rendez service à l'Etat; vous faites la meilleure œuvre sans doute que puisse faire un homme; il naîtra de vous un être pensant. Il y a dans cette action quelque chose de divin.

Mais si vous n'êtes Monsieur l'Abbé que pour avoir été tonsuré, pour porter un petit colet, & un manteau court, & pour attendre un bénéfice simple, vous ne méritez pas le nom d'Abbé.

Les anciens moines donnèrent ce nom au supérieur qu'ils élisaient. L'Abbé était leur père

ſpirituel. Que les mêmes noms ſignifient avec le tems des choſes différentes ! L'Abbé ſpirituel était un pauvre à la tête de pluſieurs autres pauvres. Mais les pauvres pères ſpirituels ont eu depuis, deux cent, quatre cent mille livres de rente ; & il y a aujourd'hui des pauvres pères ſpirituels en Allemagne qui ont un régiment des gardes.

Un pauvre qui a fait ſerment d'être pauvre, & qui en conſéquence eſt ſouverain ! on l'a déja dit, il faut le redire mille fois, cela eſt intolérable. Les loix réclament contre cet abus, la religion s'en indigne, & les véritables pauvres ſans vêtement & ſans nourriture pouſſent des cris au ciel à la porte de Mr. l'Abbé.

Mais j'entends Meſſieurs les Abbés d'Italie, d'Allemagne, de Flandre, de Bourgogne, qui diſent, Pourquoi n'accumulerons-nous pas des biens & des honneurs ? pourquoi ne ferons-nous pas princes ? les évêques le ſont bien. Ils étaient originairement pauvres comme nous, ils ſe ſont enrichis, ils ſe ſont élevés ; l'un d'eux eſt devenu ſupérieur aux rois : laiſſez-nous les imiter autant que nous pourons.

Vous avez raiſon, Meſſieurs, envahiſſez la terre ; elle appartient au fort ou à l'habile qui s'en empare ; vous avez profité des tems d'ignorance, de ſuperſtition, de démence, pour nous dépouiller de nos héritages & pour nous fouler à vos pieds, pour vous engraiſſer de la ſubſtance des malheureux ; tremblez que le jour de la raiſon n'arrive.

A B R A H A M.

ABRAHAM eſt un de ces noms célèbres dans l'Aſie mineure, & dans l'Arabie, comme Thaut chez les Egyptiens, le premier Zoroaſtre dans la Perſe, Hercule en Grèce, Orphée dans la Thrace, Odin chez les nations ſeptentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célébrité, que par une hiſtoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'hiſtoire profâne; car pour celle des Juifs nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous déteſtons, comme l'hiſtoire de ce peuple a été viſiblement écrite par le Saint-Eſprit lui-même, nous avons pour elle les ſentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adreſſons ici qu'aux Arabes; ils ſe vantent de deſcendre d'Abraham par Iſmaël; ils croyent que ce patriarche bâtit la Mecque, & qu'il mourut dans cette ville. Le fait eſt que la race d'Iſmaël a été infiniment plus favoriſée de Dieu que la race de Jacob. L'une & l'autre race a produit à la vérité des voleurs; mais les voleurs Arabes ont été prodigieuſement ſupérieurs aux voleurs Juifs. Les deſcendans de Jacob ne conquirent qu'un très petit pays qu'ils ont perdu; & les deſcendans d'Iſmaël ont conquis une partie de l'Aſie, de l'Europe & de l'Afrique, ont établi un Empire plus vaſte que celui des Romains, & ont chaſſé les Juifs de leurs cavernes, qu'ils appellaient la terre de promiſſion.

A ne juger des choſes que par les exemples de nos hiſtoires modernes, il ſerait aſſez difficile qu'Abraham eût été le père de deux nations ſi différentes ; on nous dit qu'il était né en Caldée, & qu'il était fils d'un pauvre potier, qui gagnait ſa vie à faire des petites idoles de terre. Il n'eſt guères vraiſemblable que le fils de ce potier ſoit allé fonder la Mecque à quatre cent lieuës de là ſous le tropique, en paſſant par des déſerts impraticables. S'il fut un conquérant, il s'adreſſa ſans doute au beau pays de l'Aſſyrie ; & s'il ne fut qu'un pauvre homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèſe rapporte qu'il avait ſoixante & quinze ans lorſqu'il ſortit du pays d'Aran après la mort de ſon père Tharé le potier. Mais la même Genèſe dit auſſi que Tharé ayant engendré Abraham à ſoixante & dix ans, ce Tharé vécut juſqu'à deux cent cinq ans, & qu'Abraham ne partit d'Aran qu'après la mort de ſon père. A ce compte il eſt clair par la Genéſe même qu'Abraham était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Méſopotamie. Il alla d'un pays qu'on nomme idolâtre dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Paleſtine. Pourquoi y alla-t-il ? Pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une contrée auſſi éloignée, auſſi ſtérile & pierreuſe que celle de Sichem ? La langue Caldéenne devait être fort différente de celle de Sichem, ce n'était point un lieu de commerce ; Sichem eſt éloigné de la Caldée de plus

de cent lieuës : il faut paſſer des déſerts pour y arriver : mais Dieu voulait qu'il fît ce voyage ; il voulait lui montrer la terre que devaient occuper ſes deſcendans pluſieurs ſiécles après lui. L'eſprit humain comprend avec peine les raiſons d'un tel voyage.

A peine eſt-il arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem, que la famine l'en fait ſortir. Il va en Egypte avec ſa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cent lieuës de Sichem à Memphis ; eſt-il naturel qu'on aille demander du bled ſi loin & dans un pays dont on n'entend point la langue ? voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il amène à Memphis ſa femme Sara, qui était extrêmement jeune & preſque enfant en comparaiſon de lui, car elle n'avait que ſoixante-cinq ans. Comme elle était très belle, il réſolut de tirer parti de ſa beauté ; Feignez que vous êtes ma ſœur, lui dit-il, afin qu'on me faſſe du bien à cauſe de vous. Il devait bien plutôt lui dire, Feignez que vous êtes ma fille. Le Roi devint amoureux de la jeune Sara, & donna au prétendu frère *beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'âneſſes, de chameaux, de ſerviteurs, de ſervantes :* ce qui prouve que l'Egypte dès-lors était un royaume très puiſſant & très policé, par conſéquent très ancien, & qu'on récompenſait magnifiquement les frères qui venaient offrir leurs ſœurs aux Rois de Memphis.

La jeune Sara avait quatre-vingt-dix ans

quand Dieu lui promit qu'Abraham, qui en avait alors cent soixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham, qui aimait à voyager, alla dans le désert horrible de Cadés avec sa femme grosse, toûjours jeune & toûjours jolie. Un Roi de ce désert ne manqua pas d'être amoureux de Sara comme le Roi d'Egypte l'avait été. Le père des croyans fit le même mensonge qu'en Egypte: il donna sa femme pour sa sœur, & eut encore de cette affaire des brebis, des bœufs, des serviteurs & des servantes. On peut dire que cet Abraham devint fort riche du chef de sa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'Abraham, & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins & délicats, excellens métaphysiciens, gens sans préjugé, & point du tout pédans.

Au reste ce nom Bram, Abram, était fameux dans l'Inde & dans la Perse: plusieurs doctes prétendent même que c'était le même législateur que les Grecs appellèrent Zoroastre. D'autres disent que c'était le Brama des Indiens: ce qui n'est pas démontré.

Mais ce qui paraît fort raisonnable à beaucoup de savans, c'est que cet Abraham était Caldéen ou Persan: les Juifs dans la suite des tems se vantèrent d'en être descendus, comme les Francs descendent d'Hector, & les Bretons de Tubal. Il est constant que la nation Juive

était une horde très moderne ; qu'elle ne s'établit vers la Phénicie que très tard ; qu'elle était entourée de peuples anciens ; qu'elle adopta leur langue ; qu'elle prit d'eux jusqu'au nom d'Israël, lequel est Caldéen, suivant le témoignage même du Juif Flavien Joseph. On sait qu'elle prit jusqu'aux noms des anges chez les Babiloniens ; qu'enfin elle n'appella Dieu du nom d'Eloï, ou Eloa, d'Adonaï, de Jehova ou Hiao que d'après les Phéniciens.

Elle ne connut probablement le nom d'Abraham ou d'Ibrahim que par les Babiloniens ; car l'ancienne religion de toutes les contrées depuis l'Euphrate jusqu'à l'Oxus était appellée *Kish Ibrahim*, *Millat Ibrahim*. C'est ce que toutes les recherches faites sur les lieux par le savant Hide nous confirment.

Les Juifs firent donc de l'histoire & de la fable ancienne, ce que leurs fripiers font de leurs vieux habits, ils les retournent & les vendent comme neufs le plus chérement qu'ils peuvent.

C'est un singulier exemple de la stupidité humaine que nous ayons si longtems regardé les Juifs comme une nation qui avait tout enseigné aux autres, tandis que leur historien Joseph avoue lui-même le contraire.

Il est difficile de percer dans les ténèbres de l'antiquité ; mais il est évident que tous les royaumes de l'Asie étaient très florissans avant que la horde vagabonde des Arabes appellés Juifs, possédât un petit coin de terre en propre, avant qu'elle eût une ville, des

loix & une religion fixe. Lors donc qu'on voit un ancien rite, une ancienne opinion établie en Egypte ou en Asie, & chez les Juifs, il est bien naturel de penser que le petit peuple nouveau, ignorant, grossier, toûjours privé des arts, a copié, comme il a pû, la nation antique, florissante & industrieuse.

C'est sur ce principe qu'il faut juger la Judée, la Biscaye, Cornouailles, Bergame, le pays d'Arlequin &c. : certainement la triomphante Rome n'imita rien de la Biscaye, de Cornouailles, ni de Bergame ; & il faut être ou un grand ignorant, ou un grand fripon, pour dire que les Juifs enseignèrent les Grecs.

(*Article tiré de Mr. Freret.*)

misérable incrédule

ADAM.

LA pieuse Madame Bourignon était sûre qu'Adam avait été hermaphrodite, comme les premiers hommes du divin Platon. Dieu lui avait révélé ce grand secret ; mais comme je n'ai pas eu les mêmes révélations, je n'en parlerai point. Les rabbins Juifs ont lû les livres d'Adam ; ils savent le nom de son précepteur & de sa seconde femme ; mais comme je n'ai point lû ces livres de notre premier père, je n'en dirai mot. Quelques esprits creux, très savans, sont tout étonnés quand ils lisent le Veidam des anciens Brachmanes de trouver que le premier homme fut créé aux Indes

Indes, &c. qu'il s'appellait *Adimo* qui ſignifie l'engendreur, & que ſa femme s'appellait *Procriti* qui ſignifie la vie. Ils diſent que la ſecte des Brachmanes eſt inconteſtablement plus ancienne que celle des Juifs, que les Juifs ne purent écrire que très tard dans la langue Cananéenne, puiſqu'ils ne s'établirent que très tard dans le petit pays de Canaan; ils diſent que les Indiens furent toûjours inventeurs, & les Juifs toûjours imitateurs, les Indiens toûjours ingenieux, & les Juifs toûjours groſſiers; ils diſent qu'il eſt bien difficile qu'Adam qui était roux, & qui avait des cheveux, ſoit le père des Nègres qui ſont noirs comme de l'encre, & qui ont de la laine noire ſur la tête. Que ne diſent-ils point? pour moi je ne dis mot; j'abandonne ces recherches au révérend père Berruyer de la ſociété de Jéſus; c'eſt le plus grand innocent que j'aye jamais connu. On a brulé ſon livre comme celui d'un homme qui voulait tourner la Bible en ridicule: mais je puis aſſurer qu'il n'y entendait pas fineſſe.

(*Tiré d'une Lettre du Chevalier de R**.*)

A M E.

CE ſerait une belle choſe de voir ſon ame. *Connais-toi toi-même*, eſt un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à Dieu de le mettre en pratique: quel autre que lui peut connaître ſon eſſence?

Nous appellons ame, ce qui anime. Nous n'en ſavons guères davantage, grace aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarraſſent pas de l'être penſant ; l'autre quart cherche, perſonne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre pédant, tu vois une plante qui végète, & tu dis *végétation*, ou même, ame *végétative.* Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis *Force*; Tu vois ton chien de chaſſe apprendre ſous toi ſon métier, & tu cries, *inſtinct*, *ame ſenſitive* : tu as des idées combinées, & tu dis *Eſprit.*

Mais de grace, qu'entends-tu par ces mots, Cette fleur végète ? mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation*, ce corps en pouſſe un autre, mais poſſéde-t-il en ſoi un être diſtinct qui s'appelle *force ?* ce chien te raporte une perdrix, mais y a-t-il un être qui s'appelle *inſtinct ?* ne rirais-tu pas d'un raiſonneur, (eût-il été précepteur d'Alexandre) qui te dirait, Tous les animaux vivent, donc il y a dans eux un être, une forme ſubſtantielle qui eſt la vie ?

Si une tulippe pouvait parler, & qu'elle te dît, Ma végétation & moi, nous ſommes deux êtres joints évidemment enſemble, ne te moquerais-tu pas de la tulippe ?

Voyons d'abord ce que tu ſais, & de quoi tu es certain ; que tu marches avec tes pieds, que tu digères par ton eſtomach, que tu ſens par tout ton corps, & que tu penſes par ta tête. Voyons ſi ta ſeule raiſon a pû te donner aſſez de

lumières, pour conclure ſans un ſecours ſur-naturel que tu as une ame?

Les premiers philoſophes, ſoit Caldéens, ſoit Egyptiens, dirent, Il faut qu'il y ait en nous quelque choſe qui produiſe nos penſées; ce quelque choſe doit être très ſubtil, c'eſt un ſoufle, c'eſt du feu, c'eſt de l'ether, c'eſt une quinteſſence, c'eſt un ſimulacre léger, c'eſt une entéléchie, c'eſt un nombre, c'eſt une harmonie. Enfin, ſelon le divin Platon, c'eſt un compoſé du *même*, & de *l'autre*; ce ſont des atômes qui penſent en nous, a dit Epicure après Démocrite. Mais, mon ami, comment un atôme penſe-t-il? avoue que tu n'en ſais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher ſans doute, c'eſt que l'ame eſt un être immatériel. Mais certainement, vous ne concevez pas ce que c'eſt que cet être immatériel? Non, répondent les ſavans; mais nous ſavons que ſa nature eſt de penſer. Et d'où le ſavez-vous? Nous le ſavons, parce qu'il penſe. O ſavans! j'ai bien peur que vous ne ſoyez auſſi ignorans qu'Epicure; la nature d'une pierre eſt de tomber, parce qu'elle tombe; mais je vous demande, qui la fait tomber?

Nous ſavons, pourſuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame; d'accord je le crois comme vous. Nous ſavons qu'une négation, & une affirmation ne ſont point diviſibles, ne ſont point des parties de la matière; je ſuis de votre avis. Mais la matière, à nous d'ailleurs inconnue, poſſède des qualités qui ne ſont pas

matérielles, qui ne ſont pas diviſibles ; elle a la gravitation vers un centre que Dieu lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'eſt point diviſible. La force motrice des corps n'eſt pas un être compoſé de parties, La végétation des corps organiſés, leur vie, leur inſtinct, ne ſont pas non plus des êtres à part, des êtres diviſibles, vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une roſe, la vie d'un cheval, l'inſtinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une ſenſation, une négation, une affirmation. Votre bel argument tiré de l'indiviſibilité de la penſée ne prouve donc rien du tout.

Qu'appellez-vous donc votre ame ? quelle idée en avez-vous ? Vous ne pouvez par vous-même, ſans révélation, admettre autre choſe en vous, qu'un pouvoir à vous inconnu, de ſentir, de penſer.

A préſent, dites-moi de bonne foi, Ce pouvoir de ſentir & de penſer, eſt-il le même que celui qui vous fait digérer & marcher ? vous m'avouez que non, car votre entendement aurait beau dire à votre eſtomach, *digère*, il n'en fera rien s'il eſt malade ; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils reſteront là, s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien ſenti que la penſée n'avait ſouvent rien à faire avec le jeu de nos organes ; ils ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les penſées une ame plus fine, plus ſubtile, un *nous*.

Mais voilà cette ame de la penſée, qui en

mille occasions a l'intendance sur l'ame animale. L'ame pensante commande à ses mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point à son cœur de battre, à son sang de couler, à son chile de se former, tout cela se fait sans elle : voilà deux ames bien embarrassées, & bien peu maîtresses à la maison.

Or cette première ame animale n'existe certainement point, elle n'est autre chose que le mouvement de vos organes. Prends garde, ô homme ! que tu n'as pas plus de preuve par ta faible raison que l'autre ame existe. Tu ne peux le savoir que par la foi. Tu es né, tu vis, tu agis, tu penses, tu veilles, tu dors sans savoir comment. Dieu t'a donné la faculté de penser comme il t'a donné tout le reste, & s'il n'était pas venu t'apprendre dans les tems marqués par sa providence que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux systêmes que ta philosophie a fabriqués sur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme est partie de la substance de Dieu même, l'autre qu'elle est partie du grand tout, un troisiéme qu'elle est créée de toute éternité, un quatriéme qu'elle est faite, & non créée ; d'autres assurent que Dieu les forme à mesure qu'on en a besoin, & qu'elles arrivent à l'instant de la copulation ; Elles se logent dans les animalcules séminaux, crie celui-ci : Non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de falope. Vous avez tous tort, dit un survenant, l'ame attend

ſix ſemaines que le fœtus ſoit formé, & alors elle prend poſſeſſion de la glande pinéale ; mais elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occaſion. La dernière opinion eſt que ſa demeure eſt dans le corps calleux, c'eſt le poſte que lui aſſigne La Peironie ; il falait être premier chirurgien du Roi de France pour diſpoſer ainſi du logement de l'ame. Cependant, ſon corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

St. Thomas dans ſa queſtion 75e & ſuivantes, dit que l'ame eſt une forme *ſubſiſtante, per ſe*, qu'elle eſt toute en tout, que ſon eſſence diffère de ſa puiſſance, qu'il y a trois ames *végétatives*, ſavoir, *la nutritive*, *l'augmentative*, *la générative* ; que la mémoire des choſes ſpirituelles eſt ſpirituelle, & la mémoire des corporelles eſt corporelle ; que l'ame raiſonnable eſt une forme *immatérielle quant aux opérations*, & *matérielle quant à l'être*. St. Thomas a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté ; auſſi eſt-il l'ange de l'école.

On n'a pas fait moins de ſyſtèmes ſur la manière dont cette ame ſentira quand elle aura quitté ſon corps avec lequel elle ſentait, comment elle entendra ſans oreilles, flairera ſans nez, & touchera ſans mains ; quel corps enſuite elle reprendra, ſi c'eſt celui qu'elle avait à deux ans, ou à quatre-vingt ; comment le *moi*, l'identité de la même perſonne ſubſiſtera, comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge

de ſoixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans ſon âge de puberté; par quel tour d'adreſſe une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, leſquels ayant été transformés en légumes, auront paſſé dans le ſang de quelqu'autre animal. On ne finirait point ſi on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées ſur elle-même.

Ce qui eſt très ſingulier, c'eſt que dans les loix du peuple de Dieu, il n'eſt pas dit un mot de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame, rien dans le Décalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il eſt très certain, il eſt indubitable, que Moïſe en aucun endroit ne propoſe aux Juifs des récompenſes & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point eſpérer le ciel, qu'il ne les menace point des enfers, tout eſt temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans ſon Deutéronome; „ Si après avoir eu des enfans &
„ des petits enfans, vous prévariquez, vous
„ ſerez exterminés du pays, & réduits à un pe-
„ tit nombre dans les nations.

„ Je ſuis un Dieu jaloux, qui punis l'ini-
„ quité des pères juſqu'à la troiſiéme & qua-
„ triéme génération.

„ Honorez père & mère afin que vous vi-
„ viez longtems.

„ Vous aurez de quoi manger ſans en manquer
„ jamais.

„ Si vous ſuivez des dieux étrangers, vous
„ ſerez détruits.....

„ Si vous obéïſſez, vous aurez de la pluie
„ au printems & en automne, du froment,
„ de l'huile, du vin, du foin pour vos bêtes,
„ afin que vous mangiez, & que vous ſoyez
„ ſaouls.

„ Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans
„ vos mains, entre vos yeux, écrivez-les ſur
„ vos portes, afin que vos jours ſe multiplient.

„ Faites ce que je vous ordonne, ſans y rien
„ ajouter, ni retrancher.

„ S'il s'élève un prophête qui prédiſe des
„ choſes prodigieuſes, ſi ſa prédiction eſt vé-
„ ritable, & ſi ce qu'il a dit arrive, & s'il
„ vous dit, Allons, ſuivons des dieux étran-
„ gers...... tuez-le auſſi-tôt, & que tout le
„ peuple frappe après vous.

„ Lorſque le Seigneur vous aura livré les
„ nations, égorgez tout ſans épargner un ſeul
„ homme, & n'ayez aucune pitié de perſonne.

„ Ne mangez point des oiſeaux impurs, com-
„ me l'aigle, le grifon, l'ixion, &c.

„ Ne mangez point des animaux qui rumi-
„ nent & dont l'ongle n'eſt point fendu;
„ comme chameau, lièvre, porc-épic, &c.

„ En obſervant toutes les ordonnances, vous
„ ſerez bénis dans la ville & dans les champs,
„ les fruits de votre ventre, de votre terre, de
„ vos beſtiaux ſeront bénis...

„ Si vous ne gardez pas toutes les ordon-
„ nances & toutes les cérémonies, vous ſerez
„ maudits dans la ville & dans les champs.....

„ vous éprouverez la famine, la pauvreté, vous
„ mourrez de misère, de froid, de pauvreté,
„ de fiévre; vous aurez la rogne, la galle, la
„ fistule..... vous aurez des ulcères dans les
„ genoux, & dans les gras de jambes.

„ L'étranger vous prêtera à usure, & vous
„ ne lui prêterez point à usure.... parce que
„ vous n'aurez pas servi le Seigneur.

„ Et vous mangerez le fruit de votre ven-
„ tre, & la chair de vos fils & de vos filles, &c.

Il est évident que dans toutes ces promesses & dans toutes ces menaces il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot sur l'immortalité de l'ame, & sur la vie future.

Plusieurs commentateurs illustres ont cru que Moïse était parfaitement instruit de ces deux grands dogmes; & ils le prouvent par les paroles de Jacob, qui croyant que son fils avait été dévoré par les bêtes, disait dans sa douleur: *Je descendrai avec mon fils dans la fosse*, in infernum, *dans l'enfer*; c'est-à-dire, je mourrai, puisque mon fils est mort.

Ils le prouvent encore par des passages d'Isaïe & d'Ezéchiel; mais les Hébreux auxquels parlait Moïse, ne pouvaient avoir lû ni Ezéchiel, ni Isaïe, qui ne vinrent que plusieurs siécles après.

Il est très inutile de disputer sur les sentimens secrets de Moïse. Le fait est que dans les loix publiques, il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les châtimens & toutes les récompenses au tems présent. S'il connaissait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expressément étalé ce grand dogme? & s'il ne l'a

pas connu, quel était l'objet de fa miffion? C'eft une queftion que font plufieurs grands perfonnages; ils répondent que le maître de Moïfe & de tous les hommes, fe réfervait le droit d'expliquer dans fon tems aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorfqu'ils étaient dans le défert.

Si Moïfe avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des faducéens n'aurait pas été autorifée dans l'Etat : Les faducéens n'auraient pas occupé les premières charges, on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie, que les Juifs fe partagèrent en trois fectes; les pharifiens, les faducéens & les efféniens. L'hiftorien Jofeph, qui était pharifien, nous apprend au livre treize de fes antiquités, que les pharifiens croyaient la métempficofe. Les faducéens croyaient que l'ame périffait avec le corps. Les efféniens, dit encore Jofeph, tenaient les ames immortelles; les ames, félon eux, defcendaient en forme aërienne dans les corps, de la plus haute région de l'air; elles y font reportées par un attrait violent, & après la mort celles qui ont appartenu à des gens de bien, demeurent au-delà de l'océan, dans un pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui feul devait inftruire tous les hom-

mes, vint condamner ces trois sectes; mais sans lui, nous n'aurions jamais pû rien connaître de notre ame, puisque les philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que Moïse, seul vrai législateur du monde avant le nôtre, Moïse qui parlait à Dieu face à face a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand article. Ce n'est donc que depuis dix-sept cent ans qu'on est certain de l'existence de l'ame, & de son immortalité.

Ciceron n'avait que des doutes; son petit-fils & sa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers Galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce tems-là, & depuis dans tout le reste de la terre où les apôtres ne pénétrèrent pas, chacun devait dire à son ame, Qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? où vas-tu? Tu es je ne sais quoi, pensant & sentant, & quand tu sentirais & penserais cent mille millions d'années tu n'en sauras jamais davantage par tes propres lumières, sans le secours d'un Dieu.

O homme! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'essence des choses qu'il a créées.

C'est ainsi qu'a pensé Loke, & avant Loke Gassendi, & avant Gassendi une foule de sages; mais nous avons des bacheliers qui savent tout ce que ces grands-hommes ignoraient.

De cruels ennemis de la raison ont osé s'élever contre ces vérités reconnues par tous les sages. Ils ont porté la mauvaise foi & l'impudence jusqu'à imputer aux auteurs de cet ou-

vrage, d'avoir assuré que l'ame est matière. Vous savez bien, persécuteurs de l'innocence, que nous avons dit tout le contraire. Vous avez dû lire ces propres mots contre Epicure, Démocrite & Lucrèce, *mon ami, comment un atôme pense-t-il ? avoue que tu n'en sais rien.* Vous êtes donc évidemment des calomniateurs.

Personne ne sait ce que c'est que l'Etre appellé *esprit*, auquel même vous donnez ce nom matériel d'esprit qui signifie *vent.* Tous les premiers pères de l'Eglise ont crû l'ame corporelle. Il est impossible à nous autres êtres bornés de savoir si notre intelligence est substance ou faculté : nous ne pouvons connaître à fond ni l'être étendu, ni l'être pensant, ou le méchanisme de la pensée.

On vous crie, avec les respectables Gassendi & Loke, que nous ne savons rien par nous-mêmes des secrets du Créateur. Etes-vous donc des Dieux qui savez tout ? On vous répète que nous ne pouvons connaître la nature & la destination de l'ame que par la révélation. Quoi ! cette révélation ne vous suffit-elle pas ? Il faut bien que vous soyez ennemis de cette révélation que nous réclamons, puisque vous persécutez ceux qui attendent tout d'elle, & qui ne croyent qu'en elle.

Nous nous en rapportons, disons-nous, à la parole de Dieu ; & vous, ennemis de la raison & de Dieu, vous qui blasphémez l'un & l'autre, vous traitez l'humble doute, & l'humble soumission du philosophe, comme le loup traita l'agneau dans les fables d'Esope ; vous

lui dites, tu médis de moi l'an paſſé, il faut que je ſuce ton ſang. La philoſophie ne ſe venge point; elle rit en paix de vos vains efforts; elle éclaire doucement les hommes que vous voulez abrutir pour les rendre ſemblables à vous.

AMITIÉ.

C'Eſt le mariage de l'ame; c'eſt un contract tacite entre deux perſonnes ſenſibles & vertueuſes. Je dis *ſenſibles*; car un moine, un ſolitaire peut n'être point méchant, & vivre ſans connaître l'amitié. Je dis *vertueuſes*; car les méchans n'ont que des complices; les voluptueux ont des compagnons de débauches; les intéreſſés ont des aſſociés, les politiques aſſemblent des factieux, le commun des hommes oiſifs a des liaiſons, les princes ont des courtiſans, les hommes vertueux ont ſeuls des amis. Céthégus était le complice de Catilina, & Mécène le courtiſan d'Octave; mais Ciceron était l'ami d'Atticus.

Que porte ce contract entre deux ames tendres & honnêtes? Les obligations en ſont plus fortes & plus faibles, ſelon leur degré de ſenſibilité, & le nombre des ſervices rendus, &c.

L'entouſiaſme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes, que chez nous. Les contes que ces peuples ont imaginés ſur l'amitié ſont admirables; nous n'en avons

point de pareils, nous sommes un peu secs en tout.

L'amitié était un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans. Beau régiment ! Quelques-uns l'ont pris pour un régiment de sodomites ; ils se trompent, c'est prendre l'accessoire pour le principal. L'amitié chez les Grecs était prescrite par la loi & la religion. La pédérastie était malheureusement tolérée par les mœurs ; il ne faut pas imputer à la loi des abus honteux. Nous en parlerons encore.

AMOUR.

AMor omnibus idem. Il faut ici recourir au physique, c'est l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour ? Voi les moineaux de ton jardin, voi tes pigeons, contemple le taureau qu'on amène à ta genisse, regarde ce fier cheval que deux de ses valets conduisent à la cavale paisible qui l'attend & qui détourne sa queue pour le recevoir, voi comme ses yeux étincellent, entends ses hennissemens, contemple ces sauts, ces courbettes, ces oreilles dressées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions, ces narines qui s'enflent, ce souffle enflammé qui en sort, ces crins qui se relèvent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance sur l'objet que la nature lui a destiné ;

mais ne ſois point jaloux, & ſonge aux avantages de l'eſpèce humaine; ils compenſent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légéreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaiſſent point la jouïſſance. Les poiſſons écaillés ſont privés de cette douceur; la femelle jette ſur la vaſe des millions d'œufs; le mâle qui les rencontre, paſſe ſur eux & les féconde par ſa ſemence, ſans ſe mettre en peine à quelle femelle ils apartiennent.

La plûpart des animaux qui s'accouplent ne goûtent de plaiſir que par un ſeul ſens, & dès que cet appétit eſt ſatisfait, tout eſt éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embraſſemens; tout ton corps eſt ſenſible; tes lèvres ſurtout jouïſſent d'une volupté que rien ne laſſe, & ce plaiſir n'appartient qu'à ton eſpèce; enfin, tu peux dans tous les tems te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un tems marqué. Si tu réfléchis ſur ces prééminences, tu diras avec le Comte de Rocheſter, L'amour dans un pays d'athées, ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le ſoin de ſoi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaiſir du tact, & l'attention ſur ſa ſanté rend les organes de la volupté plus ſenſibles.

Tous les autres ſentimens entrent enſuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui

s'amalgament avec l'or : l'amitié, l'eſtime viennent au ſecours ; les talens du corps & de l'eſprit ſont encore de nouvelles chaînes.

Nam facit ipſa ſuis interdum fœmina factis,
Morigeriſque modis & mundo corpore cultu
Ut facile inſueſcat ſecum vir degere vitam.

Lucrèce *Liv. V.*

L'amour-propre ſurtout reſſerre tous ces liens. On s'applaudit de ſon choix, & les illuſions en foule ſont les ornemens de cet ouvrage dont la nature a poſé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-deſſus des animaux ; mais ſi tu goutes tant de plaiſirs qu'ils ignorent, que de chagrins auſſi, dont les bêtes n'ont point d'idée ! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'eſt que la nature a empoiſonné dans les trois quarts de la terre les plaiſirs de l'amour, & les ſources de la vie, par une maladie épouvantable, à laquelle l'homme ſeul eſt ſujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en eſt point de cette peſte comme de tant d'autres maladies qui ſont la ſuite de nos excès. Ce n'eſt point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les Phriné, les Laïs, les Flora, les Meſſalines n'en furent point attaquées, elle eſt née dans des iſles où les hommes vivaient dans l'innocence, & de là elle s'eſt répanduë dans l'ancien monde.

Si jamais on a pû accuſer la nature de mépriſer ſon ouvrage, de contredire ſon plan, d'agir

d'agir contre ſes vuës, c'eſt dans cette occaſion. Eſt-ce là le meilleur des mondes poſſibles? Eh quoi, ſi Céſar, Antoine, Octave, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas poſſible qu'elle ne fit point mourir François I.? Non, dit-on, les choſes étaient ainſi ordonnées pour le mieux; je le veux croire, mais cela eſt triſte pour ceux à qui Rabelais a dédié ſon livre.

AMOUR
NOMMÉ SOCRATIQUE.

COmment s'eſt-il pû faire qu'un vice, deſtructeur du genre-humain s'il était général, qu'un attentat infâme contre la nature, ſoit pourtant ſi naturel? il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie, & cependant il eſt le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encor le tems d'être corrompus. Il eſt entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encor ni l'ambition, ni la fraude, ni la ſoif des richeſſes; c'eſt la jeuneſſe aveugle, qui par un inſtinct mal démêlé ſe précipite dans ce déſordre au ſortir de l'enfance.

Le penchant des deux ſexes l'un pour l'autre ſe déclare de bonne heure; mais quoi qu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Aſie méridionale, ce penchant eſt généralement

beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme, c'eſt une loi que la nature a établie pour tous les animaux. C'eſt toûjours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre eſpèce, élevés enſemble, ſentant cette force que la nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur inſtinct, ſe rejettent ſur ce qui lui reſſemble. Souvent un jeune garçon par la fraicheur de ſon teint, par l'éclat de ſes couleurs, & par la douceur de ſes yeux, reſſemble pendant deux ou trois ans à une belle fille; ſi on l'aime, c'eſt parce que la nature ſe méprend; on rend hommage au ſexe en s'attachant à ce qui en a les beautés, & quand l'âge a fait évanouïr cette reſſemblance, la mépriſe ceſſe.

Citraque juventam

Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On ſait aſſez que cette mépriſe de la nature eſt beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion, parce que le ſang y eſt plus allumé, & l'occaſion plus fréquente; auſſi, ce qui ne paraît qu'une faibleſſe dans le jeune Alcibiade, eſt une abomination dégoutante dans un matelot Hollandais, & dans un vivandier Moſcovite.

Je ne peux ſouffrir qu'on prétende que les Grecs ont autoriſé cette licence. On cite le légiſlateur Solon, parce qu'il a dit en deux mauvais vers,

Tu chériras un beau garçon,
Tant qu'il n'aura barbe au menton.

Mais en bonne foi, Solon était-il législateur quand il fit ces deux vers ridicules ? il était jeune alors, & quand le débauché fut devenu sage, il ne mit point une telle infamie parmi les loix de sa république ; c'est comme si on accusait Théodore de Bèze d'avoir prêché la pédérastie dans son Eglise, parce que dans sa jeunesse il fit des vers pour le jeune Candide, & qu'il dit :

Amplector hunc & illam.

On abuse du texte de Plutarque, qui dans ses bavarderies, au dialogue de l'amour, fait dire à un interlocuteur que les femmes ne sont pas dignes du véritable amour ; mais un autre interlocuteur soutient le parti des femmes comme il le doit. Montesquieu s'est bien trompé.

Il est certain, autant que la science de l'antiquité peut l'être, que l'amour Socratique n'était point un amour infâme. C'est ce nom d'amour qui a trompé. Ce qu'on appellait les amans d'un jeune homme, étaient précisément ce que sont parmi nous les menins de nos princes ; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires ; institution guerrière & sainte dont on abusa, comme des fêtes nocturnes, & des Orgies.

La troupe des amans institués par Laïus était une troupe invincible de jeunes guerriers, engagés par serment à donner leur vie les uns pour les autres ; & c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres, ont beau dire que la pédérastie était recommandée par les loix de la Perse ; qu'ils citent le texte de la loi, qu'ils montrent le code des Persans ; & s'ils le montrent, je ne le croirai pas encor, je dirai que la chose n'est pas vraye, par la raison qu'elle est impossible ; non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit, & qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre humain si elle était observée à la lettre. Que de gens ont pris des usages honteux & tolérés dans un pays pour les loix du pays ! Sextus Empiricus qui doutait de tout, devait bien douter de cette jurisprudence. *S'il vivait de nos jours, & qu'il vît deux ou trois jeunes jésuites abuser de quelques écoliers, aurait-il droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'Ignace de Loyola ?

* On devrait condamner Messieurs les ...... à présenter tous les ans à la Police un enfant de leur façon ; l'Abbé *des Fontaines* fut sur le point d'être cuit en place de Grève ; des protecteurs le sauvèrent. Il falait une victime, on cuisit *des Chaufours* à sa place : cela est trop fort ; *est modus in rebus* : on doit proportionner les peines aux délits : qu'auraient dit *César*, *Alcibiade*, le Roi de Bythinie *Nicomède*, le Roi de France *Henri III.*, & tant d'autres Rois ? Quand on brula *des Chaufours*, on se fonda sur les *établissemens de St. Louis*, mis en français au quinzième siécle. *Si aucun est*

L'amour des garçons était si commun à Rome qu'on ne s'avisait pas de punir cette sadaise dans laquelle tout le monde donnait tête baissée. Octave-Auguste, ce meurtrier débauché & poltron qui osa exiler Ovide, trouve très bon que Virgile chantât Alexis, & qu'Horace fît de petites odes pour Ligurinus; mais l'ancienne loi Scantinia qui défend la pédérastie subsista toûjours. L'Empereur Philippe la remit en vigueur & chassa de Rome les petits garçons qui faisaient le métier. Enfin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des loix contre les mœurs. *

AMOUR-PROPRE.

UN gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône. Un passant lui dit, N'êtes vous pas honteux de faire ce métier infâme quand vous pouvez travailler? Monsieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conseils; puis

soupçonné de .... doit être mené à l'Evêque; & se il en étoit prouvé, l'en le doit ardoir, & tuit li mueble sont au Baron. &c. Mais *St. Louis* ne dit pas ce qu'il faut faire au Baron, si le Baron est soupçonné de .... *St. Louis* entend les hérétiques, qu'on n'appellait point alors d'un autre nom. Un équivoque fit bruler à Paris *des Chaufours* gentilhomme Lorrain. *Despréaux* eut bien raison de faire une satyre contre l'équivoque, elle a causé bien plus de mal qu'on ne croit.

il lui tourna le dos en conſervant toute la dignité Caſtillane. C'était un fier gueux que ce Seigneur, ſa vanité était bleſſée pour peu de choſe. Il demandait l'aumône par amour de ſoi-même, & ne ſouffrait pas la réprimande par un autre amour de ſoi-même.

Un miſſionnaire voyageant dans l'Inde, rencontra un faquir chargé de chaines, nud comme un ſinge, couché ſur le ventre, & ſe faiſant fouetter pour les péchés de ſes compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à ſoi-même! diſait un des ſpectateurs. Renoncement à moi-même? reprit le faquir, Apprenez que je ne me fais feſſer dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous ſerez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes eſt la baſe de tous nos ſentimens & de toutes nos actions, ont donc eu grande raiſon dans l'Inde, en Eſpagne, & dans toute la terre habitable, & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un viſage, il n'eſt pas beſoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre eſt l'inſtrument de notre conſervation, il reſſemble à l'inſtrument de la perpétuité de l'eſpèce; il eſt néceſſaire, il nous eſt cher, il nous fait plaiſir, & il faut le cacher.

ANGE.

ANge, en Grec, *Envoyé*, on n'en sera guères plus instruit quand on saura que les Perses avaient des Peris, les Hébreux des Malakim, les Grecs leurs Demonoi.

Mais ce qui nous instruira peut-être davantage, ce sera qu'une des premières idées des hommes a toûjours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous ; ce sont ces démons, ces génies que l'antiquité inventa ; l'homme fit toûjours les Dieux à son image. On voyait les princes signifier leurs ordres par des messagers, donc la Divinité envoye aussi ses couriers, Mercure, Iris, étaient des couriers, des messagers.

Les Hébreux, ce seul peuple conduit par la Divinité même, ne donnèrent point d'abord de noms aux Anges que Dieu daignait enfin leur envoyer ; ils empruntèrent les noms que leur donnaient les Caldéens, quand la nation Juive fut captive dans la Babilonie ; Michel & Gabriel, sont nommés pour la première fois par Daniel, esclave chez ces peuples. Le Juif Tobie qui vivait à Ninive, connut l'Ange Raphaël qui voyagea avec son fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le Juif Gabaël.

Dans les loix des Juifs, c'est-à-dire, dans le Lévitique & le Deutéronome, il n'est pas fait la moindre mention de l'existence des An-

ges, à plus forte raison de leur culte ; aussi, les saducéens ne croyaient-ils point aux Anges.

Mais dans les histoires des Juifs, il en est beaucoup parlé. Ces Anges étaient corporels, ils avaient des aîles au dos, comme les Gentils feignirent que Mercure en avait aux talons ; quelquefois ils cachaient leurs aîles sous leurs vêtemens. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puis qu'ils buvaient & mangeaient, & que les habitans de Sodome, voulurent commettre le péché de la pédérastie avec les Anges qui allèrent chez Loth.

L'ancienne tradition Juive, selon Ben Maimon, admet dix degrés, dix ordres d'Anges. 1. Les Chaios Acodesh, purs, saints. 2. Les Ofamins, rapides. 3. Les Oralim, les forts. 4. Les Chasmalim, les flammes. 5. Les Séraphim, étincelles. 6. Les Malachim, Anges, messagers, députés. 7. Les Eloim, les Dieux ou Juges. 8. Les Ben Eloim, enfans des Dieux. 9. Chérubim, images. 10. Ychim, les animés.

L'histoire de la chûte des Anges ne se trouve point dans les livres de Moïse ; le premier témoignage qu'on en rapporte est celui du prophête Isaïe, qui apostrophant le Roi de Babilone, s'écrie, Qu'est devenu l'exacteur des tributs ! les sapins & les cèdres se réjouïssent de sa chûte, comment es-tu tombée du ciel, ô Helel, étoile du matin ? on a traduit cet *Helel*, par le mot latin *Lucifer* ; & ensuite par un sens allégorique on a donné le nom de Lucifer au prince des Anges qui firent la guerre dans le

ciel ; & enfin ce nom qui ſignifie phoſphère & aurore, eſt devenu le nom du diable.

La religion chrétienne eſt fondée ſur la chûte des Anges. Ceux qui ſe révoltèrent furent précipités des ſphères qu'ils habitaient dans l'enfer au centre de la terre, & devinrent diables. Un diable tenta Eve ſous la figure du ſerpent & damna le genre humain. Jéſus vint racheter le genre humain & triompher du diable qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne ſe trouve que dans le livre apocryphe d'Enoch , & ençor y eſt-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

St. Auguſtin dans ſa 109e. lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais Anges. Le pape Grégoire ſecond a réduit à neuf chœurs, à neuf hiérarchies ou ordres , les dix chœurs des Anges reconnus par les Juifs ; ce ſont les ſéraphins , les chérubins , les trônes , les dominations , les vertus , les puiſſances , les principautés , les archanges , & enfin les Anges qui donnent le nom aux huit autres hiérarchies.

Les Juifs avaient dans le temple deux chérubins ayant chacun deux têtes , l'une de bœuf & l'autre d'aigle, avec ſix aîles. Nous les peignons aujourd'hui ſous l'image d'une tête volante, ayant deux petites aîles au-deſſous des oreilles. Nous peignons les Anges & les archanges ſous la figure de jeunes gens , ayant deux aîles au dos. A l'égard des trônes & des dominations, on ne s'eſt pas encor aviſé de les peindre.

St. Thomas, à la queſtion 108. article ſecond, dit que les trônes ſont auſſi près de Dieu que les chérubins & les ſéraphins, parce que c'eſt ſur eux que Dieu eſt aſſis. Scot a compté mille millions d'Anges. L'ancienne mythologie des bons & des mauvais génies ayant paſſé de l'Orient en Grèce, & à Rome, nous conſacrames cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais Ange, dont l'un l'aſſiſte, & l'autre lui nuit depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort; mais on ne ſait pas encor ſi ces bons & mauvais Anges paſſent continuellement de leur poſte à un autre, ou s'il ſont relevés par d'autres. Conſultez ſur cet article la ſomme de St. Thomas.

On ne ſait pas préciſément où les Anges ſe tiennent, ſi c'eſt dans l'air, dans le vuide, dans les planètes; Dieu n'a pas voulu que nous en fuſſions inſtruits.

ANTITRINITAIRES.

POur faire connaître leurs ſentimens, il ſuffit de dire qu'ils ſoutiennent que rien n'eſt plus contraire à la droite raiſon que ce que l'on enſeigne parmi les chrétiens touchant la *trinité* des perſonnes dans une ſeule eſſence divine, dont la ſeconde eſt engendrée par la première & la troiſiéme procède des deux autres.

Que cette doctrine inintelligible ne ſe trouve dans aucun endroit de l'écriture.

Qu'on ne peut produire aucun paſſage qui l'autoriſe, & auquel on ne puiſſe, ſans s'écarter en aucune façon de l'eſprit du texte, donner un ſens plus clair, plus naturel, plus conforme aux notions communes & aux vérités primitives & immuables.

Que ſoutenir, comme font leurs adverſaires, qu'il y a pluſieurs *perſonnes* diſtinctes dans l'eſſence divine, & que ce n'eſt pas l'Eternel qui eſt le ſeul vrai Dieu, mais qu'il y faut joindre le fils & le St. Eſprit, c'eſt introduire dans l'égliſe de Jéſus-Chriſt, l'erreur la plus groſſière & la plus dangereuſe; puiſque c'eſt favoriſer ouvertement le polythéïſme.

Qu'il implique contradiction de dire qu'il n'y a qu'un Dieu & que néanmoins il y a trois *perſonnes*, chacune deſquelles eſt véritablement Dieu.

Que cette diſtinction, un en eſſence & trois en perſonnes, n'a jamais été dans l'écriture.

Qu'elle eſt manifeſtement fauſſe, puiſqu'il eſt certain qu'il n'y a pas moins *d'eſſences* que de *perſonnes*, & de *perſonnes* que *d'eſſences*.

Que les trois *perſonnes* de la *trinité* ſont ou trois ſubſtances différentes, ou des accidens de l'eſſence divine, ou cette eſſence même ſans diſtinction.

Que dans le premier cas on fait trois Dieux.

Que dans le ſecond on fait Dieu compoſé d'accidens, on adore des accidens, & on métamorphoſe des accidens en des perſonnes.

Que dans le troiſiéme, c'eſt inutilement & ſans fondement qu'on diviſe un ſujet indiviſi-

ble & qu'on diſtingue en *trois* ce qui n'eſt point diſtingué en ſoi.

Que ſi on dit que les trois *perſonnalités* ne ſont ni des ſubſtances différentes dans l'eſſence divine, ni des accidens de cette eſſence, on aura de la peine à ſe perſuader qu'elles ſoient quelque choſe.

Qu'il ne faut pas croire que les *trinitaires* les plus rigides & les plus décidés, ayent eux-mêmes quelque idée claire de la manière dont les trois *hypoſtaſes* ſubſiſtent en Dieu, ſans diviſer ſa ſubſtance & par conſéquent ſans la multiplier.

Que Saint Auguſtin lui-même, après avoir avancé ſur ce ſujet mille raiſonnemens auſſi faux que ténébreux, a été forcé d'avouer qu'on ne pouvait rien dire ſur cela d'intelligible.

Ils rapportent enſuite le paſſage de ce père qui en effet eſt très-ſingulier. „ Quand on demande, „ dit-il, ce que c'eſt que les *trois*, le langage „ des hommes ſe trouve court, & l'on man- „ que de termes pour les exprimer : on a pour- „ tant dit *trois perſonnes*, non pas pour dire „ quelque choſe ; mais parce qu'il faut parler „ & ne pas demeurer muet. " *Dictum eſt tres perſonæ, non ut aliquid diceretur, ſed ne taceretur*, de trinit. LUC. V. CHAP. IX.

Que les Théologiens modernes n'ont pas mieux éclairci cette matière.

Que quand on leur demande ce qu'ils entendent par ce mot de *perſonne*, ils ne l'expliquent qu'en diſant que c'eſt une certaine diſtinction incompréhenſible, qui fait que l'on

distingue dans une nature unique en nombre, un père, un fils & un St. Esprit.

Que l'explication qu'ils donnent des termes *d'engendrer* & de *procéder* n'est pas plus satisfaisante; puisqu'elle se réduit à dire que ces termes marquent certaines rélations incompréhensibles qui sont entre les trois *personnes* de la *trinité*.

Que l'on peut recueillir de-là que l'état de la question entre les orthodoxes & eux, consiste à savoir, s'il y a en Dieu trois distinctions dont on n'a aucune idée, & entre lesquelles il y a certaines rélations dont on n'a point d'idées non plus.

De tout cela ils concluent qu'il serait plus sage de s'en tenir à l'autorité des Apôtres qui n'ont jamais parlé de la *trinité*, & de bannir à jamais de la religion tous les termes qui ne sont pas dans l'écriture, comme ceux de *trinité*, de *personne*, *d'essence*, *d'hypostase*, *d'union hypostatique* & *personnelle*, *d'incarnation*, de *génération*, de *procession*, & tant d'autres semblables qui étant absolument vuides de sens, puisqu'ils n'ont dans la nature aucun être reél représentatif, ne peuvent exciter dans l'entendement que des notions fausses, vagues, obscures & incomplettes.

(*Tiré de l'article* Unitaires *de l'Encyclopédie, lequel article est de l'abbé de Bragelogne.*)

Ajoutons à cet article ce que dit Dom Calmet dans sa dissertation sur le passage de l'épitre de Jean l'Evangeliste, *il y en a trois qui donnent témoignage en terre, l'Esprit, l'eau &*

le sang, & ces trois sont un. Il y en a trois qui donnent témoignage au Ciel, le Père, le verbe & l'esprit, & ces trois sont un. Dom Calmet avoue que ces deux passages ne sont dans aucune Bible ancienne, & il serait en effet bien étrange que St. Jean eût parlé de la Trinité dans une lettre, & n'en eût pas dit un seul mot dans son Evangile. On ne voit nulle trace de ce dogme ni dans les Evangiles canoniques, ni dans les apocryphes. Toutes ces raisons & beaucoup d'autres pourraient excuser les Antitrinitaires, si les Conciles n'avaient pas décidé. Mais comme les hérétiques ne font nul cas des Conciles, on ne sait plus comment s'y prendre pour les confondre.

ANTROPOFAGES.

NOus avons parlé de l'amour. Il est dur de passer de gens qui se baisent, à gens qui se mangent. Il n'est que trop vrai qu'il y a eu des Antropofages; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encor; & les Cyclopes n'étaient par les seuls dans l'antiquité qui se nourrissent quelquefois de chair humaine. Juvenal rapporte que chez les Egyptiens, ce peuple si sage, si renommé pour ses loix, ce peuple si pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangèrent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains; il ne fait pas ce conte sur un ouï-dire, ce cri-

me fut commis presque sous ses yeux, il était alors en Egypte, & à peu de distance de Tintire. Il cite à cette occasion les Gascons & les Saguntins qui se nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes..

En 1725 on amena quatre sauvages du Missisipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir; il y avait parmi eux une Dame du pays, à qui je demandai si elle avait mangé des hommes, elle me répondit très naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu scandalisé; elle s'excusa en disant qu'il valait mieux manger son ennemi mort que de le laisser dévorer aux bètes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée, ou non rangée, nos voisins, & pour la plus vile récompense nous travaillons à la cuisine des corbeaux & des vers. C'est là qu'est l'horreur, c'est là qu'est le crime; qu'importe quand on est tué d'être mangé par un soldat, ou par un corbeau & un chien?

Nous respectons plus les morts que les vivans. Il aurait falu respecter les uns & les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raison de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche; car s'il était permis de manger ses voisins, on mangerait bientôt ses compatriotes; ce qui serait un grand inconvénient pour les vertus sociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été; toutes ont été longtems sauvages; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre humain a été tantôt nombreux, tantôt

très rare. Il eſt arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphans, aux lions, aux tigres, dont l'eſpèce a beaucoup diminué. Dans les tems où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'arts, ils étaient chaſſeurs. L'habitude de ſe nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aiſément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs ſangliers. C'eſt la ſuperſtition qui a fait immoler des victimes humaines, c'eſt la néceſſité qui les a fait manger.

Quel eſt le plus grand crime ou de s'aſſembler pieuſement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes, à l'honneur de la Divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à ſon corps défendant?

Cependant, nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons ſacrifiés, que de filles & de garçons mangés; preſque toutes les nations connuës ont ſacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appellait l'anathême; c'était un véritable ſacrifice, & il eſt ordonné au 29e. chap. du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura voüées; mais il ne leur eſt preſcrit en aucun endroit d'en manger, on les en menace ſeulement; & Moïſe, comme nous avons vû, dit aux Juifs; que s'ils n'obſervent pas ſes cérémonies, non-ſeulement ils auront la galle, mais que les mères mangeront leurs enfans. Il eſt vrai que du tems d'Ezéchiel les Juifs devaient être dans l'uſage de manger de la chair humai-

humaine, car il leur prédit au Chapitre 39. que Dieu les fera manger non-seulement les chevaux de leurs ennemis, mais encor les cavaliers & les autres guerriers. Cela est positif. Et en effet pourquoi les Juifs n'auraient-ils pas été Antropofages? c'eût été la seule chose qui eût manqué au peuple de Dieu pour être le plus abominable peuple de la terre.

J'ai lû dans des anecdotes de l'histoire d'Angleterre du tems de Cromwell, qu'une chandelière de Dublin vendait d'excellentes chandèles faites avec de la graisse d'Anglais. Quelque tems après un de ses chalans se plaignit à elle de ce que sa chandèle n'était plus si bonne; Hélas! dit-elle, c'est que les Anglais nous ont manqué ce mois-ci. Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui égorgeaient des Anglais, ou cette femme qui faisait des chandèles avec leur suif?

APIS.

LE bœuf Apis était-il adoré à Memphis comme Dieu, comme symbole, ou comme bœuf? Il est à croire que les fanatiques voyaient en lui un Dieu, les sages un simple symbole, & que le sot peuple adorait le bœuf. Cambyse fit-il bien quand il eut conquis l'Egypte, de tuer ce bœuf de sa main? Pourquoi non? Il faisait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur Dieu à la broche, sans que la

nature s'armât pour venger ce ſacrilège. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guères de peuple plus mépriſable; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractère, & dans leur gouvernement un vice radical, qui en a toûjours fait de vils eſclaves. Je conſens que dans les tems preſqu'inconnus, ils ayent conquis la terre; mais dans les tems de l'hiſtoire ils ont été ſubjugués par tous ceux qui s'en ſont voulu donner la peine, par les Aſſyriens, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mammelus, par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos croiſés, attendu que ceux-ci étaient plus mal aviſés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelus qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choſes paſſables dans cette nation; la première, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un ſinge, à changer de religion; la ſeconde, qu'ils ont fait toûjours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides; mais ce ſont des monumens d'un peuple eſclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, ſans quoi on n'aurait pû venir à bout d'élever ces vilaines maſſes. A quoi ſervaient-elles? A conſerver dans une petite chambre la momie de quelque prince ou de quelque gouverneur, ou de quelque intendant que ſon ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils eſpéraient cette réſurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les em-

baumer ? Les Egyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle ?

APOCALYPSE.

JUstin le Martyr, qui écrivait vers l'an 270 de notre ère, est le premier qui ait parlé de l'Apocalypse ; il l'attribue à l'apôtre Jean l'Evangeliste, dans son dialogue avec Triphon ; ce Juif lui demande s'il ne croit pas que Jérusalem doit être rétablie un jour ? Justin lui répond qu'il le croit ainsi avec tous les chrétiens qui pensent juste. *Il y a eu*, dit-il, *parmi nous un certain personnage nommé Jean, l'un des douze apôtres de Jésus ; il a prédit que les fidèles passeront mille ans dans Jérusalem.*

Ce fut une opinion longtems reçue parmi les chrétiens, que ce règne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les Gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années ; les ames du purgatoire chez Virgile, étaient exercées pendant ce même espace de tems, & *mille per annos*. La nouvelle Jérusalem de mille années devait avoir douze portes, en mémoire des douze apôtres ; sa forme devait être quarrée ; sa longueur, sa largeur & sa hauteur devaient être de douze mille stades, c'est-à-dire, cinq cent lieuës, de façon que les maisons devaient avoir aussi cinq cent lieuës de haut. Il eût été assez desagréable de demeurer au dernier étage ;

mais enfin, c'eſt ce que dit l'Apocalypſe au chap. 21.

Si Juſtin eſt le premier qui attribua l'Apocalypſe à St. Jean, quelques perſonnes ont récuſé ſon témoignage, attendu que dans ce même dialogue avec le Juif Triphon, il dit que ſelon le récit des apôtres, Jéſus-Chriſt en deſcendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma, ce qui pourtant ne ſe trouve dans aucun écrit des apôtres.

Le même St. Juſtin cite avec confiance les oracles des Sibylles; de plus, il prétend avoir vû les reſtes des petites maiſons où furent enfermés les ſoixante & douze Interprêtes dans le phare d'Egypte du tems d'Hérode. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maiſons, ſemble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

Saint Irenée qui vient après, & qui croyait auſſi le règne de mille ans, dit qu'il a appris d'un vieillard, que St. Jean avait fait l'Apocalypſe. Mais on a reproché à St. Irenée d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre Evangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde, & quatre vents cardinaux, & qu'Ezéchiel n'a vû que quatre animaux. Il appelle ce raiſonnement une démonſtration. Il faut avouer que la manière dont Irenée démontre, vaut bien celle dont Juſtin a vû.

Clément d'Alexandrie ne parle dans ſes *Electa*, que d'une Apocalypſe de St. Pierre dont on faiſait très grand cas. Tertullien, l'un des

grands partiſans du règne de mille ans, non-ſeulement aſſure que St. Jean a prédit cette réſurrection, & ce règne de mille ans dans la ville de Jéruſalem, mais il prétend que cette Jéruſalem commençait déja à ſe former dans l'air, que tous les chrétiens de la Paleſtine, & même les payens, l'avaient vuë pendant quarante jours de ſuite à la fin de la nuit: mais malheureuſement la ville diſparaiſſait dès qu'il était jour.

Origène, dans ſa préface ſur l'Evangile de St. Jean, & dans ſes homélies, cite les oracles de l'Apocalypſe, mais il cite également les oracles des Sibylles. Cependant St. Denys d'Aléxandrie, qui écrivait vers le milieu du troiſiéme ſiécle, dit dans un de ſes fragmens, conſervés par Euſèbe, que preſque tous les docteurs rejettaient l'Apocalypſe, comme un livre deſtitué de raiſon; que ce livre n'a point été compoſé par St. Jean, mais par un nommé Cérinthe, lequel s'était ſervi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ſes rèveries.

Le concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'Apocalypſe parmi les livres canoniques. Il était bien ſingulier que Laodicée, qui était une Egliſe à qui l'Apocalypſe était adreſſée, rejettât un tréſor deſtiné pour elle; & que l'Evêque d'Ephèſe qui aſſiſtait au concile, rejettât auſſi ce livre de St. Jean, enterré dans Ephèſe.

Il était viſible à tous les yeux, que St. Jean ſe remuait toûjours dans ſa foſſe; & faiſait continuellement hauſſer & baiſſer la terre. Cepen-

dant, les mêmes personnages qui étaient sûrs que St. Jean n'était pas bien mort, étaient sûrs aussi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypse. Mais ceux qui tenaient pour le règne de mille ans, furent inébranlables dans leurs opinions. Sulpice Sévère, dans son histoire sacrée liv. 9. traite d'insensés & d'impies, ceux qui ne recevaient pas l'Apocalypse. Enfin, après bien des doutes, après des oppositions de Concile à Concile, l'opinion de Sulpice Sévère a prévalu. La matière ayant été éclaircie, l'Eglise a décidé que l'Apocalypse est incontestablement de St. Jean; ainsi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrétienne s'est attribué les prophéties contenuës dans ce livre; les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande-Bretagne; les Luthériens les troubles d'Allemagne; les Réformés de France le règne de Charles IX. & la régence de Catherine de Médicis: ils ont tous également raison. Bossuet & Newton ont commenté tous deux l'Apocalypse; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un, & les sublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

ARIUS.

VOici une question incompréhensible qui a exercé depuis plus de seize cent ans la curiosité, la subtilité sophistique, l'aigreur,

l'esprit de cabale, la fureur de dominer, la rage de persécuter, le fanatisme aveugle & sanguinaire, la crédulité barbare; & qui a produit plus d'horreurs que l'ambition des princes qui pourtant en a produit beaucoup. Jésus est-il verbe? S'il est verbe est-il émané de Dieu dans le tems ou avant le tems? S'il est émané de Dieu est-il coéternel & consubstantiel avec lui? Ou est-il d'une substance semblable? Est-il distinct de lui ou ne l'est-il pas? Est-il fait ou engendré? Peut-il engendrer à son tour? A-t-il la paternité ou la vertu productive sans paternité? Le St. Esprit est-il fait, ou engendré, ou produit, ou procédant du père, ou procédant du fils, ou procédant de tous les deux? Peut-il engendrer, peut-il produire? Son hypostase est-elle consubstantielle avec l'hypostase du père & du fils? Et comment ayant précisément la même nature, la même essence que le père & le fils peut-il ne pas faire les mêmes choses que ces deux personnes qui sont lui-même.

Je n'y comprends rien assurément; personne n'y a jamais rien compris; & c'est la raison pour laquelle on s'est égorgé.

On sophistiquait, on ergotait, on se haïssait, on s'excommuniait chez les chrétiens pour quelques-uns de ces dogmes inaccessibles à l'esprit humain avant les tems d'Arius & d'Athanase. Les grecs Egyptiens étaient d'habiles gens, ils coupaient un cheveu en quatre, mais cette fois-ci ils ne le coupèrent qu'en trois. Alexandros, Evêque d'Alexandrie s'avise de prêcher

que Dieu étant néceſſairement individuel, ſimple, une monade dans toute la rigueur du mot, cette monade eſt trine.

Le prêtre Arios ou Arious, que nous nommons Arius eſt tout ſcandaliſé de la monade d'Alexandros; il explique la choſe différemment, il ergote en partie comme le prêtre Sabellious, qui avait ergoté comme le phrygien Praxeas grand ergoteur. Alexandros aſſemble vite un petit concile de gens de ſon opinion, & excommunie ſon prêtre. Euſébios évêque de Nicomédie prend le parti d'Arios, voilà toute l'Egliſe en feu.

L'Empereur Conſtantin était un ſcélérat, je l'avoue, un parricide qui avait étouffé ſa femme dans un bain, égorgé ſon fils, aſſaſſiné ſon beau-père, ſon beau-frère & ſon neveu, je ne le nie pas; un homme bouffi d'orgueil & plongé dans les plaiſirs, je l'accorde; un déteſtable tyran ainſi que ſes enfans, tranſeat: mais il avait du bon ſens. On ne parvient point à l'Empire, on ne ſubjugue pas tous ſes rivaux ſans avoir raiſonné juſte.

Quand il vit la guerre civile des cervelles ſcholaſtiques allumée, il envoya le célèbre évêque Ozius avec des lettres déhortatoires aux deux parties belligérantes. *Vous êtes de grands fous*, (leur dit-il expreſſément dans ſa lettre) *de vous quereller pour des choſes que vous n'entendez pas. Il eſt indigne de la gravité de vos miniſtères, de faire tant de bruit ſur un ſujet ſi mince.*

Conſtantin n'entendait pas par *mince ſujet*

ce qui regarde la Divinité ; mais la manière incompréhensible dont on s'efforçait d'expliquer la nature de la Divinité. Le patriarche Arabe qui a écrit l'histoire de l'Eglise d'Alexandrie fait parler ainsi Ozius en présentant la lettre de l'Empereur.

„ Mes frères, le Christianisme commence à „ peine à jouir de la paix, & vous allez le plon- „ ger dans une discorde éternelle. L'Empereur „ n'a que trop raison de vous dire que vous „ vous *querellez pour un sujet fort mince.* Cer- „ tainement si l'objet de la dispute était essen- „ tiel, Jésus-Christ que nous reconnaissons tous „ pour notre législateur en aurait parlé ; Dieu „ n'aurait pas envoyé son fils sur la terre pour „ ne nous pas apprendre notre catéchisme. „ Tout ce qu'il ne nous a pas dit expressément „ est l'ouvrage des hommes, & l'erreur est „ leur partage. Jésus vous a commandé de vous „ aimer, & vous commencez par lui désobéir „ en vous haïssant, en excitant la discorde „ dans l'Empire. L'orgueil seul fait naître les „ disputes, & Jésus votre maître vous a or- „ donné d'être humbles. Personne de vous ne „ peut savoir si Jésus est fait ou engendré. Et „ que vous importe sa nature pourvu que la „ vôtre soit d'être justes & raisonnables ? qu'a „ de commun une vaine science de mots avec „ la morale qui doit conduire vos actions ? „ Vous chargez la doctrine de mystères, vous „ qui n'êtes faits que pour affermir la religion „ par la vertu. Voulez-vous que la religion „ chrétienne ne soit qu'un amas de sophismes ?

„ eſt-ce pour cela que le Chriſt eſt venu ?
„ Ceſſez de diſputer, adorez, édifiez, humiliez-
„ vous, nourriſſez les pauvres, appaiſez les
„ querelles des familles au-lieu de ſcandaliſer
„ l'Empire entier par vos diſcordes. "

Ozius parlait à des opiniâtres. On aſſembla le concile de Nicée, & il y eut une guerre civile dans l'Empire Romain. Cette guerre en amena d'autres, & de ſiécle en ſiécle on s'eſt perſécuté mutuellement juſqu'à nos jours.

ATHÉE, ATHÉISME.

Section première.

AUtrefois quiconque avait un ſecret dans un art, courait riſque de paſſer pour un ſorcier ; toute nouvelle ſecte était accuſée d'égorger des enfans dans ſes myſtères ; & tout philoſophe qui s'écartait du jargon de l'école, était accuſé d'Athéïſme par les fanatiques & par les fripons, & condamné par les ſots.

Anaxagore oſe-t-il prétendre que le ſoleil n'eſt point conduit par Apollon, monté ſur un quadrige ? on l'appelle athée, & il eſt contraint de fuïr.

Ariſtote eſt accuſé d'Athéïſme par un prêtre, & ne pouvant faire punir ſon accuſateur, il ſe retire à Calcis. Mais la mort de Socrate eſt ce que l'hiſtoire de la Grèce a de plus odieux.

Ariſtophane, (cet homme que les commentateurs admirent, parce qu'il était Grec, ne ſongeant pas que Socrate était Grec auſſi) Ariſtophane fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder Socrate comme un athée.

Ce poëte comique, qui n'eſt ni comique ni poëte, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ſes farces à la foire St. Laurent; il me paraît beaucoup plus bas & plus mépriſable que Plutarque ne le dépeint. Voici ce que le ſage Plutarque dit de ce farceur: „ Le langage d'A-„ riſtophane ſent ſon miſérable charlatan; ce „ ſont les pointes les plus baſſes & les plus dé-„ goutantes; il n'eſt pas même plaiſant pour le „ peuple, & il eſt inſupportable aux gens de „ jugement & d'honneur; on ne peut ſouffrir „ ſon arrogance, & les gens de bien déteſtent „ ſa malignité. "

C'eſt donc là, pour le dire en paſſant, le Tabarin que Madame Dacier admiratrice de Socrate, oſe admirer: Voilà l'homme qui prépara de loin le poiſon, dont des juges infames firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs, les cordonniers & les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on repréſentait Socrate élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de Dieu, & ſe vantant d'avoir volé un manteau en enſeignant la philoſophie. Un peuple entier, dont le mauvais gouvernement autoriſait de ſi infames licences, méritait bien ce qui lui eſt arrivé, de devenir l'eſclave des Romains, & de l'être aujourd'hui des Turcs.

Franchiſſons tout l'eſpace des tems entre la république Romaine & nous. Les Romains bien plus ſages que les Grecs, n'ont jamais perſécuté aucun philoſophe pour ſes opinions. Il n'en eſt pas ainſi chez les peuples barbares qui ont ſuccédé à l'Empire Romain. Dès que l'Empereur Fréderic II. a des querelles avec les Papes, on l'accuſe d'être athée, & d'être l'auteur du livre des trois impoſteurs, conjointement avec ſon chancelier de Vineis.

Notre grand chancelier de l'Hôpital ſe déclare-t-il contre les perſécutions; on l'accuſe auſſitôt d'Athéiſme. (*) *Homo doctus, ſed verus atheos.* Un jéſuite, autant au-deſſous d'Ariſtophane, qu'Ariſtophane eſt au-deſſous d'Homère; un malheureux dont le nom eſt devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le jéſuite Garaſſe, en un mot, trouve partout des *athéiſtes*; c'eſt ainſi qu'il nomme tous ceux contre leſquels il ſe déchaine. Il appelle Théodore de Bèze athéiſte; c'eſt lui qui a induit le public en erreur ſur Vanini.

La fin malheureuſe de Vanini ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de Socrate; parce que Vanini n'était qu'un pédant étranger ſans mérite; mais enfin, Vanini n'était point athée, comme on l'a prétendu; il était préciſément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre Napolitain, prédicateur & théologien de ſon métier; diſputeur à outrance ſur les quiddités, & ſur les uni-

(*) *Commentarium rerum Gallicarum*, L. 28.

verſaux ; *& utrum chimera bombinans in vacuo poſſit comedere ſecundas intentiones.* Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendît à l'Athéïſme. Sa notion de Dieu eſt de la théologie la plus ſaine, & la plus approuvée ; „ Dieu „ eſt ſon principe & ſa fin, père de l'une & „ de l'autre, & n'ayant beſoin ni de l'une, ni „ de l'autre ; Eternel ſans être dans le tems ; „ préſent partout ſans être en aucun lieu. Il „ n'y a pour lui ni paſſé, ni futur ; il eſt par- „ tout, & hors de tout ; gouvernant tout, & „ ayant tout créé ; immuable, infini ſans par- „ ties ; ſon pouvoir eſt ſa volonté &c.

Vanini ſe piquait de renouveller ce beau ſentiment de Platon, embraſſé par Averroës, que Dieu avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit juſqu'au plus grand, dont le dernier chaînon eſt attaché à ſon trône éternel ; idée, à la vérité, plus ſublime que vraye, mais qui eſt auſſi éloignée de l'Athéïſme, que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour diſputer ; mais malheureuſement la diſpute eſt le chemin oppoſé à la fortune ; on ſe fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de ſavans ou de pédans, contre leſquels on argumente. Il n'y eut point d'autre ſource du malheur de Vanini ; ſa chaleur & ſa groſſiéreté dans la diſpute lui valut la haine de quelques théologiens ; & ayant eu une querelle avec un nommé Francon ou Franconi, ce Francon ami de ſes ennemis, ne manqua pas de l'accuſer d'être athée enſeignant l'Athéïſme.

Ce Francon, ou Franconi, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de ſoutenir à la confrontation, ce qu'il avait avancé. Vanini, ſur la ſellette, interrogé ſur ce qu'il penſait de l'exiſtence de Dieu, répondit qu'il adorait avec l'Egliſe un Dieu en trois perſonnes. Ayant pris à terre une paille, Il ſuffit de ce fètu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très beau diſcours ſur la végétation & le mouvement, & ſur néceſſité d'un Etre ſuprême, ſans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le Préſident Grammont qui était alors à Toulouſe, rapporte ce diſcours dans ſon hiſtoire de France, aujourd'hui ſi oubliée, & ce même Grammont, par un préjugé inconcevable, prétend que Vanini diſait tout cela *par vanité, ou par crainte, plutôt que par une perſuaſion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du Préſident Grammont? Il eſt évident que ſur la réponſe de Vanini, on devait l'abſoudre de l'accuſation d'Athéiſme. Mais qu'arriva-t-il? Ce malheureux prêtre étranger ſe mêlait auſſi de médecine; on trouva un gros crapaud vivant, qu'il conſervait chez lui dans un vaſe plein d'eau; on ne menqua pas de l'accuſer d'être ſorcier. On ſoutint que ce crapaud était le Dieu qu'il adorait, on donna un ſens impie à pluſieurs paſſages de ſes livres, ce qui eſt très aiſé & très commun, en prenant les objections pour les réponſes, en interprêtant avec malignité quelque phraſe louche, en em-

poisonnant une expression innocente. Enfin la faction qui l'opprimait, arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour justifier cette mort il falait bien accuser cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime & très minime Mersenne a poussé la démence jusqu'à imprimer que Vanini était parti de Naples avec douze de ses apôtres, pour aller convertir toutes les nations à l'Athéisme. Quelle pitié! Comment un pauvre prêtre aurait-il pû avoir douze hommes à ses gages? comment aurait-il pû persuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre partout cette abominable & révoltante doctrine au péril de leur vie? Un Roi serait-il assez puissant pour payer douze prédicateurs d'Athéisme? Personne, avant le père Mersenne, n'avait avancé une si énorme absurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les journaux, les dictionnaires historiques; & le monde qui aime l'extraordinaire, a crû sans examen cette fable.

Bayle lui-même, dans ses pensées diverses, parle de Vanini comme d'un athée : il se sert de cet exemple pour appuyer son paradoxe qu'*une société d'athées peut subsister*; il assure que Vanini était un homme de mœurs très réglées, & qu'il fut le martyr de son opinion philosophique. Il se trompe également sur ces deux points. Le prêtre Vanini nous apprend dans ses dialogues faits à l'imitation d'Erasme, qu'il avait eu une maîtresse nommée Isabelle. Il était libre dans ses écrits comme dans sa conduite; mais il n'était point athée.

Un siécle après sa mort, le savant La Croze, & celui qui a pris le nom de *Philalète*, ont voulu le justifier; mais comme personne ne s'intéresse à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très mauvais auteur; presque personne ne lit ces apologies.

Le jésuite Hardouin, plus savant que Garasse, & non moins téméraire, accuse d'Athéisme, dans son livre *Athei detecti*, les Descartes, les Arnaulds, les Pascals, les Nicoles, les Mallebranches; heureusement ils n'ont pas eu le sort de Vanini.

De tous ces faits, je passe à la question de morale agitée par Bayle, savoir, *si une société d'athées pourrait subsister?* Remarquons d'abord sur cet article, quelle est l'énorme contradiction des hommes dans la dispute; ceux qui se sont élevés contre l'opinion de Bayle avec le plus d'emportement, ceux qui lui ont nié, avec le plus d'injures, la possibilité d'une société d'athées, ont soutenu depuis avec la même intrépidité que l'Athéisme est la religion du gouvernement de la Chine.

Ils se sont assurément bien trompés sur le gouvernement Chinois; ils n'avaient qu'à lire les édits des Empereurs de ce vaste pays, ils auraient vû que ces édits sont des sermons, & que partout il y est parlé de l'Etre suprême, gouverneur, vengeur, & rémunérateur.

Mais en même tems ils ne se sont pas moins trompés sur l'impossibilité d'une société d'athées; & je ne sais comment Mr. Bayle a pû oublier un exemple frapant qui aurait pû rendre a cause victorieuse.

En

En quoi une société d'athées parait-elle impossible ? C'est qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein, ne pourraient jamais vivre ensemble, que les loix ne peuvent rien contre les crimes secrets, qu'il faut un Dieu vengeur qui punisse dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchans échappés à la justice humaine.

Les loix de Moïse, il est vrai, n'enseignaient point une vie à venir, ne menaçaient point des châtimens après la mort, n'enseignaient point aux premiers Juifs l'immortalité de l'ame; mais les Juifs, loin d'être athées, loin de croire se soustraire à la vengeance divine, étaient les plus religieux de tous les hommes. Non-seulement ils croyaient l'existence d'un Dieu éternel : mais ils le croyaient toujours présent parmi eux; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur postérité, jusqu'à la quatriéme génération; & ce frein était très puissant.

Mais, chez les gentils, plusieurs sectes n'avaient aucun frein; les sceptiques doutaient de tout; les académiciens suspendaient leur jugement sur tout; les Epicuriens étaient persuadés que la Divinité ne pourrait se mêler des affaires des hommes; & dans le fonds, ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'est point une substance, mais une faculté qui nait & qui périt avec le corps, par conséquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les sénateurs & les chevaliers Romains étaient de véritables

athées, car les Dieux n'exiſtaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'eſpéraient rien d'eux. Le ſénat Romain était donc réellement une aſſemblée d'athées du tems de Céſar & de Cicéron.

Ce grand orateur dans ſa harangue pour Cluentius, dit à tout le ſénat aſſemblé, *quel mal lui fait la mort? nous rejettons toutes les fables ineptes des enfers, qu'eſt-ce donc que la mort lui a ôté?* Rien que le ſentiment des douleurs.

Céſar, l'ami de Catilina, voulant ſauver la vie de ſon ami, contre ce même Cicéron, ne lui objecte-t-il pas que ce n'eſt point punir un criminel que de le faire mourir, que la mort *n'eſt rien*, que c'eſt ſeulement la fin de nos maux, que c'eſt un moment plus heureux que fatal? Cicéron, & tout le ſénat ne ſe rendent-ils pas à ces raiſons? Les vainqueurs & les légiſlateurs de l'Univers connu, formaient donc viſiblement une ſociété d'hommes qui ne craignaient rien des Dieux, qui étaient de véritables athées?

Bayle examine enſuite ſi l'idolatrie eſt plus dangereuſe que l'Athéïſme, ſi c'eſt un crime plus grand de ne point croire à la Divinité que d'avoir d'elle des opinions indignes; il eſt en cela du ſentiment de Plutarque; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion, qu'une mauvaiſe opinion; mais n'en déplaiſe à Plutarque, il eſt évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre Cérès, Neptune & Jupiter, que de ne rien craindre du tout; il eſt clair que la ſainteté des ſermens eſt néceſ-

ſaire, & qu'on doit ſe fier davantage à ceux qui penſent qu'un faux ſerment ſera puni, qu'à ceux qui penſent qu'ils peuvent faire un faux ſerment avec impunité. Il eſt indubitable que dans une ville policée, il eſt infiniment plus utile d'avoir une religion (même mauvaiſe) que de n'en avoir point du tout.

Il paraît donc que Bayle devait plutôt examiner quel eſt le plus dangereux, du fanatiſme, ou de l'Athéïſme. Le fanatiſme eſt certainement mille fois plus funeſte; car l'Athéïſme n'inſpire point de paſſion ſanguinaire, mais le fanatiſme en inſpire : l'Athéïſme ne s'oppoſe pas aux crimes, mais le fanatiſme les fait commettre. Suppoſons avec l'auteur du *Commentarium rerum Gallicarum*, que le chancelier de l'Hôpital fût athée, il n'a fait que de ſages loix, & n'a conſeillé que la modération & la concorde. Les fanatiques commirent les maſſacres de la St. Barthelemi. Hobbes paſſa pour un athée, il mena une vie tranquille & innocente. Les fanatiques de ſon tems inondèrent de ſang l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande. Spinoſa était non-ſeulement athée, mais il enſeigna l'Athéïſme; ce ne fut pas lui aſſurément qui eut part à l'aſſaſſinat juridique de Barneveldt, ce ne fut pas lui qui déchira les deux frères de Witt en morceaux, & qui les mangea ſur le gril.

Les athées ſont pour la plûpart des ſavans hardis & égarés qui raiſonnent mal, & qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal & d'autres difficultés, ont recours à l'hy-

pothèse de l'éternité des choses, & de la nécessité.

Les ambitieux, les voluptueux n'ont guères le tems de raisonner, & d'embrasser un mauvais systême; ils ont autre chose à faire qu'à comparer Lucrèce avec Socrate. C'est ainsi que vont les choses parmi nous.

Il n'en était pas ainsi du sénat de Rome qui était presque tout composé d'athées de théorie & de pratique, c'est-à-dire qui ne croyaient ni à la providence ni à la vie future; ce sénat était une assemblée de philosophes, de voluptueux & d'ambitieux, tous très dangereux, & qui perdirent la république. L'Epicuréisme subsista sous les Empereurs: les athées du sénat avaient été des factieux dans les tems de Sylla & de César; ils furent sous Auguste & Tibère des athées esclaves.

Je ne voudrais pas avoir à faire à un Prince athée, qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier; je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais Souverain, avoir à faire à des courtisans athées, dont l'intérêt serait de m'empoisonner; il me faudrait prendre au hazard du contrepoison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire pour les Princes & pour les peuples, que l'idée d'un Etre suprême créateur, gouverneur, rémunérateur & vengeur soit profondément gravée dans les esprits.

Il y a des peuples athées, dit Bayle dans ses pensées sur les comètes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinamboux, & beaucoup d'au-

tres petites nations, n'ont point de Dieu; ils ne le nient ni ne l'affirment, ils n'en ont jamais entendu parler; dites-leur qu'il y en a un, ils le croiront aiſément; dites-leur que tout ſe fait par la nature des choſes, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils ſont athées eſt la même imputation que ſi l'on diſait qu'ils ſont anti-Cartéſiens, ils ne ſont ni pour, ni contre Deſcartes. Ce ſont de vrais enfans; un enfant n'eſt ni athée, ni déiſte, il n'eſt rien.

Quelle concluſion tirerons-nous de tout ceci? Que l'Athéiſme eſt un monſtre très pernicieux dans ceux qui gouvernent, qu'il l'eſt auſſi dans les gens de cabinet, quoique leur vie ſoit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer juſqu'à ceux qui ſont en place; que s'il n'eſt pas ſi funeſte que le fanatiſme, il eſt preſque toûjours fatal à la vertu. Ajoutons ſurtout qu'il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philoſophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant ſans germe, aucun germe ſans deſſein, &c. & que le bled ne vient point de pourriture.

Des géomètres non philoſophes ont rejetté les cauſes finales, mais les vrais philoſophes les admettent; &, comme l'a dit un auteur connu, un catéchiſte annonce Dieu aux enfans, & Newton le démontre aux ſages.

ATHÉE, ATHÉISME.

Section seconde.

S'Il y a des athées, à qui doit-on s'en prendre, sinon aux tyrans mercenaires des ames qui en nous révoltant contre leurs fourberies, forcent quelques esprits faibles à nier le Dieu que ces monstres déshonorent ? Combien de fois les sangsues du peuple ont-ils porté les citoyens accablés jusqu'à se révolter contre le Roi ! (Voyez *Fraude*.)

Des hommes engraissés de notre substance nous crient : Soyez persuadés qu'une ânesse a parlé ; croyez qu'un poisson a avalé un homme & l'a rendu au bout de trois jours sain & gaillard sur le rivage ; ne doutez pas que le Dieu de l'univers n'ait ordonné à un prophête Juif de manger de la merde, (*Ezéchiel*) & à un autre prophête d'acheter deux putains, & de leur faire des fils de putains. (*Osée*) Ce sont les propres mots qu'on fait prononcer au Dieu de vérité & de pureté ; croyez cent choses ou visiblement abominables ou mathématiquement impossibles ; sinon le Dieu de miséricorde vous brulera non-seulement pendant des millions de milliards de siécles au feu d'enfer, mais pendant toute l'éternité, soit que vous ayez un corps, soit que vous n'en ayez pas.

Ces inconcevables bêtises révoltent des esprits faibles & téméraires aussi bien que des esprits

fermes & sages. Ils disent : Si nos maîtres nous peignent Dieu comme le plus insensé & comme le plus barbare de tous les êtres, donc il n'y a point de Dieu ; mais ils devraient dire ; donc nos maîtres attribuent à Dieu leurs absurdités & leurs fureurs, donc Dieu est le contraire de ce qu'ils annoncent, donc Dieu est aussi sage & aussi bon qu'ils le disent fou & méchant. C'est ainsi que s'expliquent les sages. Mais si un fanatique les entend il les dénonce à un Magistrat sergent de prêtres, & ce sergent les fait brûler à petit feu, croyant venger & imiter la Majesté divine qu'il outrage.

BABEL.

LA vanité a toûjours élevé les grands monumens. Ce fut par vanité que les hommes bâtirent la belle tour de Babel. Allons, élevons une tour dont le sommet touche au ciel, & rendons notre nom célèbre, avant que nous soyons dispersés dans toute la terre. L'entreprise fut faite du tems d'un nommé Phaleg qui comptait le bon homme Noé pour son cinquiéme ayeul. L'architecture & tous les arts qui l'accompagnent, avaient fait, comme on voit, de grands progrès en cinq générations. St. Jérôme, le même qui a vû des faunes & des satires, n'avait pas vû plus que moi la tour de Babel ; mais il assure qu'elle avait vingt mille pieds de hauteur. C'est bien peu de cho-

ſe. L'ancien livre jalculte écrit par un des plus doctes Juifs, démontre que ſa hauteur était de quatre-vingt un mille pieds Juifs. Et il n'y a perſonne qui ne ſache que le pied Juif était à peu près de la longueur du pied Grec. Cette dimenſion eſt bien plus vraiſemblable que celle de Jérôme. Cette tour ſubſiſte encor, mais elle n'eſt plus tout-à-fait ſi haute. Pluſieurs voyageurs très véridiques l'ont vûe, moi qui ne l'ai point vûe, je n'en parlerai pas plus que d'Adam mon grand-père, avec qui je n'ai point eu l'honneur de converſer ; mais conſultez le reverend père Dom Calmet. C'eſt un homme d'un eſprit fin & d'une profonde philoſophie, il vous expliquera la choſe. Je ne ſais pas pourquoi il eſt dit dans la Genèſe que Babel ſignifie confuſion, car *Ba* ſignifie père dans les langues orientales, & *Bel* ſignifie Dieu, Babel ſignifie la ville de Dieu, la ville ſainte. Les anciens donnaient ce nom à toutes leurs capitales. Mais il eſt inconteſtable que Babel veut dire confuſion, ſoit parce que les architectes furent confondus après avoir élevé leur ouvrage jusqu'à quatre-vingt & un mille pieds Juifs, ſoit parce que les langues ſe confondirent, & c'eſt évidemment depuis ce tems-là que les Allemands n'entendent plus les Chinois ; car il eſt clair, ſelon le ſavant Bochard, que le chinois eſt originairement la même langue que le haut allemand.

BATÊME.

BAtême, mot Grec qui ſignifie immerſion. Les hommes qui ſe conduiſent toûjours par les ſens, imaginèrent aiſément que ce qui lavait le corps, lavait auſſi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les ſouterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés. Les Indiens de tems immémorial ſe ſont purifiés dans l'eau du Gange, & cette cérémonie eſt encor fort en vogue. Elle paſſa chez les Hébreux; on y batiſait tous les étrangers qui embraſſaient la loi Judaïque, & qui ne voulaient pas ſe soumettre à la circonciſion, les femmes ſurtout, à qui on ne faiſait pas cette opération, & qui ne la ſubiſſaient qu'en Ethiopie, étaient batiſées; c'était une regénération; cela donnait une nouvelle ame, ainſi qu'en Egypte. Voyez ſur cela Epiphane, Maimonide, & la Gemmare.

Jean bâtiſa dans le Jourdain, & même il batiſa Jéſus, qui pourtant ne batiſa jamais perſonne, mais qui daigna conſacrer cette ancienne cérémonie. Tout ſigne eſt indifférent par lui-même, & Dieu attache ſa grace au ſigne qu'il lui plait de choiſir. Le Batême fut bientôt le premier rite & le ſceau de la religion chrêtienne. Cependant, les quinze premiers Evêques de Jéruſalem furent tous circoncis, il n'eſt pas ſûr qu'ils fuſſent batiſés.

On abuſa de ce ſacrement dans les premiers

fiécles du chriftianifme ; rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le Batême. L'exemple de l'Empereur Conftantin en eft une affez bonne preuve. Voici comme il raifonnait. Le Batême purifie tout ; je peux donc tuer ma femme, mon fils & tous mes parens, après quoi je me ferai batifer, & j'irai au ciel, comme de fait il n'y manqua pas. Cet exemple était dangereux ; peu à peu la coutume s'abolit d'attendre la mort pour fe mettre dans le bain facré.

Les Grecs confervèrent toûjours le Batême par immerfion : les Latins vers la fin du huitiéme fiécle, ayant étendu leur religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immerfion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, fubftituèrent la fimple afperfion, ce qui les fit fouvent anathématifer par l'Eglife Grecque.

On demanda à St. Cyprien évêque de Carthage, fi ceux-là étaient réellement batifés, qui s'étaient fait feulement arrofer tout le corps ? il répond dans fa 76e. lettre, que plufieurs Eglifes ne croyaient pas que ces arrofés fuffent chrêtiens ; que pour lui il penfe qu'ils font chrêtiens, mais qu'ils ont une grace infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois fois felon l'ufage.

On était initié chez les chrêtiens dès qu'on avait été plongé ; avant ce tems on n'était que catéchumène. Il falait pour être initié avoir des répondans, des cautions, qu'on appellait d'un nom qui répond à *parains*, afin que l'Eglife

s'assurât de la fidélité des nouveaux chrêtiens, & que les mystères ne fussent point divulgués. C'est pourquoi dans les premiers siécles, les gentils furent généralement aussi mal instruits des mystères des chrêtiens, que ceux-ci l'étaient des mystères d'Isis & d'Eleusine.

Cyrille d'Alexandrie, dans son écrit contre l'Empereur Julien, s'exprime ainsi; *Je parlerais du Batême si je ne craignais que mon discours ne parvînt à ceux qui ne sont pas initiés.*

Dès le second siécle, on commença à batiser des enfans; il était naturel que les chrêtiens désirassent que leurs enfans, qui auraient été damnés sans ce sacrement, en fussent pourvûs. On conclut enfin qu'il falait le leur administrer au bout de huit jours, parce que chez les Juifs c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'Eglise Grecque est encor dans cet usage. Cependant au troisiéme siécle la coûtume l'emporta de ne se faire batiser qu'à la mort.

Ceux qui mouraient dans la première semaine étaient damnés, selon les pères de l'Eglise les plus rigoureux. Mais Pierre Chrisologue au cinquiéme siécle, imagina les limbes, espèce d'enfer mitigé, & proprement bord d'enfer, fauxbourg d'enfer, où vont les petits enfans morts sans Batême, & où étaient les patriarches avant la descente de Jésus-Christ aux enfers. De sorte que l'opinion que Jésus-Christ était descendu aux limbes, & non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité, si un chrêtien dans les déserts d'Arabie pouvait être batisé avec du sable; on

» répondu que non : si on pouvait batiser avec de l'eau-rose, & on a décidé qu'il falait de l'eau pure, que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers pasteurs qui l'ont établie.

Idée des Unitaires rigides sur le Batême.

„ Il est évident pour quiconque veut rai-
» sonner sans préjugé, que le batême n'est ni
» une marque de grace conférée, ni un sceau
» d'alliance, mais une simple marque de profession.
„ Que le batême n'est nécessaire, ni de né-
» cessité de précepte, ni de nécessité de moyen.
„ Qu'il n'a point été institué par Jésus-
» Christ, & que le chrêtien peut s'en passer sans
» qu'il puisse en résulter pour lui aucun in-
» convénient.
„ Qu'on ne doit pas batiser les enfans ni les
» adultes, ni en général aucun homme.
„ Que le batême pouvait être d'usage dans la
» naissance du christianisme à ceux qui sor-
» taient du paganisme, pour rendre publique
» leur profession de foi, & en être la marque
» authentique, mais qu'à présent il est absolu-
» ment inutile & tout à fait indifférent.

(*Tiré du Dictionnaire Encyclopédique à l'article des* Unitaires.)

ADDITION IMPORTANTE.

L'Empereur Julien le philosophe dans son

immortelle satyre des Césars, met ces paroles dans la bouche de Constance fils de Constantin : „ Quiconque se sent coupable de viol, de meurtre, de rapine, de sacrilège, & de tous les crimes les plus abominables, dès que je l'aurai lavé avec cette eau, il sera net & pur."

C'est en effet cette fatale doctrine qui engagea tous les Empereurs chrétiens & tous les grands de l'Empire à différer leur batême jusqu'à la mort. On croyait avoir trouvé le secret de vivre criminel & de mourir vertueux.

(*Tiré de Mr. Boulanger.*)

AUTRE ADDITION.

Quelle étrange idée tirée de la lessive qu'un pot d'eau nétoye tous les crimes ! aujourd'hui qu'on batise tous les enfans, parce qu'une idée non moins absurde les supposa tous criminels, les voilà tous sauvés jusqu'à-ce qu'ils ayent l'âge de raison & qu'ils puissent devenir coupables. Egorgez-les donc au plus vîte pour leur assurer le paradis. Cette conséquence est si juste qu'il y a eu une secte dévote qui s'en allait empoisonnant ou tuant tous les petits enfans nouvellement batisés. Ces dévots raisonnaient parfaitement. Ils disaient, nous faisons à ces petits innocens le plus grand bien possible. Nous les empêchons d'être méchans & malheureux dans cette vie, & nous leur donnons la vie éternelle.

(*de Mr. l'abbé Nicaise.*)

BEAU, BEAUTÉ.

DEmandez à un crapaud ce que c'eſt que la beauté, le grand beau, le to kalon? il vous répondra que c'eſt la femelle avec deux gros yeux ronds, ſortans de ſa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée, le beau eſt pour lui une peau noire huileuſe, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le Diable, il vous dira que le beau eſt une paire de cornes, quatre griffes & une queüe. Conſultez enfin les philoſophes, ils vous répondront par du galimatias; il leur faut quelque choſe de conforme à l'archétipe du beau en eſſence, au tö kalon.

J'aſſiſtais un jour à une tragédie auprès d'un philoſophe; Que cela eſt beau! diſait-il. Que trouvez-vous là de beau? lui dis-je; C'eſt, dit-il, que l'auteur a atteint ſon but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. Elle a atteint ſon but, lui dis-je; voilà une belle médecine? Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine eſt belle, & que pour donner à quelque choſe le nom de beauté, il faut qu'elle vous cauſe de l'admiration & du plaiſir. Il convint que cette tragédie lui avait inſpiré ces deux ſentimens, & que c'était là le to kalon, le beau.

Nous fimes un voyage en Angleterre: on y joüa la même piéce, parfaitement traduite; elle

fit bâiller tous les ſpectateurs. Oh, oh, dit-il, le tò kalon n'eſt pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut après bien des réflexions, que le beau eſt ſouvent très peu rélatif, comme ce qui eſt décent au Japon eſt indécent à Rome; & ce qui eſt de mode à Paris ne l'eſt pas à Pékin; & il s'épargna la peine de compoſer un long traité ſur le beau.

BÊTES.

QUelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les Bêtes ſont des machines, privées de connaiſſance & de ſentiment, qui font toûjours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, &c!

Quoi, cet oiſeau qui fait ſon nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il eſt dans un angle, & en cercle ſur un arbre; cet oiſeau fait tout de la même façon? Ce chien de chaſſe que tu as diſcipliné pendant trois mois, n'en ſait-il pas plus au bout de ce tems, qu'il n'en ſavait avant les leçons? Le ſerin à qui tu apprends un air, le répète-t-il dans l'inſtant? n'employes-tu pas un tems conſidérable à l'enſeigner? n'as-tu pas vû qu'il ſe méprend & qu'il ſe corrige?

Eſt-ce parce que je te parle, que tu juges que j'ai du ſentiment, de la mémoire, des idées? Eh bien, je ne te parle pas; tu me vois

entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me ſouviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joye. Tu juges que j'ai éprouvé le ſentiment de l'affliction & celui du plaiſir, que j'ai de la mémoire & de la connaiſſance.

Porte donc le même jugement ſur ce chien qui a perdu ſon maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maiſon agité, inquiet, qui deſcend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans ſon cabinet le maître qu'il aime, & qui lui témoigne ſa joye par la douceur de ſes cris, par ſes ſauts, par ſes careſſes.

Des barbares ſaiſiſſent ce chien, qui l'emporte ſi prodigieuſement ſur l'homme en amitié; ils le clouent ſur une table, & ils le diſſéquent vivant pour te montrer les veines mézaraïques. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de ſentiment qui ſont dans toi. Répon-moi, machiniſte; la nature a-t-elle arrangé tous les reſſorts du ſentiment dans cet animal, afin qu'il ne ſente pas? a-t-il des nerfs pour être impaſſible? Ne ſuppoſe point cette impertinente contradiction dans la nature.

Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'eſt que l'ame des bêtes? Je n'entends pas cette queſtion. Un arbre à la faculté de recevoir dans ſes fibres ſa ſève qui circule, de déployer les boutons de ſes feuilles & de ſes fruits; me demanderez-vous ce que c'eſt que l'ame de cet arbre? il a reçû ces dons; l'animal a reçu ceux

du

du ſentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons? qui a donné toutes ces facultés? celui qui fait croître l'herbe des champs, & qui fait graviter la terre vers le ſoleil.

Les ames des Bêtes ſont des formes ſubſtantielles, a dit Ariſtote, & après Ariſtote l'école Arabe, & après l'école Arabe, l'école Angélique, & après l'école Angélique la Sorbonne, & après la Sorbonne perſonne au monde.

Les ames des bêtes ſont matérielles, crient d'autres philoſophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'eſt qu'une ame matérielle; il faut qu'ils conviennent que c'eſt de la matière qui a ſenſation; mais qui lui a donné cette ſenſation? c'eſt une ame matérielle, c'eſt-à-dire que c'eſt de la matière qui donne de la ſenſation à de la matière, ils ne ſortent pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres Bêtes raiſonnant ſur les Bêtes; leur ame eſt un être ſpirituel qui meurt avec le corps: mais quelle preuve en avez-vous? quelle idée avez-vous de cet être ſpirituel, qui, à la vérité, a du ſentiment, de la mémoire, & ſa meſure d'idées & de combinaiſons, mais qui ne pourra jamais ſavoir ce que fait un enfant de ſix ans. Sur quel fondement imaginez-vous que cet être qui n'eſt pas corps périt avec le corps? les plus grandes Bêtes ſont ceux qui ont avancé que cette ame n'eſt ni corps ni eſprit. Voilà un beau ſyſtême. Nous ne pouvons entendre par eſprit que

quelque chofe d'inconnu qui n'eft pas corps. Ainfi le fyftême de ces Meffieurs, revient à ceci, que l'ame des bêtes eft une fubftance qui n'eft ni corps ni quelque chofe qui n'eft point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires ? de l'habitude où les hommes ont toûjours été d'examiner ce qu'eft une chofe, avant de favoir fi elle exifte. On appelle la languette, la foupape d'un fouflet, l'ame du fouflet. Qu'eft-ce que cette ame ? c'eft un nom que j'ai donné à cette foupape qui baiffe, laiffe entrer l'air, fe relève, & le pouffe par un tuyau, quand je fais mouvoir le fouflet.

Il n'y a point là une ame diftincte de la machine. Mais qui fait mouvoir le fouflet des animaux ? Je vous l'ai déja dit, celui qui fait mouvoir les aftres. Le philofophe qui a dit, *Deus eft anima brutorum*, avait raifon : mais il devait aller plus loin.

BIEN.

SOUVERAIN BIEN.

L'Antiquité a beaucoup difputé fur le fouverain bien; autant aurait-il valu demander ce que c'eft que le fouverain bleu, ou le fouverain ragoût, le fouverain marcher, le fouverain lire, &c.

Chacun met fon bien où il peut, & en a autant qu'il peut à fa façon.

Quid dem, quid non dem, renuis tu quod jubet alter.
Caſtor gaudet equis, ovo prognatus eodem Pugnis.

Le plus grand bien eſt celui qui vous délecte avec tant de force, qu'il vous met dans l'impuiſſance totale de ſentir autre choſe, comme le plus grand mal eſt celui qui va juſqu'à nous priver de tout ſentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine, & ces deux momens ſont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourmens qui puiſſent durer toute la vie : le ſouverain bien & le ſouverain mal ſont des chimères.

Nous avons la belle fable de Crantor; il fait comparaître aux jeux Olimpiques la richeſſe, la volupté, la ſanté, la vertu; chacune demande la pomme: la richeſſe dit, C'eſt moi qui ſuis le ſouverain bien, car avec moi on achète tous les biens: la volupté dit, La pomme m'appartient, car on ne demande la richeſſe que pour m'avoir: la ſanté aſſure que ſans elle il n'y a point de volupté, & que la richeſſe eſt inutile: enfin la vertu repréſente qu'elle eſt au-deſſus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaiſirs & de la ſanté, on peut ſe rendre très miſérable ſi on ſe conduit mal. La vertu eut la pomme.

La fable eſt très ingénieuſe, mais elle ne réſout point la queſtion abſurde du ſouverain bien. La vertu n'eſt pas un bien, c'eſt un devoir, elle eſt d'un genre différent, d'un ordre ſupérieur; elle n'a rien à voir aux ſenſations douloureuſes, ou agréables. L'homme vertueux

avec la pierre & la goutte, ſans appui, ſans amis, privé du néceſſaire, perſécuté, enchaîné par un tyran voluptueux qui ſe porte bien, eſt très malheureux; & le perſécuteur inſolent qui careſſe une nouvelle maîtreſſe ſur ſon lit de pourpre eſt très heureux. Dites que le ſage perſécuté eſt préférable à ſon inſolent perſécuteur, dites que vous aimez l'un, & que vous déteſtez l'autre; mais avoüez que le ſage dans les fers enrage. Si le ſage n'en convient pas; il vous trompe, c'eſt un charlatan.

TOUT EST BIEN.

CE fut un beau bruit dans les écoles, & même parmi les gens qui raiſonnent, quand Leibnitz en paraphraſant Platon bâtit ſon édifice du meilleur des mondes poſſibles, & qu'il imagina que tout allait au mieux. Il affirma dans le nord de l'Allemagne que Dieu ne pouvait faire qu'un ſeul monde. Platon lui avait au moins laiſſé la liberté d'en faire cinq: par la raiſon qu'il n'y a que cinq corps ſolides réguliers, le tétraèdre, ou la piramide à trois faces, avec la baze égale; le cube, l'exaèdre, le dodécaèdre, l'icoſaèdre. Mais comme notre monde n'eſt de la forme d'aucun des cinq corps de Platon, il devait permettre à Dieu une ſixiéme manière.

Laiſſons-là le divin Platon. Leibnitz, qui était aſſurément meilleur géomètre que lui, &

plus profond métaphysicien, rendit donc le service au genre humain de lui faire voir que nous devons être très contens, & que Dieu ne pouvait pas davantage pour nous : qu'il avait nécessairement choisi entre tous les partis possibles, le meilleur, sans contredit.

Que deviendra le péché originel ? lui criait-on. Il deviendra ce qu'il pourra, disaient Leibnitz & ses amis : mais en public il écrivait que le péché originel entrait nécessairement dans le meilleur des mondes.

Quoi ! être chassé d'un lieu de délices, où l'on aurait vécu à jamais, si on n'avait pas mangé une pomme ? Quoi ! faire dans la misère, des enfans misérables qui souffriront tout, qui feront tout souffrir aux autres ? quoi ! éprouver toutes les maladies, sentir tous les chagrins, mourir dans la douleur, & pour rafraichissement être brûlé dans l'éternité des siècles ; ce partage est-il bien ce qu'il y avait de meilleur ? Cela n'est pas trop *bon* pour nous ; & en quoi cela peut-il être bon pour Dieu ?

Leibnitz sentait qu'il n'y avait rien à répondre ; aussi fit-il de gros livres dans lesquels ils ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal, cela peut être dit en riant par un Lucullus qui se porte bien, & qui fait un bon diner avec ses amis & sa maîtresse dans le sallon d'Apollon ; mais, qu'il mette la tête à la fenêtre, il verra des malheureux, qu'il ait la fiévre, il le sera lui-même.

Je n'aime point à citer ; c'est d'ordinaire une besogne épineuse ; on néglige ce qui précède

& ce qui suit l'endroit qu'on cite, & on s'expose à mille querelles ; il faut pourtant que je cite Lactance, père de l'Eglise, qui dans son chap. 13. de la colère de Dieu, fait parler ainsi Epicure. „ Ou Dieu veut ôter le mal de ce „ monde, & ne le peut: ou il le peut, & ne „ le veut pas ; ou il ne le peut, ni ne le veut ; „ ou enfin il le veut & le peut. S'il le veut „ & ne le peut pas, c'est impuissance, ce qui „ est contraire à la nature de Dieu ; s'il le peut „ & ne le veut pas, c'est méchanceté, & cela „ est non moins contraire à sa nature ; s'il ne „ le veut ni ne le peut, c'est à la fois méchanceté & impuissance ; s'il le veut & le „ peut (ce qui seul de ces parties convient à „ Dieu), d'où vient donc le mal sur la terre ?

L'argument est pressant, aussi Lactance y répond fort mal, en disant que Dieu veut le mal, mais qu'il nous a donné la sagesse avec laquelle on acquiert le bien. Il faut avoüer que cette réponse est bien faible en comparaison de l'objection ; car elle suppose que Dieu ne pouvait donner la sagesse qu'en produisant le mal ; & puis, nous avons une plaisante sagesse !

L'origine du mal a toûjours été un abîme dont personne n'a pû voir le fond. C'est ce qui réduisit tant d'anciens philosophes & des législateurs à recourir à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. Tiphon était le mauvais principe chez les Egyptiens, Arimane chez les Perses. Les Manichéens adoptèrent, comme on sait, cette théologie ; mais comme ces

gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon, ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire ſur leur parole.

Parmi les abſurdités dont ce monde regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'eſt pas une abſurdité légère, que d'avoir ſuppoſé deux êtres tout-puiſſans, ſe battant à qui des deux mettrait plus du ſien dans ce monde, & faiſant un traité comme les deux médecins de Molière : paſſez-moi l'émétique, & je vous paſſerai la ſaignée.

Baſilide, après les Platoniciens, prétendit, dès le premier ſiécle de l'Egliſe, que Dieu avait donné notre monde à faire à ſes derniers anges; & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choſes telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en pouſſière par l'objection terrible, qu'il n'eſt pas dans la nature d'un Dieu tout-puiſſant & tout ſage, de faire bâtir un monde par des architectes qui n'y entendent rien.

Simon qui a ſenti l'objection, la prévient en diſant, que l'ange qui préſidait à l'attelier eſt damné pour avoir ſi mal fait ſon ouvrage; mais la brulure de cet ange ne nous guérit pas.

L'avanture de Pandore chez les Grecs, ne répond pas mieux à l'objection. La boëte où ſe trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reſte l'eſpérance, eſt à la vérité une allégorie charmante; mais cette Pandore ne fut faite par Vulcain que pour ſe venger de Prométhée, qui avait fait un homme avec de la bouë.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré ; Dieu ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui assurait une santé permanente ; l'homme chargea son âne de la drogue, l'âne eut soif, le serpent lui enseigna une fontaine, & pendant que l'âne bûvait, le serpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginèrent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatriéme ciel, ils s'avisèrent de manger d'une galette, au lieu de l'ambrosie qui était leur mêts naturel. L'ambrosie s'exhalait par les pores, mais après avoir mangé de la galette, il falait aller à la selle. L'homme & la femme prièrent un ange de leur enseigner où était la garderobe. Voyez-vous, leur dit l'ange, cette petite planète, grande comme rien, qui est à quelque soixante millions de lieües d'ici, c'est-là le privé de l'univers, allez-y au plus vite : ils y allèrent, on les y laissa ; & c'est depuis ce tems que notre monde fut ce qu'il est.

On demandera toûjours aux Syriens, pourquoi Dieu permit que l'homme mangeât la galette, & qu'il nous en arrivât une foule de maux si épouvantables ?

Je passe vîte de ce quatriéme ciel à Mylord Bolingbroke, pour ne pas m'ennuyer. Cet homme, qui avait sans doute un grand génie, donna au célèbre Pope son plan du *tout est bien*, qu'on retrouve en effet mot pour mot dans les œuvres posthumes de Mylord Bolingbroke, & que Mylord Shaftsbury avait auparavant inséré dans ses caractéristiques. Lisez dans Shaftsbu-

ry le chapitre des moraliſtes, vous y verrez ces paroles.

„ On a beaucoup à répondre à ces plaintes
„ des défauts de la nature. Comment eſt-elle
„ ſortie ſi impuiſſante & ſi défectueuſe des
„ mains d'un être parfait? mais je nie qu'elle
„ ſoit défectueuſe... ſa beauté réſulte des con-
„ trariétés, & la concorde univerſelle naît
„ d'un combat perpétuel... Il faut que cha-
„ que être ſoit immolé à d'autres; les végé-
„ taux aux animaux, les animaux à la terre....
„ & les loix du pouvoir central & de la gravi-
„ tation, qui donnent aux corps céleſtes leur
„ poids & leur mouvement, ne ſeront point
„ dérangés pour l'amour d'un chétif animal,
„ qui tout protégé qu'il eſt par ces mêmes
„ loix, ſera bientôt par elles réduit en pouſ-
„ ſière. "

Bolingbroke, Shaftsbury, & Pope, leur metteur en œuvre, ne réſolvent pas mieux la queſtion que les autres: leur *tout eſt bien*, ne veut dire autre choſe, ſinon que le tout eſt dirigé par des loix immuables; qui ne le ſait pas? vous ne nous apprenez rien quand vous remarquez après tous les petits enfans, que les mouches ſont nées pour être mangées par des araignées, les araignées par les hirondelles, les hirondelles par les pigrièches, les pigrièches par les aigles, les aigles pour être tués par les hommes, les hommes pour ſe tuer les uns les autres, & pour être mangés par les vers, & enſuite par les Diables, au moins mille ſur un.

Voilà un ordre net & conſtant parmi les

animaux de toute eſpèce ; il y a de l'ordre partout. Quand une pierre ſe forme dans ma veſſie, c'eſt une méchanique admirable, des ſucs pierreux paſſent petit à petit dans mon ſang, ils ſe filtrent dans les reins, paſſent par les urêtres, ſe dépoſent dans ma veſſie, s'y aſſemblent par une excellente attraction Newtonnienne ; le caillou ſe forme, ſe groſſit, je ſouffre des maux mille fois pires que la mort, par le plus bel arrangement du monde ; un chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par Tubal-Caïn, vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le périnée, ſaiſit ma pierre avec ſes pincettes, elle ſe briſe ſous ſes efforts par un méchaniſme néceſſaire ; & par le même méchaniſme je meurs dans des tourmens affreux ; *tout cela eſt bien*, tout cela eſt la ſuite évidente des principes phyſiques inaltérables, j'en tombe d'accord, & je le ſavais comme vous.

Si nous étions inſenſibles, il n'y aurait rien à dire à cette phyſique. Mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit ; nous vous demandons s'il n'y a point de maux ſenſibles, & d'où ils viennent? *Il n'y a point de maux*, dit Pope dans ſa quatriéme épitre ſur le tout eſt bien ; *s'il y a des maux particuliers, ils compoſent le bien général.*

Voilà un ſingulier bien général, compoſé de la pierre, de la goutte, de tous les crimes, de toutes les ſouffrances, de la mort, & de la damnation.

La chûte de l'homme eſt l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulières du corps & de l'ame, que vous appellez ſanté gé-

nérale; mais Shaftsbury & Bolingbroke ſe moquent du péché originel; Pope n'en parle point; il eſt clair que leur ſyſtême ſappe la religion chrêtienne par ſes fondemens, & n'explique rien du tout.

Cependant, ce ſyſtême a été approuvé depuis peu par pluſieurs théologiens, qui admettent volontiers les contraires; à la bonne heure, il ne faut envier à perſonne la conſolation de raiſonner comme il peut ſur le déluge de maux qui nous inonde. Il eſt juſte d'accorder aux malades déſeſpérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été juſqu'à prétendre que ce ſyſtême eſt conſolant. *Dieu*, dit Pope, *voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atôme, ou mille planètes précipitées dans la ruine, une boule de ſavon, ou un monde ſe former.* Voilà, je vous l'avouë, une plaiſante conſolation; ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de Mylord Shaftsbury, qui dit que Dieu n'ira pas déranger ſes loix éternelles pour un animal auſſi chétif que l'homme? Il faut avoüer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces loix éternelles ne ſont pas faites pour le bien-être de chaque individu?

Ce ſyſtême du *tout eſt bien*, ne repréſente l'auteur de toute la nature, que comme un roi puiſſant & mal-faiſant, qui ne s'embarraſſe pas qu'il en coute la vie à quatre ou cinq cent mille hommes, & que les autres traînent leurs jours dans la diſette & dans les lar-

mes, pourvû qu'il vienne à bout de ſes deſſeins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes poſſibles conſole, elle eſt déſeſpérante pour les philoſophes qui l'embraſſent. La queſtion du bien & du mal, demeure un cahos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi; c'eſt un jeu d'eſprit pour ceux qui diſputent; ils ſont des forçats qui joüent avec leurs chaines. Pour le peuple non penſant, il reſſemble aſſez à des poiſſons qu'on a tranſportés d'une rivière dans un reſervoir; ils ne ſe doutent pas qu'ils ſont là pour être mangés le carême; auſſi ne ſavons-nous rien du tout par nous-mêmes des cauſes de notre deſtinée.

Mettons à la fin de preſque tous les chapitres de métaphyſique les deux lettres des juges Romains quand ils n'entendaient pas une cauſe, *N. L. non liquet*, Cela n'eſt pas clair.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

ELles ſont partout, pauvre docteur. Veux-tu ſavoir comment ton bras & ton pied obéiſſent à ta volonté, & comment ton foie n'y obéït pas? cherches-tu comment la penſée ſe forme dans ton chétif entendement, & cet enfant dans l'uterus de cette femme? Je te donne du tems pour me répondre; qu'eſt-ce que la matière? tes pareils ont écrit dix mille volu-

mes ſur cet article; ils ont trouvé quelques qualités de cette ſubſtance: les enfans les connaiſſent comme toi: mais cette ſubſtance, qu'eſt-ce au fond? & qu'eſt-ce que tu as nommé *eſprit*, du mot latin qui veut dire *ſoufle*, ne pouvant faire mieux parce que tu n'en as pas d'idée?

Regarde ce grain de bled que je jette en terre, & di-moi comment il ſe relève pour produire un tuyau chargé d'un épi. Appren-moi comment la même terre produit une pomme au haut de cet arbre, & une chataigne à l'arbre voiſin; je pourrais te faire un in-folio de queſtions, auxquelles tu ne devrais répondre que par quatre mots, *Je n'en ſais rien.*

Et cependant tu as pris tes degrés, & tu es fouré, & ton bonnet l'eſt auſſi, & on t'appelle maître. Et cet orgueilleux imbécille, revêtu d'un petit emploi, dans une petite ville, croit avoir acquis le droit de juger & de condamner ce qu'il n'entend pas.

La deviſe de Montagne était, *Que ſais-je?* & la tienne eſt, *Que ne ſais-je pas?*

CARACTÈRE.

DU mot Grec *impreſſion*, *gravure*. C'eſt ce que la nature a gravé dans nous; pouvons-nous l'effacer? grande queſtion. Si j'ai un nez de travers & deux yeux de chat, je peux les cacher avec un maſque. Puis-je davantage ſur le caractère qui m'a donné la na-

ture? Un homme né violent, emporté, se présente devant François premier Roi de France, pour se plaindre d'un passe-droit; le visage du Prince, le maintien respectueux des courtisans, le lieu même où il est, font une impression puissante sur cet homme; il baisse machinalement les yeux, sa voix rude s'adoucit, il présente humblement sa requête, on le croirait né aussi doux que le sont (dans ce moment au moins) les courtisans, au milieu desquels il est même déconcerté; mais si François premier se connaît en physionomies, il découvre aisément dans ses yeux baissés, mais allumés d'un feu sombre, dans les muscles tendus de son visage, dans ses lévres serrées l'une contre l'autre, que cet homme n'est pas si doux qu'il est forcé de le paraître. Cet homme le suit à Pavie, est pris avec lui, mené avec lui en prison à Madrid; la majesté de François premier ne fait plus sur lui la même impression; il se familiarise avec l'objet de son respect. Un jour en tirant les bottes du Roi, & les tirant mal, le Roi aigri par son malheur se fâche, mon homme envoye promener le Roi, & jette ses bottes par la fenêtre.

Sixte-Quint était né pétulant, opiniâtre, altier, impétueux, vindicatif, arrogant; ce caractère semble adouci dans les épreuves de son noviciat. Commence-t-il à jouïr de quelque crédit dans son ordre? il s'emporte contre un gardien & l'assomme à coups de poings: est-il inquisiteur à Venise? il exerce sa charge avec insolence: le voilà cardinal, il est possédé *dell-*

rabbia papale: cette rage l'emporte ſur ſon naturel; il enſevelit dans l'obſcurité ſa perſonne & ſon caractère; il contrefait l'humble & le moribond; on l'élit pape, ce moment rend au reſſort, que la politique avait plié, toute ſon élaſticité longtems retenue; il eſt le plus fier & le plus deſpotique des ſouverains.

Naturam expellas furca tamen ipſa redibit.

La religion, la morale, mettent un frein à la force du naturel, elles ne peuvent le détruire. L'yvrogne dans un cloître, réduit à un demi-ſeptier de cidre à chaque repas, ne s'enyvrera plus, mais il aimera toûjours le vin.

L'âge affaiblit le caractère, c'eſt un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés, mais ils ſont toûjours de même nature; il ſe couvre de nœuds & de mouſſe, il devient vermoulu, mais il eſt toûjours chêne ou poirier. Si on pouvait changer ſon caractère, on s'en donnerait un, on ſerait le maître de la nature. Peut-on ſe donner quelque choſe? ne recevons-nous pas tout? Eſſayez d'animer l'indolent d'une activité ſuivie, de glacer par l'apatie, l'ame bouillante de l'impétueux, d'inſpirer du gout pour la muſique & pour la poëſie à celui qui manque de gout & d'oreilles; vous n'y parviendrez pas plus que ſi vous entrepreniez de donner la vuë à un aveugle né. Nous perfectionnons, nous adouciſſons, nous cachons ce que la nature a mis dans nous, mais nous n'y mettons rien.

On dit à un cultivateur, Vous avez trop de poiſſons dans ce vivier, ils ne proſpéreront pas; voilà trop de beſtiaux dans vos prés, l'herbe manque, ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que les brochets mangent la moitié des carpes de mon homme, & les loups la moitié de ſes moutons, le reſte engraiſſe. S'applaudira-t-il de ſon œconomie? Ce campagnard, c'eſt toi-même; une de tes paſſions a dévoré les autres, & tu crois avoir triomphé de toi. Ne reſſemblons-nous pas preſque tous à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans, qui ayant rencontré de jeunes officiers qui faiſaient un peu de déſordre avec des filles, leur dit tout en colère, Meſſieurs, eſt-ce là l'exemple que je vous donne?

CARÊME.

Queſtions ſur le Carême.

LEs premiers qui s'aviſèrent de jeûner, ſe mirent-ils à ce régime par ordonnance du médecin pour avoir eu des indigeſtions?

Le défaut d'appétit qu'on ſe ſent dans la triſteſſe fut-il la première origine des jours de jeûne preſcrits dans les religions triſtes?

Les Juifs prirent-ils la coutume de jeûner des Egyptiens dont-ils imitèrent tous les rites, juſqu'à la flagellation & au bouc émiſſaire?

Pourquoi Jéſus jeûna-t-il quarante jours dans le

le désert où il fut emporté par le diable, par le Cnathbull? St. Matthieu remarque qu'après ce carême *il eut faim*, il n'avait donc pas faim pendant ce Carême.

Pourquoi dans les jours d'abstinence l'Eglise Romaine regarde-t-elle comme un crime de manger des animaux terrestres, & comme une bonne œuvre de se faire servir des soles & des saumons? le riche papiste qui aura eu sur sa table pour cinq cent francs de poisson sera sauvé, & le pauvre, mourant de faim, qui aura mangé pour quatre sous de petit salé sera damné!

Pourquoi faut-il demander permission à son Evêque de manger des œufs? Si un Roi ordonnait à son peuple de ne jamais manger d'œufs, ne passerait-il pas pour le plus ridicule des tyrans? quelle étrange aversion les Evêques ont-ils pour les omelettes?

Croira-t-on que chez les papistes il y ait eu des tribunaux assez imbécilles, assez lâches, assez barbares pour condamner à la mort de pauvres citoyens qui n'avaient d'autres crimes que d'avoir mangé du cheval en carême? Le fait n'est que trop vrai: j'ai entre les mains un arrêt de cette espèce. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les Juges qui ont rendu de pareilles sentences se sont crus supérieurs aux Iroquois.

Prêtres idiots & cruels! à qui ordonnez-vous le Carême? est-ce aux riches? ils se gardent bien de l'observer. Est-ce aux pauvres? ils font carême toute l'année. Le malheureux cultivateur ne mange presque jamais de viande, & n'a

pas dequoi acheter du poisson. Fous que vous êtes, quand corrigerez-vous vos loix absurdes ?

CATECHISME CHINOIS,

O U

Entretien de Cu-su, *disciple de* Confutzée, *avec le Prince* Kou, *fils du Roi de Lou, tributaire de l'Empereur Chinois* Gnenvan, 417 *ans avant notre ère vulgaire.*

Traduit en Latin par le père Fouquet, *ci-devant ex-Jésuite. Le manuscrit est dans la bibliothéque du Vatican, numero* 42759.

KOU.

QUe dois-je entendre quand on me dit d'adorer le ciel ? (Chang-ti.)

CU-SU.

Ce n'est pas le ciel matériel que nous voyons ; car ce ciel n'est autre chose que l'air, & cet air est composé de toutes les exhalaisons de la terre. Ce serait une folie bien absurde d'adorer des vapeurs.

KOU.

Je n'en serais pourtant pas surpris. Il me semble que les hommes ont fait des folies encor plus grandes.

CU-SU.

Il eſt vrai ; mais vous êtes deſtiné à gouverner, vous devez être ſage.

KOU.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel & les planètes !

CU-SU.

Les planètes ne ſont que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ferait auſſi bien d'adorer notre ſable & notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le ſable & la boue de la lune.

KOU.

Que prétend-on quand on dit, le ciel & la terre, monter au ciel, être digne du ciel ?

CU-SU.

On dit une énorme ſotiſe ; (*) il n'y a point de ciel ; chaque planète eſt entourée de ſon atmoſphère, comme d'une coque, & roule dans l'eſpace autour de ſon ſoleil. Chaque ſoleil eſt le centre de pluſieurs planètes, qui voyagent continuellement autour de lui. Il n'y a ni haut ni bas, ni montée ni deſcente. Vous ſentez que ſi les habitans de la lune diſaient qu'on monte à la terre, qu'il faut ſe rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous pro-

(*) Voyez l'article du *Ciel*.

nonçons de même un mot qui n'a pas de ſens ; quand nous diſons qu'il faut ſe rendre digne du ciel, c'eſt comme ſi nous diſions, Il faut ſe rendre digne de l'air, digne de la conſtellation du dragon, digne de l'eſpace.

KOU.

Je croîs vous comprendre ; il ne faut adorer que le Dieu qui a fait le ciel & la terre.

CU-SU.

Sans doute ; il faut n'adorer que Dieu. Mais quand nous diſons qu'il a fait le ciel & la terre, nous diſons pieuſement une grande pauvreté. Car ſi nous entendons par le ciel l'eſpace prodigieux dans lequel Dieu alluma tant de ſoleils, & fit tourner tant de mondes, il eſt beaucoup plus ridicule de dire, *le ciel & la terre*, que de dire, *les montagnes & un grain de ſable.* Notre globe eſt infiniment moins qu'un grain de ſable en comparaiſon de ces millions de milliars d'univers, parmi leſquels nous diſparaiſſons. Tout ce que nous pouvons faire, c'eſt de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables, qui rendent hommage à Dieu dans l'abîme de l'étenduë.

KOU.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que Fo était deſcendu chez nous du quatriéme ciel, & avait paru en éléphant blanc.

CU-SU.

Ce ſont des contes que les bonzes font aux enfans & aux vieilles : nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

KOU.

Mais comment un être a-t-il pû faire les autres ?

CU-SU.

Regardez cette étoile ; elle eſt à quinze cent mille millions de *Lis* de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire ſur vos yeux deux angles égaux au ſommet : ils font les mêmes angles ſur les yeux de tous les animaux ; ne voilà-t-il pas un deſſein marqué ? ne voilà-t-il pas une loi admirable ? Or qui fait un ouvrage, ſinon un ouvrier ? Qui fait des loix, ſinon un légiſlateur ? Il y a donc un ouvrier, un légiſlateur éternel ?

KOU.

Mais, qui a fait cet ouvrier ? & comment eſt il fait ?

CU-SU.

Mon Prince, je me promenais hier auprès du vaſte palais qu'a bâti le Roi votre père. J'entendis deux grillons, dont l'un diſait à l'autre, Voilà un terrible édifice. Oui, dit l'autre, tout glorieux que je ſuis, j'avoue que c'eſt quelqu'un de plus puiſſant que les grillons qui a fait ce prodige ; mais je n'ai point d'idée de

cet être-là ; je vois qu'il eſt, mais je ne ſais ce qu'il eſt.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus inſtruit que moi ; & ce qui me plait en vous, c'eſt que vous ne prétendez pas ſavoir ce que vous ignorez.

SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

Vous convenez donc qu'il y a un être tout-puiſſant, exiſtant par lui-même, ſuprême artiſan de toute la nature?

KOU.

Oui ; mais s'il exiſte par lui-même, rien ne peut donc le borner, il eſt donc partout ? il exiſte donc dans toute la matière, dans toutes les parties de moi-même ?

CU-SU.

Pourquoi non ?

KOU.

Je ſerais donc moi-même une partie de la Divinité ?

CU-SU.

Ce n'eſt peut-être pas une conſéquence. Ce morceau de verre eſt pénétré de toutes parts de la lumière ; eſt-il lumière cependant lui-même ? ce n'eſt que du ſable, & rien de plus ;

tout eſt en Dieu, ſans doute; ce qui anime tout doit être partout. Dieu n'eſt pas comme l'Empereur de la Chine qui habite ſon palais & qui envoye ſes ordres par des Colao. Dès-là qu'il exiſte, il eſt néceſſaire que ſon exiſtence rempliſſe tout l'eſpace, & tous ſes ouvrages, & puis qu'il eſt dans vous, c'eſt un avertiſſement continuel de ne rien faire dont vous puiſſiez rougir devant lui.

KOU.

Que faut-il faire pour oſer ainſi ſe regarder ſoi-même ſans repugnance & ſans honte devant l'Etre ſuprême?

CU-SU.

Etre juſte.

KOU.

Et quoi encore?

CU-SU.

Etre juſte.

KOU.

Mais la ſecte de Laokium dit qu'il n'y a ni juſte, ni injuſte, ni vice, ni vertu.

CU-SU.

La ſecte de Laokium dit-elle qu'il n'y a ni ſanté, ni maladie?

KOU.

Non, elle ne dit point une ſi grande erreur.

C U - S U.

L'erreur de penser qu'il n'y a ni santé de l'ame, ni maladie de l'ame, ni vertu ni vice, est aussi grande & plus funeste. Ceux qui ont dit que tout est égal sont des monstres ; est-il égal de nourrir son fils, ou de l'écraser sur la pierre ? de secourir sa mère, ou de lui plonger un poignard dans le cœur ?

K O U.

Vous me faites frémir : je déteste la secte de Laokium ; mais il y a tant de nuances du juste & de l'injuste ! on est souvent bien incertain. Quel homme sait précisément ce qui est permis, ou ce qui est défendu ? qui pourra poser sûrement les bornes qui séparent le bien & le mal ? quelle règle me donnerez-vous pour les discerner ?

C U - S U

Celles de Confutzée mon maître ; *vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu, traites ton prochain comme tu veux qu'il te traite.*

K O U.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre humain. Mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu ? qu'y gagnerai-je ? cette horloge quand elle sera détruite, sera-t-elle heureuse d'avoir bien sonné les heures ?

C U - S U.

Cette horloge ne sent point, ne pense point,

elle ne peut avoir des remords, & vous en avez quand vous vous ſentez coupable.

KOU.

Mais ſi après avoir commis pluſieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords?

CU-SU.

Alors, il faudra vous étouffer; & ſoyez ſûr que parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainſi Dieu qui eſt en eux leur permettra d'être méchans après m'avoir permis de l'être?

CU-SU.

Dieu vous a donné la raiſon, n'en abuſez ni vous, ni eux; non-ſeulement vous ſerez malheureux dans cette vie; mais qui vous a dit que vous ne le feriez pas dans une autre?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie?

CU-SU.

Dans le doute ſeul vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

KOU.

Mais, ſi je ſuis ſûr qu'il n'y en a point?

CU-SU.

Je vous en défie.

TROISIEME ENTRETIEN.

KOU.

Vous me pouffez, Cu-fu. Pour que je puiffe être récompenfé ou puni quand je ne ferai plus, il faut qu'il fubfifte dans moi quelque chofe qui fente, & qui penfe après moi. Or, comme avant ma naiffance, rien de moi n'avait ni fentiment ni penfée, pourquoi y en aurait-il après ma mort ? que pourait être cette partie incompréhenfible de moi-même ? Le bourdonnement de cette abeille reftera-t-il quand l'abeille ne fera plus ? La végétation de cette plante fubfifte-t-elle quand la plante eft déracinée ? La végétation n'eft-elle pas un mot dont on fe fert pour fignifier la manière inexplicable dont l'Etre fuprême a voulu que la plante tirât les fucs de la terre ? L'ame eft de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obfcurément les refforts de notre vie. Tous les animaux fe meuvent, & cette puiffance de fe mouvoir, on l'appelle force active; mais il n'y a pas un être diftinct qui foit cette force. Nous avons des paffions, cette mémoire, cette raifon, ne font pas fans doute des chofes à part, ce ne font pas des êtres exiftans dans nous, ce ne font pas de petites perfonnes qui ayent une exiftence particuliere; ce font des mots génériques, inventés pour fixer nos

idées. L'ame qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature? c'est Dieu. Qui fait végéter toutes les plantes? c'est Dieu. Qui fait le mouvement dans les animaux? c'est Dieu. Qui fait la pensée de l'homme? c'est Dieu.

Si l'ame (*) humaine était une petite personne renfermée dans notre corps, qui en dirigeât les mouvemens & les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artisan du monde une impuissance & un artifice indigne de lui? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la pensée. Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire Homère, je trouve Vulcain un divin forgeron quand il fait des trépieds d'or qui vont tous seuls au conseil des Dieux: mais ce Vulcain me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses garçons qui les fît mouvoir sans qu'on s'en apperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planètes par des génies qui les poussent sans cesse; mais Dieu n'a pas été réduit à cette pitoyable ressource: en un mot, pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit? Vous n'oserez pas nier que Dieu ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous

(*) Voyez l'article *Ame*.

appellons matière, pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer?

Il y a bien plus, qui serait cette ame que vous donnez si libéralement à notre corps? d'où viendrait-elle? quand viendrait-elle? faudrait-il que le Créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un homme, & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vite une ame dans ce germe? & si ce germe meurt, que deviendra cette ame? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occasion.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le Maître du monde; & non-seulement, il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine, mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions; & si une ame est nécessaire pour former ces sentimens, cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que Dieu travaille perpétuellement à forger des ames pour les éléphans, & pour les porcs, pour les hibous, pour les poissons, & pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui serait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage?

Voilà une très petite partie des raisons qui peu-

vent me faire douter de l'exiſtence de l'ame.

C U - S U.

Vous raiſonnez de bonne foi; & ce ſentiment vertueux, quand même il ſerait erroné, ſerait agréable à l'Etre ſuprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès-lors vous êtes excuſable. Mais ſongez que vous ne m'avez propoſé que des doutes, & que ces doutes ſont triſtes. Admettez des vraiſemblances plus conſolantes; il eſt dur d'être anéanti; eſpérez de vivre. Vous ſavez qu'une penſée n'eſt point matière, vous ſavez qu'elle n'a nul rapport avec la matière, pourquoi donc vous ſerait il ſi difficile de croire que Dieu a mis dans vous un principe divin, qui ne pouvant être diſſous, ne peut être ſujet à la mort? oſeriez-vous dire qu'il eſt impoſſible que vous ayez une ame? non ſans doute; & ſi cela eſt poſſible, n'eſt-il pas très vraiſemblable que vous en avez une? pourriez-vous rejetter un ſyſtême ſi beau & ſi néceſſaire au genre humain? & quelques difficultés vous rebuteront-elles?

K O U.

Je voudrais embraſſer ce ſyſtême, mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne ſuis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je ſuis toûjours frappé de cette grande idée que Dieu a tout fait, qu'il eſt partout, qu'il pénètre tout, qu'il donne le mouvement & la vie à tout; & s'il eſt dans toutes les par-

ties de mon être, comme il est dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel besoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être subalterne, quand je suis animé par Dieu même? à quoi me servirait cette ame? Ce n'est pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons presque toûjours malgré nous; nous en avons quand nous sommes endormis; tout se fait en nous sans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au sang & aux esprits animaux, Courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaisir, ils circuleront toûjours de la manière que Dieu leur a prescrite. J'aime mieux être la machine d'un Dieu qui m'est démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

CU-SU.

Eh bien, si Dieu même vous anime, ne souillez jamais par des crimes ce Dieu qui est en vous; & s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offense jamais. Dans l'un & dans l'autre système vous avez une volonté; vous êtes libre; c'est-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez; servez-vous de ce pouvoir pour servir ce Dieu qui vous l'a donné. Il est bon que vous soyez philosophe, mais il est nécessaire que vous soyez juste. Vous le serez encor plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre: n'est-il pas vrai que Dieu est la souveraine justice?

KOU.

Sans doute ; & s'il était possible qu'il cessât de l'être, (ce qui est un blasphême) je voudrais moi agir avec équité.

CU-SU.

N'est-il pas vrai que votre devoir sera de récompenser les actions vertueuses, & de punir les criminelles quand vous serez sur le trône? Voudriez-vous que Dieu ne fît pas ce que vous-même êtes tenu de faire? Vous savez qu'il est, & qu'il sera toûjours dans cette vie des vertus malheureuses, & des crimes impunis; il est donc nécessaire que le bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'est cette idée si simple, si naturelle, si générale, qui a établi chez tant de nations la créance de l'immortalité de nos ames, & de la justice divine qui les juge, quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un systême plus raisonnable, plus convenable à la Divinité, & plus utile au genre humain?

KOU,

Pourquoi donc plusieurs nations n'ont-elles point embrassé ce systême? Vous savez que nous avons dans notre province environ deux cent familles d'anciens Sinous (*) qui ont autrefois habité une partie de l'Arabie pétrée; ni el-

(*) Ce sont les Juifs des dix tribus qui dans leur dispersion penétrèrent jusqu'à la Chine; ils y sont appellés *Sinous*.

les, ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'ame immortelle : ils ont leurs cinq livres, comme nous avons nos cinq Kings; j'en ai lû la traduction; leurs loix nécessairement semblables à celles de tous les autres peuples, leur ordonnent de respecter leurs pères, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni adultères, ni homicides; mais ces mêmes loix ne leur parlent ni de récompenses ni de châtimens dans une autre vie.

CU-SU.

Si cette idée n'est pas encor dévelopée chez ce pauvre peuple, elle le sera sans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuse petite nation, tandis que les Babiloniens, les Egyptiens, les Indiens, & toute les nations policées ont reçu ce dogme salutaire? Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un remède approuvé par tous les Chinois, sous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en servir? Dieu vous a donné la raison, elle vous dit que l'ame doit être immortelle, c'est donc Dieu qui vous le dit lui-même.

KOU.

(*) Eh bien! triftes ennemis de la raison & de la vérité, direz-vous encore que cet ouvrage enseigne la mortalité de l'ame? Ce morceau a été imprimé dans toutes les éditions. De quel front osez-vous donc le calomnier? Hélas, si vos ames conservent leur caractère pendant l'éternité, elles seront éternellement des ames bien sottes & bien injustes. Non, les auteurs de cet ouvrage raisonnable & utile ne vous disent point que l'ame meurt avec le corps; ils vous disent seulement

KOU.

Mais comment pourai-je être récompensé, ou puni, quand je ne serai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura constitué ma personne? Ce n'est que par ma mémoire que je suis toûjours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon existence que j'aurai perdue?

CU-SU.

C'est-à-dire que si un prince avait égorgé sa famille pour régner, s'il avait tyrannisé ses sujets, il en serait quitte pour dire à Dieu, Ce n'est pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne suis plus la même personne; pensez-vous que Dieu fût bien content de ce sophisme?

KOU.

Eh bien soit, je me rends; (*) je voulais faire le bien pour moi-même, je le ferai aussi pour

ment que vous êtes des ignorans. N'en rougissez pas; tous les sages ont avoué leur ignorance, aucun d'eux n'a été assez impertinent pour connaitre la nature de l'ame. *Gassendi* en résumant tout ce qu'a dit l'antiquité, vous parle ainsi. *Vous savez que vous pensez, mais vous ignorez quelle espèce de substance vous êtes, vous qui pensez. Vous ressemblez à un aveugle qui sentant la chaleur du soleil, croirait avoir une idée distincte de cet astre.* Lisez le reste de cette admirable lettre à *Des-*

plaire à l'Etre ſuprême. Je penſais qu'il ſuffiſait que mon âme fût juſte dans cette vie, j'eſpérerai qu'elle ſera heureuſe dans une autre. Je vois que cette opinion eſt bonne pour les peuples & pour les princes, mais le culte de Dieu m'embarraſſe.

QUATRIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

Que trouvez-vous de choquant dans notre Chu-King, ce premier livre canonique, ſi reſpecté de tous les Empereurs Chinois? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au peuple, & vous en offrez les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'Etre ſuprême; vous lui ſacrifiez quatre fois l'année; vous êtes roi & pontife; vous promettez à Dieu de faire tout le bien qui ſera en votre pouvoir; y a-t-il là quelque choſe qui repugne?

KOU.

Je ſuis bien loin d'y trouver à redire; je ſais que Dieu n'a nul beſoin de nos ſacrifices, ni de nos prières, mais nous avons beſoin de lui

-cartes, liſez *Locke*; reliſez cet ouvrage-ci attentivement, & vous verrez qu'il eſt impoſſible que nous ayons la moindre notion de la nature de l'ame, par la raiſon qu'il eſt impoſſible que la créature connaiſſe les ſecrets reſſorts du Créateur; vous verrez que ſans connaitre le principe de nos penſées, il faut tâcher de penſer avec juſteſſe, & avec juſtice, qu'il faut être tout ce que

en faire ; fon culte n'eft pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prières, je veux furtout qu'elles ne foient point ridicules ; car quand j'aurai bien crié que la *montagne du Chan-ti eft une montagne graffe, & qu'il ne faut point regarder les montagnes graffes*, quand j'aurai fait enfuir le foleil, & fécher la lune : ce galimatias fera-t-il agréable à l'Etre fuprême, utile à mes fujets & à moi-même ?

Je ne peux furtout fouffrir la démence des fectes qui nous environnent : d'un côté je vois Laotzé que fa mère conçut par l'union du ciel & de la terre, & dont elle fut groffe quatre-vingt-ans. Je n'ai pas plus de foi à fa doctrine de l'anéantiffement & du dépouillement univerfel, qu'aux cheveux blancs avec lefquels il nâquit, & à la vache noire fur laquelle il monta pour aller prêcher fa doctrine.

Le Dieu Fo ne m'en impofe pas davantage, quoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc, & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplait furtout, c'eft que de telles rêveries font continuellement prêchées par les bonzes qui féduifent le peuple pour le gouverner ; ils fe rendent refpectables par des mortifications qui effrayent la nature. Les uns fe

vous n'êtes pas, modefte, doux, bienfaifant, indulgent ; reffembler à *Cu-fu* & à *Kou*, & non pas à *Thomas* d'*Aquin* ou à *Scot*, dont les ames étaient fort ténébreufes, ou à *Calvin* ou à *Luther*, dont les ames étaient bien dures & bien emportées. Tâchez que vos ames tiennent un peu de la nôtre ; alors vous vous moquerez prodigieufement de vous-mêmes.

privent toute leur vie des alimens les plus salutaires, comme si on ne pouvait plaire à Dieu que par un mauvais régime. Les autres se mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils se rendent très dignes; ils s'enfoncent des cloux dans les cuisses, comme si leurs cuisses étaient des planches; le peuple les suit en foule. Si un Roi donne quelque édit qui leur déplait, ils vous disent froidement que cet édit ne se trouve pas dans le commentaire du Dieu Fo, & qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire si extravagante, & si dangereuse? Vous savez que la tolérance est le principe du gouvernement de la Chine, & de tous ceux de l'Asie: mais cette indulgence n'est-elle pas bien funeste, quand elle expose un Empire à être bouleversé pour des opinions fanatiques?

CU-SU.

Que le Chang-ti me préserve de vouloir éteindre en vous cet esprit de tolérance, cette vertu si respectable, qui est aux ames ce que la permission de manger est aux corps. La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de se nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer ses malades parce qu'ils n'auront pas observé la diète qu'il leur a prescrite. Un Prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ses sujets qui n'auront pas pensé comme lui; mais il a le droit d'empêcher les troubles; & s'il est sage, il lui sera très aisé de déraciner les superstitions. Vous

ſavez ce qui arriva à Daon, ſixiéme Roi de la Caldée, il y a quelques quatre mille ans?

KOU.

Non, je n'en ſais rien, vous me feriez plaiſir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les prêtres Caldéens s'étaient aviſés d'adorer les brochets de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé *Oannès* leur avait autrefois appris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long, & un petit croiſſant ſur la queüe. C'était par reſpect pour cet *Oannès*, qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande diſpute entre les théologiens, pour ſavoir ſi le brochet *Oannès* était laité, ou œuvé. Les deux partis s'excommunièrent réciproquement, & on en vint pluſieurs fois aux mains. Voici comme le Roi Daon s'y prit pour faire ceſſer ce déſordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis; après quoi il fit venir les partiſans du brochet aux œufs, qui aſſiſtèrent à ſon dîner; il ſe fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on avait mis un petit croiſſant ſur la queüe. Eſt-ce là votre Dieu? dit-il aux docteurs; Oui, ſire, lui répondirent-ils, car il a un croiſſant ſur la queüe. Le Roi commanda qu'on ouvrît le brochet, qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'eſt pas là votre Dieu, puiſqu'il eſt laité à

couragerez tous les arts, vous récompenſerez le mérite en tout genre, vous pardonnerez les fautes involontaires.

KOU.

C'eſt ce que j'appelle n'être point injuſte ; ce ſont là autant de devoirs.

CU-SU.

Vous penſez en véritable Roi ; mais il y a le Roi & l'homme, la vie publique, & la vie privée. Vous allez bientôt vous marier, combien comptez-vous avoir de femmes ?

KOU.

Mais je crois qu'une douzaine me ſuffira ; un plus grand nombre pourrait me dérober un tems deſtiné aux affaires. Je n'aime point ces Rois qui ont des trois cent femmes, & des ſept cent concubines, & des milliers d'eunuques pour les ſervir. Cette manie des eunuques me parait ſurtout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en ſont meilleurs à manger, mais on n'a point encor fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi ſert leur mutilation ? Le Dalai-Lama en a cinquante pour chanter dans ſa pagode. Je voudrais bien ſavoir ſi le Chang-ti ſe plait beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres ?

Je trouve encor très ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne ſe marient point ; ils ſe vantent

d'être plus ſages que les autres Chinois : eh bien, qu'ils faſſent donc des enfans ſages. Voilà une plaiſante manière d'honorer le Chang-ti que de le priver d'adorateurs ! Voilà une ſingulière façon de ſervir le genre humain que de donner l'exemple d'anéantir le genre humain ! Le bon petit Lama (*) nommé *Stelca iſant Erepi*, voulait dire *que tout prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il pourrait* ; il prêchait d'exemple, & a été fort utile en ſon tems. Pour moi, je marierai tous les Lamas & bonzes, & Lameſſes & bonzeſſes qui auront de la vocation pour ce ſaint œuvre ; ils en ſeront certainement meilleurs citoyens, & je croirai faire en cela un grand bien au royaume de Lou.

CU-SU.

Oh ! le bon prince que nous aurons là ! Vous me faites pleurer de joye. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes & des ſujets ; car enfin, on ne peut pas paſſer ſa journée à faire des édits & des enfans, vous aurez ſans doute des amis.

KOU.

J'en ai déja, & de bons, qui m'avertiſſent de mes défauts ; je me donne la liberté de reprendre les leurs ; ils me conſolent, & je les conſole ; l'amité eſt le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chymiſte Erueil, & même

(*) *Stelca iſant Erepi*, ſignifie en Chinois, *l'abbé Caſtel de Saint Pierre.*

que les ſachets du grand Hanourd. Je ſuis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion; j'ai envie de l'inſérer dans notre rituel.

CU-SU.

Gardez-vous-en bien, l'amitié eſt aſſez ſacrée d'elle-même, ne la commandez jamais, il faut que le cœur ſoit libre, & puis, ſi vous faiſiez de l'amitié un précepte, un myſtère, un rite, une cérémonie, il y aurait mille bonzes qui en prêchant & en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule, il ne faut pas l'expoſer à cette profanation.

Mais comment en uſerez-vous avec vos ennemis? Confutzée recommande en vingt endroits de les aimer; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile?

KOU.

Aimer ſes ennemis! Eh mon Dieu, rien n'eſt ſi commun.

CU-SU.

Comment l'entendez-vous?

KOU.

Mais comme il faut, je crois, l'entendre. J'ai fait l'apprentiſſage de la guerre ſous le prince de Décon contre le prince du Vis-Brunk: dès qu'un (*) de nos ennemis était bleſſé &

(*) C'éſt une choſe remarquable, qu'en retournant *Décon* & *Vis-Brunk*, qui ſont des noms Chinois, on retrouve *Condé* & *Brunſwik*, tant les grands-hommes ſont célèbres dans toute la terre.

tombait entre nos mains, nous avions ſoin de lui comme s'il eût été notre frère, nous avons ſouvent donné notre propre lit à nos ennemis bleſſés & priſonniers, & nous avons couché auprès d'eux ſur des peaux de tigres étendues à terre; nous les avons ſervis nous-mêmes: que voulez-vous de plus? que nous les aimions comme on aime ſa maîtreſſe?

CU-SU.

Je ſuis très édifié de tout ce que vous me dites, & je voudrais que toutes les nations vous entendiſſent. Car on m'aſſure qu'il y a des peuples aſſez impertinens pour oſer dire que nous ne connaiſſons pas la vraye vertu, que nos bonnes actions ne ſont que des péchés ſplendides, que nous avons beſoin des leçons de leurs talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas les malheureux! ce n'eſt que d'hier qu'ils ſavent lire & écrire, & ils prétendent enſeigner leurs maîtres!

SIXIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

Je ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou ſix mille ans ſur toutes les vertus. Il y en a qui ne ſont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps; ce ſont des préceptes de politique & de ſanté. Les vérita-

bles vertus ſont celles qui ſont utiles à la ſociété, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfaiſance, la tolérance &c. Grace au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enſeigne parmi nous toutes ces vertus à ſes petits enfans; c'eſt le rudiment de notre jeuneſſe au village comme à la ville; mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'uſage, & j'en ſuis fâché.

KOU.

Quelle eſt-elle? nommez la vite, je tâcherai de la ranimer.

CU-SU.

C'eſt l'hoſpitalité, cette vertu ſi ſociale, ce lien ſacré des hommes commence à ſe relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuſe inſtitution nous eſt venue, à ce qu'on dit, de certains ſauvages d'Occident. Ces miſérables apparemment n'ont point de maiſon pour accueillir les voyageurs. Quel plaiſir de recevoir dans la grande ville de Lou, dans la belle place Honchan, dans ma maiſon Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme ſacré, & qui eſt obligé par toutes les loix divines & humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, & d'être mon ami intime!

Les ſauvages dont je vous parle ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoutantes, ils vendent cher cet accueil infame, & avec cela, j'entends dire que

ces pauvres gens ſe croyent au-deſſus de nous, qu'ils ſe vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que Confutzée, qu'enfin, c'eſt à eux de nous enſeigner la juſtice, parce qu'ils vendent de mauvais vin ſur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les ruës, & qu'elles danſent pendant que les nôtres cultivent des vers à ſoye.

K O U.

Je trouve l'hoſpitalité fort bonne, je l'exerce avec plaiſir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet qui ſont fort mal logés, qui aiment à courir, & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre; & quand vous irez au grand Thibet, jouïr chez eux du droit de l'hoſpitalité, vous ne trouverez ni lit, ni pot au feu; cela peut dégouter de la politeſſe.

C U - S U.

L'inconvénient eſt petit, il eſt aiſé d'y remédier en ne recevant que des perſonnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ſes dangers, & c'eſt parce qu'elles en ont qu'il eſt beau de les embraſſer.

Que notre Confutzée eſt ſage & ſaint! il n'eſt aucune vertu qu'il n'inſpire; le bonheur des hommes eſt attaché à chacune de ſes ſentences: en voici une qui me revient dans la mémoire, c'eſt la cinquante-troiſiéme.

Reconnai les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'Occident pourraient-ils oppoſer à une morale ſi pure ? en combien d'endroits Confutzée recommande-t-il l'humilité ? ſi on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles ſur la terre.

KOU.

J'ai lû tout ce que Confutzée & les ſages des ſiécles antérieurs ont écrit ſur l'humilité ; mais il me ſemble qu'ils n'en ont jamais donné une définition aſſez exacte ; il y a peu d'humilité peut-être à oſer les reprendre ; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en penſez ?

CU-SU.

J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité eſt la modeſtie de l'ame ; car la modeſtie extérieure n'eſt que la civilité. L'humilité ne peut pas conſiſter à ſe nier à ſoi-même la ſupériorité qu'on peut avoir acquiſe ſur un autre. Un bon médecin ne peut ſe diſſimuler qu'il en ſait davantage que ſon malade en délire. Celui qui enſeigne l'aſtronomie doit s'avoüer qu'il eſt plus ſavant que ſes diſciples ; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'eſt pas l'abjection ; elle eſt le correctif de l'amour-propre, comme la modeſtie eſt le correctif de l'orgueil.

KOU.

Eh bien, c'eſt dans l'exercice de toutes ces

vertus, & dans le culte d'un Dieu ſimple & univerſel, que je veux vivre, loin des chimères des ſophiſtes, & des illuſions des faux prophêtes. L'amour du prochain ſera ma vertu ſur le trône, & l'amour de Dieu ma religion. Je mépriſerai le Dieu Fo, & Laotzée, & Vitſnou qui s'eſt incarné tant de fois chez les Indiens, & Sammonocodom qui deſcendit du ciel pour venir joüer au cerf-volant chez les Siamois, & les Camis qui arrivèrent de la Lune au Japon.

Malheur à un peuple aſſez imbécille & aſſez barbare pour penſer qu'il y a un Dieu pour ſa ſeule province : c'eſt un blaſphême. Quoi? la lumière du ſoleil éclaire tous les yeux, & la lumière de Dieu n'éclairerait qu'une petite & chétive nation dans un coin de ce globe! quelle horreur! & quelle ſotiſe! La Divinité parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'univers à l'autre.

CU-SU.

O ſage Kou! vous avez parlé comme un homme inſpiré par le Chang-ti même; vous ſerez un digne Prince. J'ai été votre docteur, & vous êtes devenu le mien.

CATECHISME DU CURÉ.

ARISTON.

EH bien, mon cher Téotime, vous allez donc être Curé de campagne?

TEOTIME.

Oui; on me donne une petite paroiſſe, & je l'aime mieux qu'une grande. Je n'ai qu'une portion limitée d'intelligence & d'activité; je ne pourais certainement pas diriger ſoixante & dix milles ames, attendu que je n'en ai qu'une; & j'ai toûjours admiré la confiance de ceux qui ſe ſont chargés de ces diſtricts immenſes. Je ne me ſens pas capable d'une telle adminiſtration; un grand troupeau m'effraye, mais je pourrai faire quelque bien à un petit. J'ai étudié aſſez de juriſprudence pour empêcher, autant que je le pourrai, mes pauvres paroiſſiens de ſe ruiner en procès. Je ſais aſſez de connaiſſance de l'agriculture pour leur donner quelquefois des conſeils utiles. Le Seigneur du lieu & ſa femme ſont d'honnêtes gens qui ne ſont point dévots, & qui m'aideront à faire du bien. Je me flatte que je vivrai aſſez heureux, & qu'on ne ſera pas malheureux avec moi.

ARISTON.

N'êtes-vous pas fâché de n'avoir point de femmes? ce ſerait une grande conſolation; il

ſerait

ſerait doux après avoir prôné, chanté, confeſſé, communié, batiſé, enterré, de trouver dans ſon logis une femme douce, agréable & honnête, qui aurait ſoin de votre linge & de votre perſonne, qui vous égayerait dans la ſanté, qui vous ſoignerait dans la maladie, qui vous ferait de jolis enfans, dont la bonne éducation ſerait utile à l'Etat. Je vous plains vous qui ſervez les hommes, d'être privé d'une conſolation ſi néceſſaire aux hommes.

TEOTIME.

L'égliſe Grecque a grand ſoin d'encourager les Curés au mariage; l'égliſe Anglicane & les Proteſtans ont la même ſageſſe; l'égliſe Latine a une ſageſſe contraire; il faut m'y ſoumettre. Peut-être aujourd'hui que l'eſprit philoſophique a fait tant de progrès, un concile ferait des loix plus favorables à l'humanité que le concile de Trente; mais en attendant, je dois me conformer aux loix préſentes; il en coûte beaucoup, je le ſais, mais tant de gens qui valaient mieux que moi s'y ſont ſoumis, que je ne dois pas murmurer.

ARISTON.

Vous êtes ſavant, & vous avez une éloquence ſage; comment comptez-vous prêcher devant des gens de campagne?

TEOTIME.

Comme je prêcherais devant les Rois; je parlerai toûjours de morale, & jamais de contro-

verſe ; Dieu me préſerve d'approfondir la grace concomitante, la grace efficace, à laquelle on réſiſte, la ſuffiſante qui ne ſuffit pas ; d'examiner ſi les anges qui mangèrent avec Abraham & avec Loth avaient un corps, ou s'ils firent ſemblant de manger ; il y a mille choſes que mon auditoire n'entendrait pas, ni moi non plus. Je tâcherai de faire des gens de bien, & de l'être, mais je ne ferai point de théologiens, & je le ſerai le moins que je pourrai.

ARISTON.

O le bon curé ! Je veux acheter une maiſon de campagne dans votre paroiſſe. Dites-moi, je vous prie, comment vous en uſerez dans la confeſſion ?

TEOTIME.

La confeſſion eſt une choſe excellente, un frein aux crimes, inventé dans l'antiquité la plus reculée ; on ſe confeſſait dans la célébration de tous les anciens myſtères ; nous avons imité & ſanctifié cette ſage pratique ; elle eſt très bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner, & pour faire rendre par les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. Elle a quelques inconvéniens. Il y a beaucoup de confeſſeurs indiſcrets, ſurtout parmi les moines, qui apprennent quelquefois plus de ſotiſes aux filles que tous les garçons d'un village ne pourraient leur en faire. Point de détails dans la confeſſion ; ce n'eſt point un interrogatoire juridique, c'eſt l'aveu

de ſes fautes qu'un pécheur fait à l'Etre ſuprême entre les mains d'un autre pécheur qui va s'accuſer à ſon tour. Cet aveu ſalutaire n'eſt point fait pour contenter la curioſité d'un homme.

ARISTON.

Et des excommunications, en uſerez-vous ?

TEOTIME.

Non; il y a des rituels où l'on excommunie les ſauterelles, les ſorciers & les comédiens. Je n'interdirai point l'entrée de l'Egliſe aux ſauterelles, attendu qu'elles n'y vont jamais. Je n'excommunierai point les ſorciers, parce qu'il n'y a point de ſorciers : & à l'égard des comédiens, comme ils ſont penſionnés par le Roi, & autoriſés par le magiſtrat, je me garderai bien de les diffamer. Je vous avouerai même comme à mon ami, que j'ai du gout pour la comédie, quand elle ne choque point les mœurs. J'aime paſſionnément le Miſantrope, Athalie & d'autres piéces, qui me paraiſſent des écoles de vertu & de bienſéance. Le Seigneur de mon village fait jouer dans ſon château quelques-unes de ces piéces, par de jeunes perſonnes qui ont du talent : ces repréſentations inſpirent la vertu par l'attrait du plaiſir; elles forment le goût, elles apprennent à bien parler & à bien prononcer. Je ne vois rien là que de très innocent, & même de très utile; je compte bien aſſiſter à ces ſpectacles pour mon inſtruction, mais dans une loge grillée, pour ne point ſcandaliſer les faibles.

ARISTON.

Plus vous me découvrez vos ſentimens, & plus j'ai envie de devenir votre paroiſſien. Il y a un point bien important qui m'embarraſſe. Comment ferez-vous pour empêcher les payſans de s'enyvrer les jours de fêtes ? c'eſt là leur grande manière de les célébrer. Vous voyez les uns accablés d'un poiſon liquide, la tête penchée vers les genoux, les mains pendantes, ne voyant point, n'entendant rien, réduits à un état fort au deſſous de celui des brutes, reconduits chez eux en chancelant par leurs femmes éplorées, incapables de travail le lendemain, ſouvent malades & abrutis pour le reſte de leur vie. Vous en voyez d'autres devenus furieux par le vin, exciter des querelles ſanglantes, frapper & être frappés, & quelquefois finir par le meurtre ces ſcènes affreuſes, qui ſont la honte de l'eſpèce humaine ; il le faut avouer, l'Etat perd plus de ſujets par les fêtes que par les batailles ; comment pourez-vous diminuer dans votre paroiſſe un abus ſi exécrable ?

TEOTIME.

Mon parti eſt pris ; je leur permettrai, je les preſſerai même de cultiver leurs champs les jours de fêtes après le ſervice divin que je ferai de très bonne heure. C'eſt l'oiſiveté de la férie qui les conduit au cabaret. Les jours ouvrables ne ſont point les jours de la débauche & du meurtre. Le travail modéré contribue à la ſanté du corps & à celle de l'ame : de plus,

ce travail eſt néceſſaire à l'Etat. Suppoſons cinq millions d'hommes qui font par jour pour dix ſous d'ouvrage l'un portant l'autre, & ce compte eſt bien modéré; vous rendez ces cinq millions d'hommes inutiles trente jours de l'année. C'eſt donc trente fois cinq millions de piéces de dix ſous que l'Etat perd en main d'œuvre. Or certainement, Dieu n'a jamais ordonné, ni cette perte, ni l'yvrognerie.

ARISTON.

Ainſi vous concilierez la priére & le travail; Dieu ordonne l'un & l'autre. Vous ſervirez Dieu & le prochain; mais dans les diſputes eccléſiaſtiques, quel parti prendrez-vous?

TEOTIME.

Aucun. On ne diſpute jamais ſur la vertu, parce qu'elle vient de Dieu : on ſe querelle ſur des opinions qui viennent des hommes.

ARISTON.

Oh le bon curé! le bon curé!

CATECHISME DU JAPONOIS.

L' INDIEN.

EST-il vrai qu'autrefois les Japonois ne ſavaient pas faire la cuiſine, qu'ils avaient ſoumis leur royaume au grand Lama, que ce grand Lama décidait ſouverainement de leur boire & de leur manger, qu'il envoyait chez vous de tems en tems un petit Lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un ſigne de protection, fait avec les deux premiers doigts & le pouce ?

LE JAPONOIS.

Hélas ! rien n'eſt plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de Canuſi (*) qui ſont les grands cuiſiniers de notre île, étaient données par le Lama, & n'étaient pas données pour l'amour de Dieu. De plus, chaque maiſon de nos ſéculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuiſinier du Thibet. Il ne nous accordait pour tout dédommagement que des petits plats d'aſſez mauvais goût qu'on appelle *des reſtes*. Et quand il lui prenait quelque fantaiſie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux ſubſides. Notre nation ſe plaignit ſouvent, mais ſans aucun fruit ; & même chaque plainte finiſſait par payer un peu davan-

(*) Les *Canuſi* ſont les anciens prêtres du Japon.

tage. Enfin l'amour qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette ſervitude. Un de nos Empereurs ſe brouilla avec le grand Lama pour une femme: mais il faut avoüer que ceux qui nous ſervirent le plus dans cette affaire furent nos Canuſi, autrement Pauxcoſpie; (*) c'eſt à eux que nous avons l'obligation d'avoir ſecoué le joug, & voici comment.

Le grand Lama avait une plaiſante manie; il croyait avoir toûjours raiſon; notre Dairi & nos Canuſi voulurent avoir du moins raiſon quelques-fois. Le grand Lama trouva cette prétention abſurde, nos Canuſi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce tems-là vous avez été ſans doute heureux & tranquilles?

LE JAPONOIS.

Point du tout, nous nous ſommes perſécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux ſiécles. Nos Canuſi voulaient en vain avoir raiſon; il n'y a que cent ans qu'ils ſont raiſonnables. Auſſi, depuis ce tems-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations des plus heureuſes de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouïr d'un tel bonheur, s'il eſt vrai ce qu'on m'a dit que vous

(*) *Pauxcoſpie*, anagramme d'*Epiſcopaux*.

ayez douze factions de cuisine dans votre Empire ? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONOIS.

Pourquoi ? s'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela se couper la gorge au lieu de diner ? au contraire, chacun fera bonne chère à sa façon chez le cuisinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il est vrai qu'on ne doit point disputer des goûts, mais on en dispute, & la querelle s'échauffe.

LE JAPONOIS.

Après qu'on a disputé bien longtems, & qu'on a vû que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à se nuire, on prend enfin le parti de se tolérer mutuellement, & c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui sont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire & de manger ?

LE JAPONOIS.

Il y a premiérement les Breuxch, (*) qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard ; ils sont attachés à l'ancienne cuisine ; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet ; d'ailleurs, grands calculateurs ; & s'il y a une

(*) On voit assez que les *Breuxch* sont les *Hébreux*, *& sic de cæteris.*

once d'argent à partager entre eux & les onze autres cuiſiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, & le reſte eſt pour ceux qui ſavent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne ſoupez guères avec ces gens-là ?

LE JAPONOIS.

Non; il y a enſuite les Piſpates, qui certains jours de chaque ſemaine, & même pendant un tems conſidérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de ſoles, de ſaumons, d'eſturgeons, que de ſe nourrir d'une blanquette de veau, qui ne reviendrait pas à quatre ſous.

Pour nous autres Canuſi, nous aimons fort le bœuf, & une certaine pâtiſſerie qu'on appelle en Japonois du pudding. Au reſte, tout le monde convient que nos cuiſiniers ſont infiniment plus ſavans que ceux des Piſpates. Perſonne n'a plus aprofondi que nous le Garum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte de ſauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares, & il y a toûjours quelque choſe à apprendre dans les livres des Canuſi, qu'on appelle communément Pauxcoſpie.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la Terluh, ni de ceux qui tiennent pour le régime de Vincal, ni des Batiſtanes, ni des autres; mais les Quekars méritent

une attention particulière. Ce ſont les ſeuls convives que je n'aye jamais vû s'enyvrer & jurer. Ils ſont très difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il ſemble que la loi d'aimer ſon prochain comme ſoi-même n'ait été faite que pour ces gens-là; car en vérité, comment un bon Japonois peut-il ſe vanter d'aimer ſon prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un criſs large de quatre doigts, le tout en front de bandière? il s'expoſe lui-même à être égorgé, & à recevoir des balles de plomb; ainſi, on peut dire avec bien plus de vérité, qu'il hait ſon prochain comme lui-même. Les Quekars n'ont jamais eu cette frénéſie; ils diſent que les pauvres humains ſont des cruches d'argile faites pour durer très peu, & que ce n'eſt pas la peine qu'elles aillent de gayeté de cœur ſe briſer les unes contre les autres.

Je vous avoüe que ſi je n'étais pas Canuſi, je ne haïrais pas d'être Quekar. Vous m'avoüerez qu'il n'y a pas moyen de ſe quereller avec des cuiſiniers ſi pacifiques. Il y en a d'autres en très grand nombre qu'on appelle Dieſtes; ceux là donnent à diner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plait, lardé, bardé, ſans lard, ſans barde, aux œufs, à l'huile; perdrix, ſaumon, vin gris, vin rouge, tout cela leur eſt indifférent, pourvu que vous faſſiez quelque prière à Dieu avant ou après le diner, & même ſimplement avant le déjeuner,

& que vous ſoyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépends du grand Lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépends de Terluh & de Vincal, & de Memnon, &c. il eſt bon ſeulement que nos Dieſtes avoüent que nos Canuſi ſont très ſavans en cuiſine, & que ſurtout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes;alors nous vivrons très paiſiblement enſemble.

L' INDIEN.

Mais enfin, il faut qu'il y ait une cuiſine dominante, la cuiſine du Roi.

LE JAPONOIS.

Je l'avoüe; mais quand le Roi du Japon a fait bonne chère, il doit être de bonne humeur, il ne doit pas empêcher ſes bons ſujets de digérer.

L' INDIEN.

Mais ſi des entêtés veulent manger au nez du Roi des ſauciſſes pour leſquelles le Roi aura de l'averſion, s'il s'aſſemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs ſauciſſes, s'ils inſultent ceux qui n'en mangent point?

LE JAPONOIS.

Alors il faut les punir comme des yvrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui ſoient ſuſceptibles des dignités de l'Etat. Tous les autres peuvent diner à leur fantaiſie, mais ils ſont exclus des charges. Les attroupemens ſont ſou-

verainement défendus, & punis ſur le champ ſans rémiſſion, toutes les querelles à table ſont réprimées ſoigneuſement, ſelon le précepte de notre grand cuiſinier Japonois, qui a écrit dans la langue ſacrée, *Suti raho*, *cus flac*, *natis in uſum lætitiæ ſciphis pugnare tracum eſt* : ce qui veut dire, Le diner eſt fait pour une joye recueillie & honnête, & il ne faut pas ſe jetter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureuſement chez nous; notre liberté eſt affermie ſous nos Taicoſema; nos richeſſes augmentent; nous avons deux cent jonques de ligne, & nous ſommes la terreur de nos voiſins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon verſificateur Recina, fils de ce poëte Indien Recina, (*) ſi tendre, ſi exact, ſi harmonieux, ſi éloquent, a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé la grace, & non les graces,

> Le Japon où jadis brilla tant de lumière,
> N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions?

LE JAPONOIS.

Le Recina dont vous me parlez eſt lui-même un grand viſionnaire. Ce pauvre Indien ignore-t-il que nous lui avons enſeigné ce que c'eſt que la lumière? que ſi on connait aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'eſt à nous qu'on en eſt redevable? que nous

(*) *Racine*, probablement, *Louïs Racine*, fils de l'admirable *Racine*.

ſeuls avons enſeigné aux hommes les loix primitives de la nature, & le calcul de l'infini ? que s'il faut deſcendre à des choſes qui ſont d'un uſage plus commun, les gens de ſon pays n'ont appris que de nous à faire des jonques, dans les proportions mathématiques? qu'ils nous doivent juſqu'aux chauſſes appellées les bas au métier, dont ils couvrent leurs jambes? Serait-il poſſible qu'ayant inventé tant de choſes admirables ou utiles, nous ne fuſſions que des fous? & qu'une homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le ſeul ſage? Qu'il nous laiſſe faire notre cuiſine, & qu'il faſſe, s'il veut, des vers ſur des ſujets plus poëtiques. (*)

L'INDIEN.

Que voulez-vous? il a les préjugés de ſon pays, ceux de ſon parti, & les ſiens propres.

LE JAPONOIS.

Oh voilà trop de préjugés!

(*) NB. *Cet Indien Recina ſur la foi des rêveurs de ſon pays, a cru qu'on ne pouvait faire de bonnes ſauſſes que quand Brama par une volonté toute particuliére enſeignait lui-même la ſauſſe à ſes favoris, qu'il y avait un nombre infini de cuiſiniers auxquels il était impoſſible de faire un ragout avec la ferme volonté d'y réuſſir, & que Brama leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité inconteſtable cette ſentence Japonoiſe.*

God never acts by partial will, but by general Laws.

CATECHISME DU JARDINIER,

Ou entretien du Bacha Tuctan, *& du Jardinier* Karpos.

TUCTAN.

EH bien, mon ami Karpos, tu vends cher tes légumes, mais ils ſont bons... de quelle religion es-tu à preſent?

KARPOS.

Ma foi, mon Bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite île de Samos appartenait aux Grecs, je me ſouviens que l'on me faiſait dire que l'*Agion pneuma* n'était produit que du *Tou patrou*; on me faiſait prier Dieu tout droit ſur mes deux jambes, les mains croiſées; on me défendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens ſont venus, alors mon curé Vénitien m'a fait dire qu'*Agion pneuma* venait du *Tou patrou*, & du *Touyou*; m'a permis de manger du lait, & m'a fait prier Dieu à genoux. Les Grecs ſont revenus & ont chaſſé les Vénitiens, alors il a fallu renoncer au Touyou & à la crême. Vous avez enfin chaſſé les Grecs, & je vous entends crier *Allah illa Allach* de toutes vos forces; je ne ſais plus trop ce que je ſuis; j'aime Dieu de tout mon cœur, & je vends mes légumes fort raiſonnablement.

TUCTAN.

Tu as là de très belles figues.

KARPOS.

Mon Bacha, elles ſont fort à votre ſervice.

TUCTAN.

On dit que tu as auſſi une jolie fille.

KARPOS.

Oui, mon Bacha, mais elle n'eſt pas à votre ſervice.

TUCTAN.

Pourquoi cela? miſérable!

KARPOS.

C'eſt que je ſuis un honnête homme : il m'eſt permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

TUCTAN.

Et par quelle loi ne t'eſt-il pas permis de vendre ce fruit là?

KARPOS.

Par la loi de tous les honnêtes Jardiniers; l'honneur de ma fille n'eſt point à moi, il eſt à elle, ce n'eſt pas une marchandiſe.

TUCTAN.

Tu n'es donc pas fidèle à ton Bacha?

KARPOS.

Très fidèle dans les choſes juſtes, tant que vous ſerez mon maître.

TUCTAN.

Mais ſi ton Papa Grec faiſait une conſpiration contre moi, & s'il t'ordonnait de la part du Tou patrou, & du Touyou, d'entrer dans ſon complot, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être ?

KARPOS.

Moi ? point du tout, je m'en donnerais bien de garde.

TUCTAN.

Et pourquoi refuſerais-tu d'obéir à ton Papa Grec dans une occaſion ſi belle?

KARPOS.

C'eſt que je vous ai fait ſerment d'obéïſſance, & que je ſais bien que le Tou patrou n'ordonne point les conſpirations.

TUCTAN.

J'en ſuis bien aiſe : mais ſi par malheur tes Grecs reprenaient l'île & me chaſſaient, me ſerais-tu fidèle?

KARPOS.

Eh comment alors pourais-je vous être fidèle, puiſque vous ne feriez plus mon Bacha ?

TUC-

TUCTAN.

Et le ferment que tu m'as fait que deviendrait-il ?

KARPOS.

Il ferait comme mes figues, vous n'en tâteriez plus : n'eft-il pas vrai, (fauf refpect) que fi vous étiez mort à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien ?

TUCTAN.

La fuppofition eft incivile, mais la chofe eft vraie.

KARPOS.

Eh bien, fi vous étiez chaffé, c'eft comme fi vous étiez mort, car vous auriez un fucceffeur auquel il faudrait que je fiffe un autre ferment. Pourriez-vous exiger de moi une fidélité qui ne vous fervirait à rien ? c'eft comme fi ne pouvant manger de mes figues vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

TUCTAN.

Tu es un raifonneur. Tu as donc des principes ?

KARPOS.

Oui à ma façon, ils font en petit nombre, mais ils me fuffifent, & fi j'en avais davantage ils m'embarrafferaient.

TUCTAN.

Je ferais curieux de favoir tes principes.

KARPOS.

C'eſt par exemple d'être bon mari, bon père, bon voiſin, bon ſujet, & bon jardinier; je ne vais pas au delà, & j'eſpère que Dieu me fera miſéricorde.

TUCTAN.

Et crois-tu qu'il me fera miſéricorde à moi qui ſuis le gouverneur de ton île ?

KARPOS.

Et comment voulez-vous que je le ſache? eſt-ce à moi à deviner comment Dieu en uſe avec les Bachas? C'eſt une affaire entre vous & lui, je ne m'en mêle en aucune ſorte. Tout ce que j'imagine, c'eſt que ſi vous êtes un auſſi honnête Bacha que je ſuis honnête jardinier, Dieu vous traitera fort bien.

TUCTAN.

Par Mahomet! je ſuis fort content de cet idolâtre-là. Adieu mon ami, Allah vous ait en ſa ſainte garde.

KARPOS.

Grand merci. Theos ait pitié de vous! mon Bacha.

CERTAIN, CERTITUDE.

QUel âge a votre ami Chriſtophe ? Vingt-huit ans ; j'ai vû ſon contract de mariage, ſon extrait-batiſtaire, je le connais dès ſon enfance, il a vingt-huit ans, j'en ai la certitude, j'en ſuis certain.

A peine ai-je entendu la réponſe de cet homme ſi ſûr de ce qu'il dit, & de vingt autres qui confirment la même choſe, que j'apprends qu'on a antidaté par des raiſons ſecrettes, & par un manège ſingulier, l'extrait-batiſtaire de Chriſtophe. Ceux à qui j'avais parlé n'en ſavent encor rien ; cependant, ils ont toûjours la certitude de ce qui n'eſt pas.

Si vous aviez demandé à la terre entière avant le tems de Copernic, Le ſoleil eſt-il levé ? s'eſt-il couché aujourd'hui ? tous les hommes vous auraient répondu, Nous en avons une certitude entière ; ils étaient certains, & ils étaient dans l'erreur.

Les ſortilèges, les divinations, les obſeſſions, ont été longtems la choſe du monde la plus certaine aux yeux de tous les peuples ; quelle foule innombrable de gens qui ont vû toutes ces belles choſes, qui en ont été certains ! aujourd'hui cette certitude eſt un peu tombée.

Un jeune homme qui commence à étudier la géométrie vient me trouver ; il n'en eſt encor qu'à la définition des triangles : N'êtes-vous pas certain, lui dis-je, que les trois an-

gles d'un triangle ſont égaux à deux droits? il me répond que non-ſeulement il n'en eſt point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette propoſition; je la lui démontre, il en devient alors très certain, & il le ſera pour toute ſa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres; elles n'étaient que des probabilités, & ces probabilités examinées ſont devenues des erreurs, mais la certitude mathématique eſt immuable & éternelle.

J'exiſte, je penſe, je ſens de la douleur, tout cela eſt-il auſſi certain qu'une vérité géométrique? Oui. Pourquoi? C'eſt que ces vérités ſont prouvées par le même principe qu'une choſe ne peut être, & n'être pas en même tems. Je ne peux en même tems exiſter & n'exiſter pas, ſentir, & ne ſentir pas. Un triangle ne peut en même tems avoir cent quatre-vingt degrés, qui ſont la ſomme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude phyſique de mon exiſtence, de mon ſentiment, & la certitude mathématique ſont donc de même valeur, quoiqu'elles ſoient d'un genre différent.

Il n'en eſt pas de même de la certitude fondée ſur les apparences, ou ſur les rapports unanimes, que nous font les hommes.

Mais quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pékin exiſte? n'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pékin? des gens de différens pays, de différentes opinions, & qui ont écrit violemment les uns contre les autres en

prêchant tous la vérité à Pékin, ne vous ont-ils pas assuré de l'existence de cette ville? Je réponds qu'il m'est extrêmement probable qu'il y avait alors une ville de Pékin; mais je ne voudrais pas parier ma vie que cette ville existe; & je parierai quand on voudra ma vie, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.

On a imprimé dans le Dictionnaire Encyclopédique une chose fort plaisante; on y soutient qu'un homme devrait être aussi sûr, aussi certain que le Maréchal de Saxe est ressuscité, si tout Paris le lui disait, qu'il est sûr que le Maréchal de Saxe a gagné la bataille de Fontenoy, quand tout Paris le lui dit. Voyez, je vous prie, combien ce raisonnement est admirable; je crois tout Paris quand il me dit une chose moralement possible; donc je dois croire tout Paris quand il me dit une chose moralement & physiquement impossible.

Apparemment que l'auteur de cet article voulait rire, & que l'autre auteur qui s'extasie à la fin de cet article, & écrit contre lui-même, voulait rire aussi. (*)

(*) Voyez l'article *Certitude*, Dictionnaire Encyclopédique.

CHAINE DES ÊTRES CRÉÉS.

LA première fois que je lus Platon, & que je vis cette gradation d'êtres qui s'élèvent depuis le plus léger atôme jusqu'à l'Etre suprême, cette échelle me frappa d'admiration; mais l'ayant regardée attentivement, ce grand fantôme s'évanouït, comme autrefois toutes les apparitions s'enfuyaient le matin au chant du coq.

L'imagination se complait d'abord à voir le passage imperceptible de la matière brute, à la matière organisée, des plantes aux zoophites, de ces zoophites aux animaux, de ceux-ci à l'homme, de l'homme aux génies, de ces génies revétus d'un petit corps aërien à des substances immatérielles; & enfin mille ordres différens de ces substances, qui de beautés en perfections s'élèvent jusqu'à Dieu même. Cette hiérarchie plait beaucoup aux bonnes gens, qui croyent voir le Pape & ses Cardinaux suivis des Archevèques, des Evêques; après quoi viennent les curés, les vicaires, les simples prêtres, les diacres, les sous-diacres, puis paraissent les moines, & la marche est fermée par les capucins.

Mais il y a un peu plus de distance entre Dieu & ses plus parfaites créatures, qu'entre le saint père & lè doyen du sacré collége: ce doyen peut devenir pape, mais le plus parfait des génies créés par l'Etre suprême, ne peut devenir Dieu; il y a l'infini entre Dieu & lui.

Cette chaîne, cette gradation prétendue n'existe pas plus dans les végétaux & dans les animaux; la preuve en est qu'il y a des espèces de plantes & d'animaux qui sont détruites. Nous n'avons plus de murex. Il était défendu de manger du griffon & de l'ixion; ces deux espèces ont disparu de ce monde, quoi qu'en dise Bochart: où donc est la chaîne?

Quand même nous n'aurions pas perdu quelques espèces, il est visible qu'on en peut détruire. Les lions, les rinoceros commencent à devenir fort rares.

Il est très probable qu'il y a eu des races d'hommes qu'on ne retrouve plus; mais je veux qu'elles ayent toutes subsisté, ainsi que les blancs, les nègres, les Caffres à qui la nature a donné un tablier de leur peau, pendant du ventre à la moitié des cuisses; les Samoyèdes dont les femmes ont un mammelon d'un bel ébène, &c.

N'y a-t-il pas visiblement un vuide entre le singe & l'homme? n'est-il pas aisé d'imaginer un animal à deux pieds sans plumes, qui serait intelligent sans avoir ni l'usage de la parole, ni notre figure, que nous pourrions apprivoiser, qui répondrait à nos figures & qui nous servirait? & entre cette nouvelle espèce & celle de l'homme, n'en pourrait-on pas imaginer d'autres?

Par delà l'homme, vous logez dans le ciel, divin Platon, une file de substances célestes; nous croyons nous autres à quelques-unes de ces substances, parce que la foi nous l'enseigne. Mais vous, quelle raison avez-vous d'y

croire? vous n'avez pas parlé apparemment au génie de Socrate; & le bon homme *Heres* qui ressuscita exprès pour vous apprendre les secrets de l'autre monde, ne vous a rien appris de ces substances.

La prétendue chaîne n'est pas moins interrompue dans l'univers sensible.

Quelle gradation, je vous prie, entre vos planètes! la Lune est quarante fois plus petite que notre globe. Quand vous avez voyagé de la Lune dans le vuide, vous trouvez Vénus, elle est environ aussi grosse que la terre. De là vous allez chez Mercure, il tourne dans une ellipse qui est fort différente du cercle que parcourt Vénus; il est vingt-sept fois plus petit que nous, le Soleil un million de fois plus gros, Mars cinq fois plus petit; celui-là fait son tour en deux ans, Jupiter son voisin en douze, Saturne en trente; & encor Saturne, le plus éloigné de tous, n'est pas si gros que Jupiter. Où est la gradation prétendue?

Et puis, comment voulez-vous que dans de grands espaces vuides il y ait une chaîne qui lie tout? s'il y en a une, c'est certainement celle que Newton a découverte; c'est elle qui fait graviter tous les globes du monde planétaire les uns vers les autres dans ce vuide immense.

O Platon tant admiré! vous n'avez conté que des fables, & il est venu dans l'île des Cassidérides, où de votre tems les hommes allaient tout nuds, un philosophe qui a enseigné à la terre des vérités aussi grandes que vos imaginations étaient puériles.

CHAINE DES ÉVÉNEMENS.

IL y a longtems qu'on a prétendu que tous les événemens sont enchaînés les uns aux autres, par une fatalité invincible ; c'est le destin qui, dans Homère, est supérieur à Jupiter même. Ce maitre des dieux & des hommes, déclare net, qu'il ne peut empêcher Sarpédon son fils de mourir dans le tems marqué. Sarpédon était né dans le moment qu'il fallait qu'il nâquît, & ne pouvait pas naître dans un autre ; il ne pouvait mourir ailleurs que devant Troye ; il ne pouvait être enterré ailleurs qu'en Lycie ; son corps devait dans le tems marqué produire des légumes qui devaient se changer dans la substance de quelques Lyciens ; ses héritiers devaient établir un nouvel ordre dans ses Etats ; ce nouvel ordre devait influer sur les royaumes voisins ; il en résultait un nouvel arrangement de guerre & de paix avec les voisins des voisins de la Lycie : ainsi de proche en proche la destinée de toute la terre a dépendu de la mort de Sarpédon, laquelle dépendait d'un autre événement, lequel était lié par d'autres à l'origine des choses.

Si un seul de ces faits avait été arrangé différemment, il en aurait résulté un autre univers : or il n'était pas possible que l'univers actuel n'existât pas, donc il n'était pas possible à Jupiter de sauver la vie à son fils, tout Jupiter qu'il était.

Ce syſtème de la néceſſité & de la fatalité, a été inventé de nos jours par Leibnitz, à ce qu'il dit, ſous le nom de raiſon ſuffiſante; il eſt pourtant fort ancien; ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il n'y a point d'effet ſans cauſe, & que ſouvent la plus petite cauſe produit les plus grands effets.

Mylord Bolingbroke avouë que les petites querelles de Made. Marlborough, & de Made. Masham, lui firent naître l'occaſion de faire le traité particulier de la Reine Anne avec Louïs XIV: ce traité amena la paix d'Utrecht; cette paix d'Utrecht affermit Philippe V ſur le trône d'Eſpagne. Philippe V prit Naples & la Sicile ſur la maiſon d'Autriche; le Prince Eſpagnol qui eſt aujourd'hui Roi de Naples, doit évidemment ſon royaume à Mylady Masham, & il ne l'aurait pas eu, il ne ſerait peut-être même pas né, ſi la Ducheſſe de Marlborough avait été plus complaiſante envers la Reine d'Angleterre; ſon exiſtence à Naples dépendait d'une ſotiſe de plus ou de moins à la cour de Londres. Examinez les ſituations de tous les peuples de l'univers, elles ſont ainſi établies ſur une ſuite de faits qui paraiſſent ne tenir à rien, & qui tiennent à tout. Tout eſt rouage, poulie, corde, reſſort dans cette immenſe machine.

Il en eſt de même dans l'ordre phyſique. Un vent qui ſouffle du fond de l'Afrique & des mers auſtrales, amène une partie de l'atmoſphère africain, qui retombe en pluie dans les vallées des Alpes; ces pluies fécondent nos terres; notre vent du nord à ſon tour envoye nos

vapeurs chez les nègres; nous faiſons du bien à la Guinée, & la Guinée nous en fait à ſon tour. La chaîne s'étend d'un bout de l'univers à l'autre.

Mais il me ſemble qu'on abuſe étrangement de la vérité de ce principe. On en conclut qu'il n'y a ſi petit atôme dont le mouvement n'ait influé dans l'arrangement actuel du monde entier; qu'il n'y a ſi petit accident, ſoit parmi les hommes, ſoit parmi les animaux, qui ne ſoit un chaînon eſſentiel de la grande chaîne du deſtin.

Entendons-nous: tout effet a évidemment ſa cauſe, à remonter de cauſe en cauſe dans l'abîme de l'éternité; mais toute cauſe n'a pas ſon effet, à deſcendre juſqu'à la fin des ſiécles. Tous les événemens ſont produits les uns par les autres, je l'avoüe; ſi le paſſé eſt accouché du préſent, le préſent accouche du futur; tout a des pères, mais tout n'a pas toûjours des enfans. Il en eſt ici préciſément comme d'un arbre généalogique; chaque maiſon remonte, comme on ſait, à Adam, mais dans la famille il y a bien des gens qui ſont morts ſans laiſſer de poſtérité.

Il y a un arbre généalogique des événemens de ce monde. Il eſt inconteſtable que les habitans des Gaules & de l'Eſpagne deſcendent de Gomer; & les Ruſſes de Magog ſon frère cadet: on trouve cette généalogie dans tant de gros livres! ſur ce pied là, on ne peut nier que nous ne devions à Magog les ſoixante mille Ruſſes qui ſont aujourd'hui en armes devers

la Poméranie, & les ſoixante mille Français qui ſont vers Francfort; mais que Magog ait craché à droite ou à gauche, auprès du mont Caucaſe, & qu'il ait fait deux ronds dans un puits ou trois, qu'il ait dormi ſur le côté gauche ou ſur le côté droit; je ne vois pas que cela ait influé beaucoup ſur la réſolution priſe par l'Impératrice de Ruſſie Elizabeth, d'envoyer une armée au ſecours de l'Impératrice des Romains Marie-Thérèſe. Que mon chien rêve ou ne rêve pas en dormant, je n'apperçois pas le rapport que cette importante affaire peut avoir avec celle du grand Mogol.

Il faut ſonger que tout n'eſt pas plein dans la nature, & que tout mouvement ne ſe communique pas de proche en proche, juſqu'à faire le tour du monde. Jettez dans l'eau un corps de pareille denſité, vous calculez aiſément qu'au bout de quelque tems le mouvement de ce corps, & celui qu'il a communiqué à l'eau, ſont anéantis; le mouvement ſe perd & ſe répare; donc le mouvement que put produire Magog en crachant dans un puits, ne peut avoir influé ſur ce qui ſe paſſe aujourd'hui en Ruſſie & en Pruſſe. Donc, les événemens préſens ne ſont pas les enfans de tous les événemens paſſés; il ont leurs lignes directes; mais mille petites lignes collatérales ne leur ſervent à rien. Encor une fois, tout être a ſon père, mais tout être n'a pas des enfans: nous en dirons peut être davantage quand nous parlerons de la deſtinée.

DE LA CHINE.

NOus allons chercher à la Chine de la terre, comme ſi nous n'en avions point ; des étoffes, comme ſi nous manquions d'étoffes ; une petite herbe pour infuſer dans de l'eau, comme ſi nous n'avions point de ſimples dans nos climats. En récompenſe, nous voulons convertir les Chinois, c'eſt un zèle très louable, mais il ne faut pas leur conteſter leur antiquité, & leur dire qu'ils ſont des idolâtres. Trouverait-on bon, en vérité, qu'un capucin ayant été bien reçu dans un château des Montmorency, voulût leur perſuader qu'ils ſont nouveaux nobles, comme les ſecrétaires du Roi, & les accuſer d'être idolâtres, parce qu'il aurait trouvé dans ce château deux ou trois ſtatuës de connétables, pour leſquelles on aurait un profond reſpect ?

Le célèbre Wolf, profeſſeur de mathématique dans l'univerſité de Halle, prononça un jour un très bon diſcours, à la louange de la philoſophie Chinoiſe ; il loüa cette ancienne eſpèce d'hommes, qui diffère de nous par la barbe, par les yeux, par le nez, par les oreilles & par le raiſonnement ; il loua, dis-je, les Chinois d'adorer un Dieu ſuprême, & d'aimer la vertu ; il rendait cette juſtice aux Empereurs de la Chine, aux Kolao, aux tribunaux, aux lettrés. La juſtice qu'on rend aux bonzes eſt d'une eſpèce différente.

Il faut ſavoir que ce Wolf attirait à Halle

un millier d'écoliers de toutes les nations. Il y avait dans la même univerſité un profeſſeur de théologie nommé Lange, qui n'attirait perſonne; cet homme au deſeſpoir de geler de froid ſeul dans ſon auditoire, voulut, comme de raiſon, perdre le profeſſeur de mathématiques; il ne manqua pas, ſelon la coutume de ſes ſemblables, de l'accuſer de ne pas croire en Dieu.

Quelques écrivains d'Europe, qui n'avaient jamais été à la Chine, avaient prétendu que le gouvernement de Pékin était athée. Wolf avait loué les philoſophes de Pékin, donc Wolf était athée; l'envie & la haine ne font jamais de meilleurs ſyllogiſmes. Cet argument de Lange, ſoutenu d'une cabale & d'un protecteur, fut trouvé concluant par le Roi du pays, qui envoya un dilème en forme au mathématicien; ce dilème lui donnait le choix de ſortir de Halle dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu. Et comme Wolf raiſonnait fort juſte, il ne manqua pas de partir; ſa retraite ôta au Roi deux ou trois cent mille écus par an, que ce philoſophe faiſait entrer dans le royaume, par l'affluence de ſes diſciples.

Cet exemple doit faire ſentir aux Souverains qu'il ne faut pas toûjours écouter la calomnie, & ſacrifier un grand-homme à la fureur d'un ſot. Revenons à la Chine.

De quoi nous aviſons-nous, nous autres au bout de l'occident, de diſputer avec acharnement & avec des torrens d'injures, pour ſavoir s'il y avait eu quatorze princes, ou

non, avant Fohi Empereur de la Chine, & ſi ce Fohi vivait trois mille, ou deux mille neuf cent ans avant notre ère vulgaire? Je voudrais bien que deux Irlandais s'aviſaſſent de ſe quereller à Dublin pour ſavoir quel fut au douziéme ſiécle le poſſeſſeur des terres que j'occupe aujourd'hui; n'eſt-il pas évident qu'ils devraient s'en rapporter à moi qui ai les archives entre mes mains? Il en eſt de même à mon gré des premiers Empereurs de la Chine; il faut s'en rapporter aux tribunaux du pays.

Diſputez tant qu'il vous plaira ſur les quatorze princes qui régnèrent avant Fohi, votre belle diſpute n'aboutira qu'à prouver que la Chine était très peuplée alors, & que les loix y régnaient. Maintenant, je vous demande ſi une nation aſſemblée, qui a des loix & des princes, ne ſuppoſe pas une prodigieuſe antiquité? Songez combien de tems il faut pour qu'un concours ſingulier de circonſtances faſſe trouver le fer dans les mines, pour qu'on l'employe à l'agriculture, pour qu'on invente la navette & tous les autres arts.

Ceux qui font les enfans à coups de plume, ont imaginé un fort plaiſant calcul. Le jéſuite Pétau, par une belle ſupputation, donne à la terre 285 ans après le déluge, cent fois plus d'habitans qu'on n'oſe lui en ſuppoſer à préſent. Les Cumberlands & les Whiſtons ont fait des calculs auſſi comiques; ces bonnes gens n'avaient qu'à conſulter les régiſtres de nos colonies en Amérique, ils auraient été bien étonnés, ils auraient appris combien peu le genre hu-

main ſe multiplie, & qu'il diminue très ſouvent, au lieu d'augmenter.

Laiſſons donc, nous qui ſommes d'hier, nous deſcendans des Celtes, qui venons de défricher les forêts de nos contrées ſauvages, laiſſons les Chinois & les Indiens jouïr en paix de leur beau climat, & de leur antiquité. Ceſſons ſurtout d'appeller idolâtres l'Empereur de la Chine, & le Soubab de Dékan; il ne faut pas être fanatique du mérite Chinois; la conſtitution de leur Empire eſt à la vérité la meilleure qui ſoit au monde, la ſeule qui ſoit toute fondée ſur le pouvoir paternel (ce qui n'empêche pas que les madarins ne donnent force coups de bâtons à leurs enfans); la ſeule dans laquelle un gouverneur de province ſoit puni, quand en ſortant de charge il n'a pas eu les acclamations du peuple; la ſeule qui ait inſtitué des prix pour la vertu, tandis que partout ailleurs les loix ſe bornent à punir le crime; la ſeule qui ait fait adopter ſes loix à ſes vainqueurs, tandis que nous ſommes encor ſujets aux coutumes des Burgundiens, des Francs & des Goths qui nous ont domptés. Mais on doit avoüer que le petit peuple gouverné par des bonzes, eſt auſſi fripon que le nôtre, qu'on y vend tout fort cher aux étrangers, ainſi que chez nous; que dans les ſciences, les Chinois ſont encor au terme où nous étions il y a deux cent ans; qu'ils ont comme nous mille préjugés ridicules, qu'ils croyent aux taliſmans, à l'aſtrologie judiciaire, comme nous y avons cru longtems.

Avouons

Avoüons encore qu'ils ont été étonnés de notre thermomètre, de notre manière de mettre des liqueurs à la glace avec du ſalpêtre, & de toutes les expériences de Torricelli, & d'Otogueric, tout comme nous le fûmes lors que nous vimes ces amuſemens de phyſique pour la première fois; ajoutons que leurs médecins ne guériſſent pas plus les maladies mortelles, que les nôtres, & que la nature toute ſeule guérit à la Chine les petites maladies comme ici; mais tout cela n'empèche pas que les Chinois il y a quatre mille ans, lorſque nous ne ſavions pas lire, ne ſuſſent toutes les choſes eſſentiellement utiles dont nous nous vantons aujourd'hui.

La religion des lettrés encor une fois eſt admirable. Point de ſuperſtitions, point de légendes abſurdes, point de ces dogmes qui inſultent à la raiſon & à la nature, & auxquels des bonzes donnent mille ſens différens, parce qu'ils n'en ont aucun. Le culte le plus ſimple leur a paru le meilleur depuis plus de quarante ſiécles. Ils ſont ce que nous penſons qu'étaient Seth, Hénoc & Noé; ils ſe contentent d'adorer un Dieu avec tous les ſages de la terre, tandis qu'en Europe on ſe partage entre Thomas & Bonaventure, entre Calvin & Luther, entre Janſenius & Molina.

CHRISTIANISME.

Recherches historiques sur le Christianisme.

PLusieurs savans ont marqué leur surprise de ne trouver dans l'historien Joseph aucune trace de Jésus-Christ, car tous les vrais savans conviennent aujourd'hui, que le petit passage où il en est question dans son histoire, est interpolé. (*) Le père de Flavien Joseph avait dû cependant être un des témoins de tous les miracles de Jésus. Joseph était de race sacerdotale, parent de la reine Mariamne, femme d'Hérode; il entre dans les plus grands détails sur toutes les actions de ce prince; cependant, il ne dit pas un mot ni de la vie ni de la mort de Jésus, & cet historien qui ne dissimule aucune des cruautés d'Hérode, ne parle point du massacre de tous les enfans, ordonné par lui, en conséquence de la nouvelle à lui parvenüe, qu'il était né un roi des Juifs. Le calendrier Grec compte quatorze mille enfans égorgés dans cette occasion.

C'est de toutes les actions de tous les tyrans

(*) Les Chrétiens, par une de ces fraudes qu'on appelle pieuses, falsifièrent grossiérement un passage de Joseph. Ils supposent à ce juif si entêté de sa religion, quatre lignes ridiculement interpolées, & au bout de ce passage ils ajoutent, *Il était le Christ.* Quoi! si Joseph avait entendu parler de tant d'événemens qui étonnent la nature, Joseph n'en aurait dit que la valeur de quatre lignes dans l'histoire de son pays!

la plus horrible. Il n'y en a point d'exemple dans l'histoire du monde entier.

Cependant, le meilleur écrivain qu'ayent jamais eu les Juifs, le seul estimé des Romains & des Grecs, ne fait nulle mention de cet événement aussi singulier qu'épouvantable Il ne parle point de la nouvelle étoile qui avait paru en Orient après la naissance du Sauveur; phénomène éclatant, qui ne devait pas échapper à la connaissance d'un historien aussi éclairé que l'était Joseph. Il garde encor le silence sur les ténèbres qui couvrirent toute la terre, en plein midi, pendant trois heures, à la mort du Sauveur, sur la grande quantité des tombeaux qui s'ouvrirent dans ce moment, & sur la foule des justes qui ressuscitèrent.

Les savans ne cessent de témoigner leur surprise de voir qu'aucun historien Romain n'a parlé de ces prodiges, arrivés sous l'Empire de Tibère, sous les yeux d'un gouverneur Romain, & d'une garnison Romaine, qui devait avoir envoyé à l'Empereur & au Sénat, un détail circonstancié du plus miraculeux événement dont les hommes ayent jamais entendu parler. Rome elle-même devait avoir été plongée pendant trois heures dans d'épaisses ténèbres; ce prodige devait

Quoi! ce juif obstiné aurait dit, *Jésus était le Christ.* Eh! si tu l'avais cru *Christ*, tu aurais donc été chrétien. Quelle absurdité de faire parler Joseph en chrétien! comment se trouve-t-il encor des théologiens assez imbécilles ou assez insolens pour essayer de justifier cette imposture des premiers chrétiens reconnus pour fabricateurs d'impostures cent fois plus fortes!

avoir été marqué dans les faſtes de Rome, & dans ceux de toutes les nations. Dieu n'a pas voulu que ces choſes divines ayent été écrites par des mains profânes.

Les mêmes ſavans trouvent encor quelques difficultés dans l'hiſtoire des Evangiles. Ils remarquent que dans St. Matthieu, Jéſus-Chriſt dit aux Scribes & aux Phariſiens, que tout le ſang innocent qui a été répandu ſur la terre, doit retomber ſur eux, depuis le ſang d'Abel le juſte, juſqu'à Zacharie, fils de Barac, qu'ils ont tué entre le temple & l'autel.

Il n'y a point, diſent-ils, dans l'hiſtoire des Hébreux, de Zacharie tué dans le temple avant la venüe du Meſſie, ni de ſon tems: mais on trouve dans l'hiſtoire du ſiége de Jéruſalem par Joſeph, un Zacharie fils de Barac, tué au milieu du temple, par la faction des Zelotes. C'eſt au chap. 19. du livre 4. De-là ils ſoupçonnent que l'Evangile ſelon St. Matthieu a été écrit après la priſe de Jéruſalem par Titus. Mais tous les doutes, & toutes les objections de cette eſpèce, s'évanouïſſent, dès qu'on conſidère la différence infinie qui doit être entre les livres divinement inſpirés, & les livres des hommes. Dieu voulut envelopper d'un nuage auſſi reſpectable qu'obſcur ſa naiſſance, ſa vie & ſa mort. Ses voies ſont en tout différentes des nôtres.

Les ſavans ſe ſont auſſi fort tourmentés ſur la différence des deux généalogies de Jéſus-Chriſt. St Matthieu donne pour père à Joſeph, Jacob; à Jacob, Matan; à Matan, Eléazar. St.

Luc au contraire dit que Joseph était fils d'Héli, Héli de Matat, Matat de Lévi, Lévi de Melchi &c. Ils ne veulent pas concilier les cinquante-six ancètres que Luc donne à Jésus depuis Abraham, avec les quarante-deux ancêtres différens que Matthieu lui donne depuis le même Abraham. Et ils sont effarouchés que Matthieu en parlant de quarante-deux générations, n'en rapporte pourtant que quarante & une.

Ils forment encor des difficultés sur ce que Jésus n'est point fils de Joseph, mais de Marie. Ils élèvent aussi quelques doutes sur les miracles de notre Sauveur, en citant St. Augustin, St. Hilaire, & d'autres qui ont donné aux récits de ces miracles un sens mystique, un sens allégorique: comme au figuier maudit & séché pour n'avoir pas porté de figues quand ce n'était pas le tems des figues; aux démons envoyés dans les corps des cochons, dans un pays où l'on ne nourissait point de cochons; à l'eau changée en vin sur la fin d'un repas où les convives étaient déja échauffés. Mais toutes ces critiques des savans sont confondües par la foi, qui n'en devient que plus pure. Le but de cet article est uniquement de suivre le fil historique, & de donner une idée précise des faits sur lesquels personne ne dispute.

Premiérement, Jésus nâquit sous la loi Mosaïque; il fut circoncis suivant cette loi, il en accomplit tous les préceptes, il en célébra toutes les fêtes, & il ne prêcha que la morale; il ne révéla point le mystére de son incarna-

tion ; il ne dit jamais aux Juifs qu'il était né d'une vierge ; il reçut la bénédiction de Jean dans l'eau du Jourdain, cérémonie à laquelle plusieurs Juifs se soumettaient, mais il ne batisa jamais personne ; il ne parla point des sept sacremens ; il n'institua point de hiérarchie ecclésiastique de son vivant. Il cacha à ses contemporains qu'il était fils de Dieu, éternellement engendré, consubstantiel à Dieu, & que le St. Esprit procédait du père & du fils. Il ne dit point que sa personne était composée de deux natures, & de deux volontés ; il voulut que ces grands mystères fussent annoncés aux hommes dans la suite des tems, par ceux qui seraient éclairés des lumières du St. Esprit. Tant qu'il vécut il ne s'écarta en rien de la loi de ses pères ; il ne montra aux hommes qu'un juste agréable à Dieu, persécuté par ses envieux, & condamné à la mort par des magistrats prévenus. Il voulut que sa sainte Eglise établie par lui fit tout le reste.

Joseph, au chap. XII. de son histoire, parle d'une secte de Juifs rigoristes, nouvellement établie par un nommé Judas Galiléen. *Ils méprisent*, dit-il, *les maux de la terre ; ils triomphent des tourmens par leur constance ; ils préfèrent la mort à la vie lorsque le sujet en est honorable. Ils ont souffert le fer & le feu, & vû briser leurs os, plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur législateur, ni manger des viandes défenduës.*

Il parait que ce portrait tombe sur les Judaïtes, & non pas sur les Esséniens. Car voici

les paroles de Joseph. *Judas fut l'auteur d'une nouvelle secte, entiérement différente des trois autres*, c'est-à-dire *des Saducéens, des Pharisiens & des Esséniens.* Il continue & dit ; *Ils sont Juifs de nation ; ils vivent unis entre eux, & regardent la volupté comme un vice* ; le sens naturel de cette phrase fait voir que c'est des Judaïtes dont l'auteur parle.

Quoiqu'il en soit, on connut ces Judaïtes avant que les disciples du Christ commençassent à faire un parti considérable dans le monde.

Les Thérapeutes étaient une société différente des Esséniens & des Judaïtes ; ils ressemblaient aux Gymnosophistes des Indes, & aux Brames. *Ils ont*, dit Philon, *un mouvement d'amour céleste, qui les jette dans l'entousiasme des Bacchantes & des Coribantes, & qui les met dans l'état de la contemplation à laquelle ils aspirent. Cette secte nâquit dans Alexandrie qui était toute remplie de Juifs ; & s'étendit beaucoup dans l'Egypte.*

Les disciples de Jean-Batiste s'étendirent aussi un peu en Egypte, principalement dans la Syrie & dans l'Arabie ; il y en eut aussi dans l'Asie mineure. Il est dit dans les Actes des apôtres (ch. 19.) que Paul en rencontra plusieurs à Ephèse ; il leur dit, *Avez-vous reçu le St. Esprit ?* Ils lui répondirent, *Nous n'avons pas seulement ouï dire qu'il y ait un St. Esprit.* Il leur dit, *Quel batême avez-vous donc reçu ?* Ils lui répondirent, *Le batême de Jean.*

Il y avait dans les premières années qui suivirent la mort de Jésus, sept sociétés ou sec-

tes différentes chez les Juifs, les Pharisiens; les Saducéens, les Esséniens, les Judaïtes, les Thérapeutes, les disciples de Jean, & les disciples de Christ, dont Dieu conduisait le petit troupeau dans des sentiers inconnus à la sagesse humaine.

Celui qui contribua le plus à fortifier cette société naissante, fut ce Paul même qui l'avait persécutée avec le plus de cruauté. Il était né à Tarsis en Cilicie, & fut élevé par le fameux docteur Pharisien Gamaliel disciple de Hillel. Les Juifs prétendent qu'il rompit avec Gamaliel, qui refusa de lui donner sa fille en mariage. On voit quelques traces de cette anecdote à la suite des actes de Ste. Thécle. Ces actes portent qu'il avait le front large, la tête chauve, les sourcils joints, le nez aquilin, la taille courte & grosse, & les jambes torses. Lucien dans son dialogue de Philopatris en fait un portrait assez semblable. On doute beaucoup qu'il fût citoyen Romain, car en ce tems-là on n'accordait ce titre à aucun Juif; ils avaient été chassés de Rome par Tibère: & Tarsis ne fut colonie Romaine que près de cent ans après sous Caracalla, comme le remarque Cellarius dans sa Géographie, livre 3. & Grotius dans ses commentaires sur les actes.

Les fidèles eurent le nom de chrétiens dans Antioche, vers l'année soixante de notre ère vulgaire; mais ils furent connus dans l'Empire Romain, comme nous le verrons dans la suite, sous d'autres noms. Ils ne se distinguaient au-

paravant que par le nom de frères, de ſaints ou de fidèles. Dieu qui était deſcendu ſur la terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté, donnait ainſi à ſon Egliſe les plus faibles commencemens, & la dirigeait dans ce même état d'humiliation, dans lequel il avait voulu naître. Tous les premiers fidèles furent des hommes obſcurs, ils travaillent tous de leurs mains. L'apôtre Paul témoigne qu'il gagnait ſa vie à faire des tentes. St. Pierre reſſuſcita la coûturière Dorcas qui faiſait les robes des frères. L'aſſemblée des fidèles ſe tenait à Joppé, dans la maiſon d'un corroyeur nommé Simon, comme on le voit au chap. 9. des Actes des apôtres.

Les fidèles ſe répandirent ſecrettement en Grèce, & quelques-uns allèrent de là à Rome, parmi les Juifs à qui les Romains permettaient une ſynagogue. Ils ne ſe ſéparèrent point d'abord des Juifs; ils gardèrent la circonciſion; & comme on l'a déja remarqué ailleurs, les quinze premiers Evêques de Jéruſalem furent tous circoncis.

Lorſque l'apôtre Paul prit avec lui Timothée qui était fils d'un père Gentil, il le circoncit lui-même dans la petite ville de Liſtre. Mais Tite ſon autre diſciple, ne voulut point ſe ſoumettre à la circonciſion. Les frères diſciples de Jéſus furent unis aux Juifs, juſqu'au tems où Paul eſſuia une perſécution à Jéruſalem, pour avoir amené des étrangers dans le temple. Il était accuſé par les Juifs de vouloir détruire la loi Moſaïque par Jéſus-Chriſt. C'eſt pour ſe

laver de cette accuſation que l'apôtre Jaques propoſa à l'apôtre Paul de ſe faire raſer la tête, & de s'aller purifier dans le temple avec quatre Juifs qui avaient fait vœu de ſe raſer, *Prenez-les avec vous*, lui dit Jaques (chap. 21. Act. des apôt.) *purifiez-vous avec eux, & que tout le monde ſache que ce que l'on dit de vous eſt faux, & que vous continuez à garder la loi de Moïſe.* Ainſi donc Paul qui d'abord avait été le perſécuteur ſanguinaire de la ſociété établie par Jéſus, Paul qui depuis voulut gouverner cette ſociété naiſſante; Paul chrétien judaïſe *afin que le monde ſache qu'on le calomnie quand on dit qu'il eſt chrétien.* Paul fait ce qui paſſe aujourd'hui pour un crime abominable, un crime qu'on punit par le feu en Eſpagne, en Portugal, en Italie; & il le fait à la perſuaſion de l'apôtre Jaques; & il le fait, après avoir reçu le St. Eſprit, c'eſt-à-dire, après avoir été inſtruit par Dieu même, qu'il faut renoncer à tous ces rites judaïques autrefois inſtitués par Dieu même.

Paul n'en fut pas moins accuſé d'impiété & d'héréſie, & ſon procès criminel dura longtems; mais on voit évidemment par les accuſations mêmes intentées contre lui, qu'il était venu à Jéruſalem pour obſerver les rites judaïques.

Il dit à Feſtus ces propres paroles (chapit. 25. des Actes:) *Je n'ai péché ni contre la loi Juive, ni contre le temple.*

Les apôtres annonçaient Jéſus-Chriſt comme Juif, obſervateur de la loi Juive, envoyé de Dieu pour la faire obſerver.

La circoncifion eft utile, dit l'apôtre Paul, (ch. 2. Epit. aux Rom.) fi vous obfervez la loi; mais fi vous la violez votre circoncifion devient prépuce. Si un incirconcis garde la loi, il fera comme circoncis. Le vrai Juif eft celui qui eft Juif intérieurement.

Quand cet apôtre parle de Jéfus-Chrift dans fes épîtres, il ne révèle point le myftère ineffable de fa confubftantialité avec Dieu; nous fommes délivrés par lui (dit-il, chap. 5. Epit. aux Rom.) de la colère de Dieu, le don de Dieu s'eft répandu fur nous, par la grace donnée à un feul homme qui eft Jéfus-Chrift.... La mort a régné par le péché d'un feul homme, les juftes régneront dans la vie par un feul homme qui eft Jéfus-Chrift.

Et au chap. 8. Nous les héritiers de Dieu, & les cohéritiers de Chrift. Et au chap. 16. A Dieu, qui eft le feul fage, honneur & gloire par Jéfus-Chrift.... Vous êtes à Jéfus-Chrift, & Jéfus-Chrift à Dieu. (1e. aux Corinth. chap. 3.)

Et, (1e. aux Cor. chap. 15. vf. 27.) Tout lui eft affujetti, en exceptant fans doute Dieu qui lui a affujetti toutes chofes.

On a eu quelque peine à expliquer le paffage de l'épître aux Philippiens; *Ne faites rien par une vaine gloire; croyez mutuellement par humilité que les autres vous font fupérieurs, ayez les mêmes fentimens que Chrift Jéfus, qui étant dans l'empreinte de Dieu n'a point crû fa proye de s'égaler à Dieu.* Ce paffage parait très bien approfondi, & mis dans tout fon jour, dans une lettre qui nous refte des Eglifes de Vienne &

de Lyon, écrite l'an 117, & qui eſt un précieux monument de l'antiquité. On loüe dans cette lettre la modeſtie de quelques fidèles : *Ils n'ont pas voulu*, dit la lettre, *prendre le grand titre de martyrs*, (pour quelques tribulations) *à l'exemple de Jéſus-Chriſt, lequel étant empreint de Dieu, n'a n'a pas cru ſa proye la qualité d'égal à Dieu.* Origène dit auſſi dans ſon commentaire ſur Jean ; La grandeur de Jéſus a plus éclaté quand il s'eſt humilié, *que s'il eût fait ſa proye d'être égal à Dieu.* En effet, l'explication contraire eſt un contre-ſens viſible. Que ſignifierait, *Croyez les autres ſupérieurs à vous ; imitez Jéſus qui n'a pas crû que c'était une proye, une uſurpation, de s'égaler à Dieu ?* Ce ſerait viſiblement ſe contredire, ce ſerait donner un exemple de grandeur pour un exemple de modeſtie, ce ſerait pécher contre le ſens commun.

La ſageſſe des apôtres fondait ainſi l'Egliſe naiſſante. Cette ſageſſe ne fut point altérée par la diſpute qui ſurvint entre les apôtres Pierre, Jaques & Jean d'un côté, & Paul de l'autre. Cette conteſtation arriva à Antioche. L'apôtre Pierre, autrement Céphas, ou Simon Barjone, mangeait avec les Gentils convertis, & n'obſervait point avec eux les cérémonies de la loi, ni la diſtinction des viandes ; il mangeait, lui, Barnabé, & d'autres diſciples, indifféremment du porc, des chairs étouffées, des animaux qui avaient le pied fendu & qui ne ruminaient pas ; mais pluſieurs Juifs chrétiens arrivés, St. Pierre ſe remit avec eux à l'abſtinence des viandes défendues, & aux cérémonies de la loi Moſaïque.

Cette action paraissait très prudente ; il ne voulait pas scandaliser les Juifs chrétiens ses compagnons ; mais St. Paul s'éleva contre lui avec un peu de dureté. *Je lui résistai*, dit-il, *à sa face, parce qu'il était blâmable.* (Epitre aux Galates chap. 2.)

Cette querelle paraît d'autant plus extraordinaire de la part de St. Paul, qu'ayant été d'abord persécuteur, il devait être plus modéré, & que lui-même il était allé sacrifier dans le temple à Jérusalem, qu'il avait circoncis son disciple Timothée, qu'il avait accompli les rites Juifs qu'il reprochait alors à Céphas. St. Jérôme prétend que cette querelle entre Paul & Céphas était feinte. Il dit dans sa première homélie, tom. 3. qu'ils firent comme deux avocats qui s'échauffeut & se piquent au bareau, pour avoir plus d'autorité sur leurs clients ; il dit que Pierre Céphas, étant destiné à prêcher aux Juifs, & Paul aux Gentils, ils firent semblant de se quereller, Paul pour gagner les Gentils, & Pierre pour gagner les Juifs. Mais St. Augustin n'est point du tout de cet avis. *Je suis fâché*, dit-il dans l'épître à Jérôme, *qu'un aussi grand-homme se rende le patron du mensonge, patronum mendacii.*

Au reste, si Pierre était destiné aux Juifs judaïsans, & Paul aux étrangers, il est très probable que Pierre ne vint point à Rome. Les Actes des apôtres ne font aucune mention du voyage de Pierre en Italie.

Quoi qu'il en soit, ce fut vers l'an 60 de notre ère, que les chrétiens commencèrent à se

séparer de la communion Juive, & c'est ce qui leur attira tant de querelles, & tant de persécutions de la part des synagogues répandues à Rome, en Grèce, dans l'Egypte & dans l'Asie. Ils furent accusés d'impiété, d'athéïsme par leurs frères Juifs, qui les excommuniaient dans leurs synagogues trois fois les jours du sabbath. Mais Dieu les soutint toûjours au milieu des persécutions.

Petit à petit, plusieurs églises se formèrent, & la séparation devint entière entre les Juifs & les Chrétiens, avant la fin du premier siécle; cette séparation était ignorée du gouvernement Romain. Le sénat de Rome, ni les Empereurs n'entraient point dans ces querelles d'un petit parti que Dieu avait jusques-là conduit dans l'obscurité, & qu'il élevait par des degrés insensibles.

Il faut voir dans quel état était alors la religion de l'Empire Romain. Les mystères & les expiations étaient accrédités dans presque toute la terre. Les Empereurs (il est vrai), les grands & les philosophes, n'avaient nulle foi à ces mystères; mais le peuple, qui en fait de religion donne la loi aux grands, leur imposait la nécessité de se conformer en apparence à son culte. Il faut pour l'enchainer paraître porter les mêmes chaînes que lui. Cicéron lui-même fut initié aux mystères d'Eleusine. La connaissance d'un seul Dieu était le principal dogme qu'on annonçait dans ces fêtes mystérieuses & magnifiques. Il faut avouer que les prières & les hymnes qui nous sont restés de

ces myſtères, ſont ce que le paganiſme a de plus pieux & de plus admirable.

Les Chrétiens qui n'adoraient auſſi qu'un ſeul Dieu, eurent par-là plus de facilité de convertir pluſieurs Gentils. Quelques philoſophes de la ſecte de Platon devinrent chrétiens. C'eſt pourquoi les pères de l'égliſe des trois premiers ſiécles furent tous Platoniciens.

Le zèle inconſidéré de quelques-uns ne nuiſit point aux vérités fondamentales. On a reproché à St. Juſtin l'un des premiers pères, d'avoir dit dans ſon commentaire ſur Iſaïe, que les ſaints jouïraient dans un régne de mille ans ſur la terre, de tous les biens ſenſuels. On lui a fait un crime d'avoir dit dans ſon apologie du Chriſtianiſme, que Dieu ayant fait la terre, en laiſſa le ſoin aux anges, leſquels étant devenus amoureux des femmes, leur firent des enfans qui ſont les démons.

On a condamné Lactance & d'autres pères, pour avoir ſuppoſé des oracles des ſibylles. Il prétendait que la ſibylle Erytrée avait fait ces quatre vers Grecs, dont voici l'explication littérale.

Avec cinq pains & deux poiſſons
Il nourrira cinq mille hommes au déſert,
Et en ramaſſant les morceaux qui reſteront
Il en remplira douze paniers.

On reprocha auſſi aux premiers chrétiens la ſuppoſition de quelques vers acroſtiches d'une ancienne ſibylle, leſquels commençaient tous

par les lettres initiales du nom de Jéſus-Chriſt, chacune dans leur ordre. On leur reproche d'avoir forgé des lettres de Jéſus-Chriſt au Roi d'Edeſſe, dans le tems qu'il n'y avait point de Roi à Edeſſe; d'avoir forgé des lettres de Marie, des lettres de Sénèque à Paul, des lettres & des actes de Pilate, des faux évangiles, de faux miracles, & mille autres impoſtures.

Nous avons encor l'hiſtoire ou l'évangile de la nativité & du mariage de la Vierge Marie, où il eſt dit qu'on la mena au temple agée de trois ans, & qu'elle monta les degrés toute ſeule. Il y eſt rapporté qu'une colombe deſcendit du ciel pour avertir que c'était Joſeph qui devait épouſer Marie. Nous avons le proto-évangile de Jaques frère de Jéſus du premier mariage de Joſeph. Il y eſt dit que quand Marie fut enceinte en l'abſence de ſon mari, & que ſon mari s'en plaignit, les prêtres firent boire de l'eau de jalouſie à l'un & à l'autre, & que tous deux furent déclarés innocens.

Nous avons l'évangile de l'enfance attribué à St. Thomas. Selon cet évangile Jéſus à l'âge de cinq ans ſe divertiſſait avec des enfans de ſon âge à paîtrir de la terre glaiſe dont il formait de petits oiſeaux; on l'en reprit, & alors il donna la vie aux oiſeaux, qui s'envolèrent. Une autre fois un petit garçon l'ayant battu, il le fit mourir ſur le champ. Nous avons encor en Arabe un autre évangile de l'enfance qui eſt plus ſérieux.

Nous

Nous avons un évangile de Nicodème. Celui-là ſemble mériter une plus grande attention, parce qu'on y trouve les noms de ceux qui accuſèrent Jéſus devant Pilate; c'étaient les principaux de la Synagogue, Anne, Caïphe, Sommas, Datam, Gamaliel, Juda, Nephtalim. Il y a dans cette hiſtoire des choſes qui ſe concilient aſſez avec les évangiles reçus, & d'autres, qui ne ſe voyent point ailleurs. On y lit que la femme guérie d'un flux de ſang s'appellait Véronique. On y voit tout ce que Jéſus fit dans les enfers quand il y deſcendit.

Nous avons enſuite les deux lettres qu'on ſuppoſe que Pilate écrivit à Tibère touchant le ſupplice de Jéſus; mais le mauvais latin dans lequel elles ſont écrites découvre aſſez leur fauſſeté.

On pouſſa le faux zèle juſqu'à faire courir pluſieurs lettres de Jéſus-Chriſt; on a conſervé la lettre qu'on dit qu'il écrivit à Abgare Roi d'Edeſſe; mais alors il n'y avait plus de Roi d'Edeſſe.

On fabriqua cinquante évangiles, qui furent enſuite déclarés apocryphes. St. Luc nous apprend lui-même que beaucoup de perſonnes en avaient compoſé. On a cru qu'il y en avait un nommé *l'Evangile éternel*, ſur ce qu'il eſt dit dans l'Apocalypſe chap. 14: *J'ai vû un ange volant au milieu des cieux, & portant l'Evangile éternel.* Les cordeliers abuſant de ces paroles au 13e. ſiécle, compoſèrent un *Evangile éternel*, par lequel le régne

du St. Eſprit devait être ſubſtitué à celui de Jéſus-Chriſt ; mais il ne parut jamais dans les premiers ſiécles de l'Egliſe aucun livre ſous ce titre.

On ſuppoſa encor des lettres de la Vierge, écrites à St. Ignace le martyr, aux habitans de Meſſine & à d'autres.

Abdias qui ſuccéda immédiatement aux apôtres, fit leur hiſtoire, dans laquelle il mêla des fables ſi abſurdes que ces hiſtoires ont été avec le tems entiérement décréditées, mais elles eurent d'abord un grand cours. C'eſt Abdias qui rapporte le combat de St. Pierre avec Simon le magicien. Il y avait en effet à Rome un méchanicien fort habile nommé Simon, qui non-ſeulement faiſait exécuter des vols ſur les théâtres, comme on le fait aujourd'hui, mais qui lui-même renouvella le prodige attribué à Dédale ; il ſe fit des ailes, il vola, & il tomba comme Icare ; c'eſt ce que rapportent Pline & Suétone.

Abdias qui était dans l'Aſie & qui écrivait en hébreu, prétend que St. Pierre & Simon ſe rencontrèrent à Rome du tems de Néron. Un jeune homme proche parent de l'Empereur mourut ; toute la Cour pria Simon de le reſſuſciter ; St. Pierre de ſon côté ſe préſenta pour faire cette opération. Simon employa toutes les régles de ſon art ; il parut réuſſir, le mort remua la tête. Ce n'eſt pas aſſez, cria St. Pierre, il faut que le mort parle, que Simon s'éloigne du lit, & on verra ſi le jeu-

ne homme eſt en vie: Simon s'éloigna, le mort ne remua plus, & Pierre lui rendit la vie d'un ſeul mot.

Simon alla ſe plaindre à l'Empereur qu'un miſérable Galiléen s'aviſait de faire de plus grands prodiges que lui. Pierre comparut avec Simon, & ce fut à qui l'emporterait dans ſon art : Di-moi ce que je penſe, cria Simon à Pierre ; Que l'Empereur, répondit Pierre, me donne un pain d'orge, & tu verras ſi je ſais ce que tu as dans l'ame. On lui donne un pain. Auſſi-tôt Simon fait paraître deux grands dogues qui veulent le dévorer, Pierre leur jette le pain, & tandis qu'ils le mangent, Eh bien, dit-il, ne ſavais-je pas ce que tu penſais? tu voulais me faire dévorer par tes chiens.

Après cette première ſéance, on propoſa à Simon & à Pierre le combat du vol, & ce fut à qui s'éléverait le plus haut dans l'air. Simon commença; St. Pierre fit le ſigne de la croix, & Simon ſe caſſa les jambes. Ce conte était imité de celui qu'on trouve dans le *Sepher toldos jeſchut*, où il eſt dit que Jéſus lui-même vola, & que Judas qui en voulut faire autant fut précipité.

Néron irrité que Pierre eût caſſé les jambes à ſon favori Simon, fit crucifier Pierre la tête en bas, & c'eſt de là que s'établit l'opinion du ſéjour de Pierre à Rome, de ſon ſupplice & de ſon ſépulcre.

C'eſt ce même Abdias qui établit encor la créance que St. Thomas alla prêcher le Chriſtia-

nifme aux grandes Indes chez le Roi Gondafer, & qu'il y alla en qualité d'architecte.

La quantité de livres de cette efpèce écrits dans les premiers fiécles du Chriftianifme eft prodigieufe. St. Jérôme & St. Auguftin même, prétendent que les lettres de Sénèque & de St. Paul font très autentiques. Dans la première lettre Sénèque fouhaite que fon frère Paul fe porte bien; *bene te valere frater cupio*. Paul ne parle pas tout-à-fait fi bien latin que Sénèque; J'ai reçu vos lettres hier, dit-il, avec joie : *Litteras tuas hilaris accepi*, & j'y aurais répondu auffi-tôt fi j'avais eu la préfence du jeune homme que je vous aurais envoyé, *fi præfentiam juvenis habuiffem*. Au refte, ces lettres qu'on croirait devoir être inftructives, ne font que des complimens.

Tant de menfonges forgés par des Chrétiens mal inftruits & fauffement zélés, ne portèrent point préjudice à la vérité du Chriftianifme, ils ne nuifirent point à fon établiffement; au contraire, ils font voir que la fociété chrétienne augmentait tous les jours, & que chaque membre voulait fervir à fon accroiffement.

Les Actes des apôtres ne difent point que les apôtres fuffent convenus d'un fymbole. Si effectivement ils avaient rédigé le fymbole, le *Crédo*, tel que nous l'avons, St. Luc n'aurait pas omis dans fon hiftoire ce fondement effentiel de la Religion Chrétienne; la fubftance du *Crédo* eft éparfe dans les évangiles, mais les articles ne furent réunis que longtems après.

Notre fymbole, en un mot, eft inconteftа-

blement la créance des apôtres, mais n'est pas une piéce écrite par eux. Rufin prêtre d'Aquilée est le premier qui en parle, & une homélie attribuée à St. Augustin est le premier monument qui suppose la manière dont ce *Credo* fut fait. Pierre dit dans l'assemblée, *Je crois en Dieu Père tout-puissant*; André dit, *& en Jésus-Christ*; Jaques ajoute, *qui a été conçu du St. Esprit*; & ainsi du reste.

Cette formule s'appellait *Symbolos* en grec, en latin *Collatio*. Il est seulement à remarquer que le grec porte, Je crois en Dieu Père tout-puissant, faiseur du ciel & de la terre: *Pisteo eis theon patera pantokratora poieten ouranou kai ges*; le latin traduit, *faiseur*, *formateur*, par *creatorem*. Mais depuis au premier concile de Nicée, on mit *factorem*.

Le Christianisme s'établit d'abord en Grèce. Les Chrétiens y eurent à combattre une nouvelle secte de Juifs devenus philosophes à force de fréquenter les Grecs, c'était celle de la Gnose ou des Gnostiques; il s'y mêla de nouveaux Chrétiens. Toutes ces sectes jouïssaient alors d'une entière liberté de dogmatiser, de conférer & d'écrire; mais sous Domitien la Religion Chrétienne commença à donner quelque ombrage au gouvernement.

Mais ce zèle de quelques chrétiens, qui n'était pas selon la science, n'empêcha pas l'Eglise de faire les progrès que Dieu lui destinait. Les Chrétiens célébrèrent d'abord leurs mystères dans des maisons retirées, dans des caves, pendant la nuit; de là leur vint le titre de lu-

cifugaces (selon Minutius Felix.) Philon les appelle Gesséens. Leurs noms les plus communs, dans les quatre premiers siécles chez les Gentils, étaient ceux de Galiléens, & de Nazaréens, mais celui de Chrétiens a prévalu sur tous les autres.

Ni la hiérarchie, ni les usages ne furent établis tout d'un coup; les tems apostoliques furent différens des tems qui les suivirent. St. Paul dans sa 1e. aux Corinthiens nous apprend que les frères, soit circoncis, soit incirconcis, étant assemblés, quand plusieurs prophètes voulaient parler, il fallait qu'il n'y en eût que deux ou trois qui parlassent, & que si quelqu'un pendant ce tems-là avait une révélation, le prophète qui avait pris la parole devait se taire.

C'est sur cet usage de l'Eglise primitive que se fondent encor aujourd'hui quelques communions chrétiennes, qui tiennent des assemblées sans hiérarchie. Il était permis alors à tout le monde de parler dans l'église excepté aux femmes. Il est vrai que Paul leur défend de parler dans la première aux Corinthiens; mais il semble aussi les autoriser à prècher, à prophétiser, dans la même Epitre au chap. 11. vs. 5. *Toute femme qui prie & prophétise tête nue, souille sa tête;* c'est comme si elle était rasée. Les femmes crurent donc qu'il leur était permis de parler, pourvû qu'elles fussent voilées.

Ce qui est aujourd'hui la Ste. Messe, qui se célébre au matin, était la Cène qu'on faisait le soir; ces usages changèrent à mesure que

l'Eglise se fortifia. Une société plus étendue exigea plus de réglemens, & la prudence des pasteurs se conforma aux tems & aux lieux.

St. Jérôme & Eusèbe rapportent que quand les Eglises reçurent une forme, on y distingua peu à peu cinq ordres différens. Les surveillans, Episcopoi, d'où sont venus les Evêques: les anciens de la société, Presbiteroi, les prêtres, les servans, ou diacres; les Pistoi, croyans, initiés; c'est-à-dire, les batisés, qui avaient part aux soupers des Agapes, & les Cathécumènes & Energumènes qui attendaient le batême. Aucun, dans ces cinq ordres, ne portait d'habit différent des autres; aucun n'était contraint au célibat, témoin le livre de Tertullien dédié à sa femme, témoin l'exemple des apôtres. Aucune représentation, soit en peinture, soit en sculpture, dans leurs assemblées, pendant les trois premiers siécles. Les Chrétiens cachaient soigneusement leurs livres aux Gentils; ils ne les confiaient qu'aux initiés; il n'était pas même permis aux cathécumènes de réciter l'oraison dominicale.

Ce qui distinguait le plus les Chrétiens, & ce qui a duré jusqu'à nos derniers tems, était le pouvoir de chasser les diables avec le signe de la croix. Origène dans son traité contre Celse, avouë au nombre 133. qu'Antinoüs divinisé par l'Empereur Adrien faisait des miracles en Egypte par la force des charmes & des prestiges; mais il dit que les diables sortent du corps des possédés à la prononciation du seul nom de Jésus.

Tertullien va plus loin, & du fond de l'Afrique où il était, il dit dans son apologétique, au chap. 23. *Si vos dieux ne confessent pas qu'ils sont des diables à la présence d'un vrai chrétien, nous voulons bien que vous répandiez le sang de ce chrétien. Y a-t-il une démonstration plus claire?*

En effet, Jésus-Christ envoya ses apôtres pour chasser les démons. Les Juifs avaient aussi de son tems le don de les chasser; car lorsque Jésus eut délivré des possédés, & eut envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de deux mille cochons, & qu'il eut opéré d'autres guérisons pareilles, les Pharisiens dirent, il chasse les démons par la naissance de Belzébut. *Si c'est par Belzébut que je les chasse*, répondit Jésus, *par qui vos fils les chassent-ils?* Il est incontestable que les Juifs se vantaient de ce pouvoir, ils avaient des exorcistes, & des exorcismes. On invoquait le nom de Dieu, de Jacob & d'Abraham. On mettait des herbes consacrées dans le nez des démoniaques, (Joseph rapporte une partie de ces cérémonies.) Ce pouvoir sur les diables, que les Juifs ont perdu, fut transmis aux Chrétiens, qui semblent aussi l'avoir perdu depuis quelque tems.

Dans le pouvoir de chasser les démons, était compris celui de détruire les opérations de la magie; car la magie fut toûjours en vigueur chez toutes les nations. Tous les pères de l'Eglise rendent témoignage à la magie. St. Justin avoüe dans son apologétique au livre 3. qu'on évoque souvent les ames des morts, & en tire un argument en faveur de l'immortalité

de l'ame. Lactance, au liv. 7. de ses institutions divines, dit, *que si on osait nier l'existence des ames après la mort, le magicien vous en convaincrait bientôt en les faisant paraître.* Irenée, Clément Alexandrin, Tertullien, l'évêque Cyprien, tous affirment la même chose. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est changé, & qu'il n'y a pas plus de magiciens que de démoniaques, mais il s'en trouvera quand il plaira à Dieu.

Quand les sociétés chrétiennes devinrent un peu nombreuses, & que plusieurs s'élevèrent contre le culte de l'Empire Romain, les magistrats sévirent contr'elles, & les peuples, surtout, les persécutèrent. On ne persécutait point les Juifs qui avaient des priviléges particuliers, & qui se renfermaient dans leurs synagogues; on leur permettait l'exercice de leur religion, comme on fait encor aujourd'hui à Rome; on souffrait tous les cultes divers répandus dans l'Empire, quoique le Sénat ne les adoptât pas.

Mais les Chrétiens se déclarant ennemis de tous ces cultes, & surtout de celui de l'Empire, furent exposés plusieurs fois à ces cruelles épreuves.

Un des premiers, & des plus célèbres martyrs, fut Ignace, évêque d'Antioche, condamné par l'Empereur Trajan lui-même, alors en Asie, & envoyé par ses ordres à Rome, pour être exposé aux bêtes, dans un tems où l'on ne massacrait point à Rome les autres Chrétiens. On ne sait point de quoi il était accu-

ſé auprès de cet Empereur, renommé d'ailleurs pour ſa clémence ; il fallait que St. Ignace eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en ſoit, l'hiſtoire de ſon martyre rapporte qu'on lui trouva le nom de Jéſus-Chriſt gravé ſur le cœur, en caractères d'or ; & c'eſt de là que les Chrétiens prirent en quelques endroits le nom de Théophores, qu'Ignace s'était donné à lui-même.

On nous a conſervé une lettre de lui, par laquelle il prie les Evèques & les Chrétiens de ne point s'oppoſer à ſon martyre ; ſoit que dès-lors les Chrétiens fuſſent aſſez puiſſans pour le délivrer, ſoit que parmi eux quelques-uns euſſent aſſez de crédit pour obtenir ſa grace. Ce qui eſt encor très remarquable, c'eſt qu'on ſouffrit que les Chrétiens de Rome vinſſent au devant de lui quand il fût amené dans cette capitale ; ce qui prouve évidemment qu'on puniſſait en lui la perſonne, & non pas la ſecte.

Les perſécutions ne furent pas continuées. Origène dans ſon livre 3e. contre Celſe, dit, *On ne peut conter facilement les chrétiens qui ſont morts pour leur religion, parce qu'il en eſt mort peu, & ſeulement de tems en tems, & par intervalle.*

Dieu eut un ſi grand ſoin de ſon Egliſe, que malgré ſes ennemis, il fit enſorte qu'elle tînt cinq conciles dans le premier ſiécle, ſeize dans le ſecond, & trente dans le troiſiéme ; c'eſt-à-dire, des aſſemblées tolérées. Ces aſſemblées furent quelquefois défendues, quand la fauſſe pru-

dence des magiſtrats craignit qu'elles ne devinſſent tulmultueuſes. Il nous eſt reſté peu de procès verbaux des Pro-conſuls & des Préteurs qui condamnèrent les Chrétiens à mort. Ce ſerait les ſeuls actes ſur leſquels on pût conſtater les accuſations portées contr'eux, & leurs ſupplices.

Nous avons un fragment de Denys d'Alexandrie, dans lequel il rapporte l'extrait du greffe d'un pro-conſul d'Egypte, ſous l'Empereur Valérien; le voici.

„ Denys, Fauſte, Maxime, Marcel, & Che-
„ rémon, ayant été introduits à l'audience, le
„ préfet Emilien leur a dit: Vous avez pû con-
„ naître par les entretiens que j'ai eus avec
„ vous, & par tout ce que je vous en ai écrit,
„ combien nos princes ont témoigné de bonté
„ à votre égard; je veux bien encor vous le
„ redire: ils font dépendre votre conſervation
„ & votre ſalut de vous-mêmes, & votre deſti-
„ née eſt entre vos mains: ils ne demandent
„ de vous qu'une ſeule choſe, que la raiſon
„ exige de toute perſonne raiſonnable, c'eſt
„ que vous adoriez les dieux protecteurs de
„ leur Empire, & que vous abandonniez cet
„ autre culte ſi contraire à la nature & au bon
„ ſens.

„ Denys a répondu: Chacun n'a pas les mê-
„ mes dieux, & chacun adore ceux qu'il croit
„ l'être véritablement.

„ Le préfet Emilien a repris: Je vois bien
„ que vous êtes des ingrats, qui abuſez des
„ bontés que les Empereurs ont pour vous. Eh

„ bien, vous ne demeurerez pas davantage dans
„ cette ville, & je vous envoye à Cephro dans
„ le fond de la Lybie ; ce ſera là le lieu de
„ votre banniſſement, ſelon l'ordre que j'en
„ ai reçu de nos Empereurs : au reſte, ne pen-
„ ſez pas y tenir vos aſſemblées, ni aller faire
„ vos prières dans ces lieux que vous nommez
„ des cimetières, cela vous eſt abſolument dé-
„ fendu, & je ne le permettrai à perſonne."

Rien ne porte plus les caractères de vérité, que ce procès verbal. On voit par-là qu'il y avait des tems où les aſſemblées étaient prohibées. C'eſt ainſi que parmi nous il eſt défendu aux Calviniſtes de s'aſſembler dans le Languedoc ; nous avons même quelquefois fait pendre & rouer des miniſtres, ou prédicans, qui tenaient des aſſemblées malgré les loix. C'eſt ainſi qu'en Angleterre & en Irlande, les aſſemblées ſont défendues aux Catholiques Romains ; & il y a eu des occaſions, où les délinquans ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenſes portées par les loix Romaines, Dieu inſpira à pluſieurs Empereurs de l'indulgence pour les chrétiens. Dioclétien même, qui paſſe chez les ignorans pour un perſécuteur ; Dioclétien dont la première année de régne eſt encor l'époque de l'ère des martyrs, fut, pendant plus de dix-huit ans, le protecteur déclaré du Chriſtianiſme, au point que pluſieurs chrétiens eurent des charges principales auprès de ſa perſonne. Il épouſa même une chrétienne, il ſouffrit que dans Nicomédie ſa réſidence, il y eût une ſuperbe égliſe, élevée

vis-à-vis ſon palais. Enfin il épouſa une chrétienne.

Le Céſar Galérius ayant malheureuſement été prévenu contre les Chrétiens, dont il croyait avoir à ſe plaindre, engagea Dioclétien à faire détruire la cathédrale de Nicomédie. Un chrétien plus zélé que ſage, mit en piéces l'édit de l'Empereur, & de là vint cette perſécution ſi fameuſe, dans laquelle il y eut plus de deux cent perſonnes condamnées à la mort, dans toute l'étendüe de l'Empire Romain, ſans compter ceux que la fureur du petit peuple, toûjours fanatique, & toûjours barbare, put faire périr, contre les formes juridiques.

Il y eut en divers tems un ſi grand nombre de martyrs, qu'il faut bien ſe donner de garde d'ébranler la vérité de l'hiſtoire de ces véritables confeſſeurs de notre ſainte religion, par un mêlange dangereux de fables, & de faux martyrs.

Le bénédictin Dom Ruinart, par exemple, homme d'ailleurs auſſi inſtruit qu'eſtimable & zélé, aurait dû choiſir avec plus de diſcrétion ſes actes ſincères. Ce n'eſt pas aſſez qu'un manuſcrit ſoit tiré de l'abbaye de St. Benoit ſur Loire, ou d'un couvent de céleſtins de Paris, conforme à un manuſcrit des feuillans, pour que cet acte ſoit autentique; il faut que cet acte ſoit ancien, écrit par des contemporains, & qu'il porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pû ſe paſſer de rapporter l'avanture du jeune Romanus, arrivée en 303. Ce jeune

Romain avait obtenu ſon pardon de Dioclétien dans Antioche. Cependant, il dit que le juge Aſclépiade le condamna à être brulé. Des Juifs préſens à ce ſpectacle, ſe moquèrent du jeune St. Romanus, & reprochèrent aux Chrétiens que leur Dieu les laiſſait bruler, lui qui avait délivré Sidrac, Miſac, & Abdenago de la fournaiſe; qu'auſſi-tôt il s'éleva, dans le tems le plus ſerein, un orage qui éteignit le feu; qu'alors le juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune Romanus; que le premier médecin de l'Empereur ſe trouvant là, fit officieuſement la fonction de bourreau, & lui coupa la langue dans la racine; qu'auſſi-tôt le jeune homme qui était bègue auparavant, parla avec beaucoup de liberté; que l'Empereur fut étonné que l'on parlât ſi bien ſans langue; que le médecin pour réitérer cette expérience coupa ſur le champ la langue à un paſſant, lequel en mourut ſubitement.

Euſèbe, dont le bénédictin Ruinart a tiré ce conte, devait reſpecter aſſez les vrais miracles, opérés dans l'ancien & dans le nouveau Teſtament (deſquels perſonne ne doutera jamais) pour ne pas leur aſſocier des hiſtoires ſi ſuſpectes, leſquelles pourraient ſcandaliſer les faibles.

Cette dernière perſécution ne s'étendit pas dans tout l'Empire. Il y avait alors en Angleterre quelque chriſtianiſme, qui s'éclipſa bientôt pour reparaître enſuite ſous les Rois Saxons. Les Gaules méridionales & l'Eſpagne, étaient remplies des chrétiens. Le Céſar Com-

ſtance Clore les protégea beaucoup dans toutes ces provinces. Il avait une concubine, qui était chrétienne, c'eſt la mère de Conſtantin, connue ſous le nom de Ste. Hélène; car il n'y eut jamais de mariage avéré entre elle & lui, & il la renvoya même dès l'an292. quand il épouſa la fille de Maximien-Hercule; mais elle avait conſervé ſur lui beaucoup d'aſcendant, & lui avait inſpiré une grande affection pour notre ſainte religion.

La divine Providence prépara par des voies qui ſemblent humaines le triomphe de ſon Egliſe. Conſtance Clore mourut en 306 à Yorck en Angleterre, dans un tems ou les enfans qu'il avait de la fille d'un Céſar étaient en bas âge, & ne pouvaient prétendre à l'Empire. Conſtantin eut la conſtance de ſe faire élire à Yorck par cinq ou ſix mille ſoldats Allemands, Gaulois & Anglais pour la plûpart. Il n'y avait pas d'apparence que cette élection faite ſans le conſentement de Rome, du Sénat, & des armées, pût prévaloir; mais Dieu lui donna la victoire ſur Maxentius élu à Rome, & le délivra enfin de tous ſes collègues. On ne peut diſſimuler qu'il ne ſe rendît d'abord indigne des faveurs du Ciel, par le meurtre de tous ſes proches, de ſa femme & de ſon fils.

On peut douter de ce que Zozime rapporte à ce ſujet. Il dit que Conſtantin agité de remords, après tant de crimes, demanda aux pontifes de l'Empire, s'il y avait quelques expiations pour lui, & qu'ils lui dirent qu'ils n'en

connaissaient pas. Il est bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour Néron, & qu'il n'avait osé assister aux sacrés mystères en Grèce. Cependant, les Tauroboles étaient en usage; & il est bien difficile de croire qu'un Empereur tout-puissant n'ait pû trouver un prêtre qui voulût lui accorder des sacrifices expiatoires. Peut-être même est-il encor moins croyable que Constantin occupé de la guerre, de son ambition, de ses projets, & environné de flatteurs, ait eu le tems d'avoir des remords. Zozime ajoute qu'un prêtre Egyptien arrivé d'Espagne, qui avait accès à sa porte, lui promit l'expiation de tous ses crimes dans la Religion Chrétienne. On a soupçonné que ce prêtre était Ozius évêque de Cordoüe.

Quoi qu'il en soit, Constantin communia avec les Chrétiens, bien qu'il ne fût jamais que cathécumène, & réserva son batême pour le moment de sa mort. Il fit bâtir sa ville de Constantinople, qui devint le centre de l'Empire & de la Religion Chrétienne. Alors l'Eglise prit une forme auguste.

Il est à remarquer que dès l'an 314. avant que Constantin résidât dans sa nouvelle ville, ceux qui avaient persécuté les Chrétiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les Chrétiens jettèrent la femme de Maximien dans l'Oronte; ils égorgèrent tous ses parens; ils massacrèrent dans l'Egypte & dans la Palestine, les magistrats qui s'étaient le plus déclarés contre le Christianisme. La veuve & la fille de Dioclétien s'étant cachées à Thessalonique, furent reconnües,

& leur corps fut jetté dans la mer. Il eût été à souhaiter que les Chrétiens eussent moins écouté l'esprit de vengeance; mais Dieu qui punit selon sa justice, voulut que les mains des Chrétiens fussent teintes du sang de leurs persécuteurs, sitôt que ces Chrétiens furent en liberté d'agir.

Constantin convoqua, assembla dans Nicée, vis-à-vis de Constantinople, le premier concile œcuménique, auquel présida Ozius. On y décida la grande question qui agitait l'Eglise, touchant la divinité de Jésus-Christ; les uns se prévalaient de l'opinion d'Origène, qui dit au chap. 6. contre Celse, *Nous présentons nos prières à Dieu par Jésus, qui tient le milieu entre les natures créées, & la nature incréée, qui nous apporte la grace de son père, & présente nos prières au grand Dieu en qualité de notre pontife.* Ils s'appuyaient aussi sur plusieurs passages de St. Paul, dont on a rapporté quelques-uns. Ils se fondaient surtout sur ces paroles de Jésus-Christ, *Mon père est plus grand que moi*; & ils regardaient Jésus comme le premier né de la création, comme la plus pure émanation de l'Etre suprême, mais non pas précisément comme Dieu.

Les autres qui étaient orthodoxes, alléguaient des passages plus conformes à la divinité éternelle de Jésus, comme celui-ci: *Mon père & moi, nous sommes la même chose*; paroles que les adversaires interprétaient comme signifiant; *mon père & moi avons le même dessein, la même volonté; je n'ai point d'autres désirs que ceux de*

mon père. Alexandre, évêque d'Alexandrie, & après lui Athanase, étaient à la tête des orthodoxes, & Eusèbe évêque de Nicomédie avec dix-sept autres évêques, le prêtre Arius, & plusieurs prêtres, étaient dans le parti opposé. La querelle fut d'abord envenimée, parce que St. Alexandre traita ses adversaires d'Antechrists.

Enfin, après bien des disputes, le St. Esprit décida ainsi dans le Concile, par la bouche de 299 évêques, contre dix-huit: *Jésus est fils unique de Dieu, engendré du père, c'est-à-dire de la substance du père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, consubstantiel au père; nous croyons aussi au St. Esprit, &c.* Ce fut la formule du Concile. On voit par cet exemple combien les évêques l'emportaient sur les simples prêtres. Deux mille personnes du second ordre étaient de l'avis d'Arius, au rapport de deux patriarches d'Alexandrie qui ont écrit la chronique d'Alexandrie en arabe. Arius fut exilé par Constantin, mais Athanase le fut aussi bientôt après, & Arius fut rappellé à Constantinople; mais St. Macaire pria Dieu si ardemment de faire mourir Arius, avant que ce prêtre pût entrer dans la cathédrale, que Dieu exauça sa prière. Arius mourut en allant à l'église en 330. L'Empereur Constantin finit sa vie en 337. Il mit son testament entre les mains d'un prêtre Arien, & mourut entre les bras du chef des Ariens Eusèbe, évêque de Nicomédie, ne s'étant fait batiser qu'au lit de mort, & laissant l'Eglise triomphante, mais divisée.

Les partisans d'Athanase & ceux d'Eusèbe se firent une guerre cruelle ; & ce qu'on appelle l'Arianisme fut longtems établi dans toutes les provinces de l'Empire.

Julien le philosophe, surnommé l'apostat, voulut étouffer ces divisions, & ne put y parvenir.

Le second Concile général fut tenu à Constantinople en 381. On y expliqua ce que le Concile de Nicée n'avait pas jugé à propos de dire sur le St. Esprit, & on ajouta à la formule de Nicée, *que le St. Esprit est Seigneur vivifiant, qui procède du père, & qu'il est adoré & glorifié avec le père & le fils.*

Ce ne fut que vers le neuviéme siécle que l'Eglise Latine statua par degrés que le St. Esprit procède du père & du fils.

En 431. le 3e. Concile général tenu à Ephèse décida que Marie était véritablement mère de Dieu, & que Jésus avait deux natures & une personne. Nestorius évêque de Constantinople qui voulait que la Ste. Vierge fût appellée mère de Christ, fut déclaré *Judas* par le Concile, & les deux natures furent encor confirmées par le Concile de Calcédoine.

Je passerai légérement sur les siécles suivans qui sont assez connus. Malheureusement, il n'y eut aucune de ces disputes qui ne causât des guerres, & l'Eglise fut toûjours obligée de combattre. Dieu permit encor, pour exercer la patience des fidèles, que les Grecs & les Latins rompirent sans retour au neuviéme siécle : il permit encor qu'en Occident il y eût

29 ſchiſmes ſanglans pour la chaire de Rome.

Cependant l'Egliſe Grecque preſque toute entière, & toute l'Egliſe d'Afrique devinrent eſclaves ſous les Arabes, & enſuite ſous les Turcs, qui élevèrent la religion Mahométane ſur les ruines de la Chrétienne; l'Egliſe Romaine ſubſiſta, mais toûjours ſouillée de ſang par plus de ſix cent ans de diſcorde, entre l'Empire d'Occident & le ſacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très puiſſante. Les évêques, les abbés en Allemagne ſe firent tous princes, & les Papes acquirent peu à peu la domination abſolüe dans Rome & dans un pays de cent lieües. Ainſi Dieu éprouva ſon Egliſe par les humiliations, par les troubles, par les crimes, & par la ſplendeur.

Cette Egliſe Latine perdit au ſeiziéme ſiécle la moitié de l'Allemagne, le Dannemarck, la Suède, d'Angleterre, l'Ecoſſe, l'Irlande, la meilleure partie de la Suiſſe, la Hollande; elle a gagné plus de terrain en Amérique par les conquêtes des Eſpagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe, mais avec plus de territoire elle a bien moins de ſujets.

La Providence divine ſemblait deſtiner le Japon, Siam, l'Inde & la Chine, à ſe ranger ſous l'obéïſſance du Pape, pour le récompenſer de l'Aſie mineure, de la Syrie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Ruſſie, & des autres Etats perdus, dont nous avons parlé. St. François Xavier qui porta le St. Evangile aux Indes orientales, & au Japon quand les Portugais y allèrent chercher des marchandiſes,

fit un très grand nombre de miracles, tous attestés par les RR. PP. Jésuites; quelques-uns disent qu'il ressuscita neuf morts; mais le R. P. Ribadeneira, dans sa fleur des saints, se borne à dire qu'il n'en ressuscita que quatre; c'est bien assez. La Providence voulut qu'en moins de cent années il y eût des milliers de Catholiques Romains dans les isles du Japon. Mais le diable sema son yvroie au milieu du bon grain. Les Chrétiens formèrent une conjuration suivie d'une guerre civile, dans laquelle ils furent tous exterminés en 1638. Alors la nation ferma ses ports à tous les étrangers, excepté aux Hollandais qu'on regardait comme des marchands, & non pas comme des chrétiens, & qui furent d'abord obligés de marcher sur la croix pour obtenir la permission de vendre leurs denrées dans la prison où on les renferme lorsqu'ils abordent à Nangazaki.

La Religion Catholique, Apostolique & Romaine fut proscrite à la Chine dans nos derniers tems, mais d'une manière moins cruelle. Les RR. PP. Jésuites n'avaient pas à la vérité ressuscité des morts à la Cour de Pékin, ils s'étaient contentés d'enseigner l'astronomie, de fondre du canon, & d'être mandarins. Leurs malheureuses disputes avec des Dominicains & d'autres, scandalisèrent à tel point le grand Empereur Yontchin, que ce Prince qui était la justice & la bonté même, fut assez aveugle pour ne plus permettre qu'on enseignât notre sainte religion, dans laquelle nos missionnaires ne s'accordaient pas. Il les chassa avec une

bonté paternelle, leur fournissant des subsistances & des voitures jusqu'aux confins de son Empire.

Toute l'Asie, toute l'Afrique, la moitié de l'Europe, tout ce qui appartient aux Anglais, aux Hollandais dans l'Amérique, toutes les hordes Américaines non domptées, toutes les terres australes, qui sont une cinquiéme partie du globe, sont demeurées la proye du démon, pour vérifier cette sainte parole: *il y en a beaucoup d'appellés mais peu d'élus*; s'il y a environ seize cent millions d'hommes sur la terre, comme quelques doctes le prétendent, la sainte Eglise Romaine catholique universelle en possède à peu près soixante millions, ce qui fait plus de la vingt-sixiéme partie des habitans du monde connu.

LE CIEL DES ANCIENS.

SI un ver à soye donnait le nom de Ciel au petit duvet qui entoure sa coque, il raisonnerait aussi-bien que firent tous les anciens, en donnant le nom de Ciel à l'atmosphère, qui est, comme dit très-bien Mr. de Fontenelle dans ses mondes, le duvet de notre coque.

Les vapeurs qui sortent de nos mers & de notre terre, & qui forment les nuages, les météores & les tonnerres, furent pris d'abord pour la demeure des dieux. Les dieux descendent toûjours dans des nuages d'or chez Ho-

mère ; c'eſt de là que les peintres les peignent encor aujourd'hui aſſis ſur une nuée ; mais comme il était bien juſte que le maître des dieux fût plus à ſon aiſe que les autres, on lui donna un aigle pour le porter, parce que l'aigle vole plus haut que les autres oiſeaux.

Les anciens Grecs voyant que les maîtres des villes demeuraient dans des citadelles, au haut de quelque montagne, jugèrent que les dieux pouvaient avoir une citadelle auſſi, & la placèrent en Theſſalie ſur le mont Olimpe, dont le ſommet eſt quelquefois caché dans les nuës, de ſorte que leur palais était de plain-pied à leur ciel.

Les étoiles & les planètes qui ſemblent attachées à la voûte bleüe de notre atmoſphère, devinrent enſuite les demeures des dieux ; ſept d'entr'eux eurent chacun leur planète, les autres logèrent où ils purent ; le conſeil général des dieux ſe tenait dans une grande ſalle, à laquelle on allait par la voye lactée ; car il fallait bien que les dieux euſſent une ſalle en l'air, puis que les hommes avaient des hôtels-de-ville ſur la terre.

Quand les titans, eſpèce d'animaux entre les dieux & les hommes, déclarèrent une guerre aſſez juſte à ces dieux-là, pour réclamer une partie de leur héritage du côté paternel, étant fils du ciel & de la terre, ils ne mirent que deux ou trois montagnes les unes ſur les autres, comptant que c'en était bien aſſez pour ſe rendre maîtres du ciel, & du château de l'Olimpe.

Neve foret terris securior arduus æther;
Affectasse ferunt regnum cæleste gigantes,
Altaque congestos struxisse ad sidera montes.

Cette physique d'enfans & de vieilles, était prodigieusement ancienne; cependant il est très sûr que les Caldéens avaient des idées aussi saines que nous de ce qu'on appelle le Ciel; ils plaçaient le soleil au centre de notre monde planétaire, à-peu-près à la distance de notre globe que nous avons reconnüe; ils faisaient tourner la terre, & toutes les planètes autour de cet astre; c'est ce que nous apprend Aristarque de Samos: c'est le véritable systême du monde que Copernic a renouvellé depuis; mais les philosophes gardaient le secret pour eux, afin d'être plus respectés des rois & du peuple, ou plutôt pour n'être pas persécutés.

Le langage de l'erreur est si familier aux hommes, que nous appellons encor nos vapeurs, & l'espace de la terre à la lune, du nom de Ciel; nous disons, monter au ciel, comme nous disons que le soleil tourne, quoiqu'on sache bien qu'il ne tourne pas; nous sommes probablement le ciel pour les habitans de la lune, & chaque planète place son ciel dans la planète voisine.

Si on avait demandé à Homère dans quel ciel était allée l'ame de Sarpedon, & où était celle d'Hercule, Homère eût été bien embarrassé, il eût répondu par des vers harmonieux.

Quelle sûreté avait-on que l'ame aërienne d'Hercule se fût trouvée plus à son aise dans

Vénus, dans Saturne, que sur notre globe? Aurait-elle été dans le soleil? la place ne parait pas tenable dans cette fournaise. Enfin, qu'entendaient les anciens par le ciel? ils n'en savaient rien, ils criaient toûjours *le ciel & la terre*; c'est comme si on criait l'infini & un atôme. Il n'y a point, à proprement parler, de ciel, il y a une quantité prodigieuse de globes qui roulent dans l'espace vuide, & notre globe roule comme les autres.

Les anciens croyaient qu'aller dans les cieux c'était monter; mais on ne monte point d'un globe à un autre; les globes célestes sont tantôt au-dessus de notre horison, tantôt au dessous. Ainsi, supposons que Vénus étant venue à Paphos, retournât dans sa planète quand cette planète était couchée, la déesse Vénus ne montait point alors par rapport à notre horison; elle descendait, & on devait dire en ce cas *descendre au ciel*. Mais les anciens n'y entendaient pas tant de finesse; ils avaient des notions vagues, incertaines, contradictoires sur tout ce qui tenait à la physique. On a fait des volumes immenses pour savoir ce qu'ils pensaient sur bien des questions de cette sorte. Quatre mots auraient suffi, *ils ne pensaient pas*.

Il faut toûjours en excepter un petit nombre de sages, mais ils sont venus tard; peu ont expliqué leurs pensées, & quand ils l'ont fait, les charlatans de la terre les ont envoyés au ciel par le plus court chemin.

Un écrivain qu'on nomme, je crois, Plu-

che, a prétendu faire de Moïse un grand physicien ; un autre avait auparavant concilié Moïse avec Descartes, & avait imprimé le *Cartesius Mozaizans*; selon lui, Moïse avait inventé le premier les tourbillons & la matière subtile ; mais on sait assez que Dieu qui fit de Moïse un grand législateur, un grand prophète, ne voulut point du tout en faire un professeur de physique ; il instruisit les Juifs de leur devoir, & ne leur enseigna pas un mot de philosophie. Calmet qui a beaucoup compilé & qui n'a raisonné jamais, parle du système des Hébreux ; mais ce peuple grossier était bien loin d'avoir un système ; il n'avait pas même d'école de géométrie, le nom leur en était inconnu ; leur seule science était le métier de courtier & l'usure.

On trouve dans leurs livres quelques idées louches, incohérentes, & dignes en tout d'un peuple barbare sur la structure du ciel. Leur premier ciel était l'air, le second le firmament, où étaient attachées les étoiles ; ce firmament était solide & de glace, & portait les eaux supérieures, qui s'échappèrent de ce réservoir par des portes, des écluses, des cataractes, au tems du déluge.

Au dessus de ce firmament ou de ces eaux supérieures, était le troisiéme ciel ou l'empirée, où St. Paul fut ravi. Le firmament était une espèce de demi-voûte, qui embrassait la terre. Le soleil ne faisait point le tour d'un globe qu'ils ne connaissaient pas. Quand il était parvenu à l'occident, il revenait à l'orient par un chemin inconnu ; & si on ne le voyait pas,

c'était comme le dit le Baron de Feneſte, parce qu'il revenait de nuit.

Encor les Hébreux avaient-ils pris ces rêveries des autres peuples. La plûpart des nations, excepté l'école des Caldéens, regardaient le ciel comme ſolide; la terre fixe & immobile, était plus longue d'orient en occident que du midi au nord d'un grand tiers; de là viennent ces expreſſions de longitude & de latitude que nous avons adoptées. On voit que dans cette opinion il était impoſſible qu'il y eût des antipodes. Auſſi St. Auguſtin traite l'idée des antipodes *d'abſurdité*, & Lactance dit expreſſément, *Y a-t-il des gens aſſez fous pour croire qu'il y ait des hommes dont la tête ſoit plus baſſe que les pieds? &c.*

St. Chryſoſtome s'écrie dans ſa quatorziéme homélie, *Où ſont ceux qui prétendent que les cieux ſont mobiles, & que leur forme eſt circulaire?*

Lactance dit encor au Liv. III. de ſes inſtitutions, *Je pourrais vous prouver par beaucoup d'argumens qu'il eſt impoſſible que le ciel entoure la terre.*

L'auteur du Spectacle de la nature pourra dire à Mr. le Chevalier tant qu'il voudra, que Lactance & St. Chryſoſtome étaient de grands philoſophes, on lui répondra qu'ils étaient de grands ſaints, & qu'il n'eſt point du tout néceſſaire pour être un ſaint, d'être un bon aſtronome. On croira qu'ils ſont au ciel, mais on avouera qu'on ne ſait pas dans quelle partie du ciel préciſément.

CIRCONCISION.

LOrs qu'Hérodote raconte ce que lui ont dit les barbares chez lesquels il a voyagé, il raconte des sotises, & c'est ce que font la plûpart de nos voyageurs. Aussi n'exige-t-il pas qu'on le croye, quand il parle de l'avanture de Gigès & de Candaule, d'Arion porté sur un dauphin, & de l'Oracle consulté pour savoir ce que faisait Crésus, qui répondit qu'il faisait cuire alors une tortue dans un pot couvert; & du cheval de Darius qui ayant henni le premier de tous, déclara son maître Roi, & de cent autres fables propres à amuser des enfans & à être compilées par des rhéteurs; mais quand il parle de ce qu'il a vû, des coutumes des peuples qu'il a examinées, de leurs antiquités, qu'il a consultées, il parle alors à des hommes.

Il semble, dit-il au livre d'Euterpe, *que les habitans de la Colchide sont originaires d'Egypte; j'en juge par moi-même plutôt que par ouï-dire; car j'ai trouvé qu'en Colchide on se souvenait bien plus des anciens Egyptiens qu'on ne se ressouvenait des anciennes coutumes de Colcos en Egypte.*

Ces habitans des bords du Pont-Euxin prétendaient être une colonie établie par Sésostris; pour moi je le conjecturais non-seulement parce qu'ils sont bazanés, & qu'ils ont les cheveux frisés, mais parce que les peuples de Colchide, d'Egypte, & d'Ethiopie, sont les seuls sur la terre qui se sont fait circoncire de tout tems, car les Phéni-

tiens & ceux de la Paleſtine avouent qu'ils ont pris la Circonciſion des Egyptiens. Les Syriens qui habitent aujourd'hui ſur les rivages du Thermodon, & de Pathenie, & les Macrons leurs voiſins, avouent qu'il n'y a pas longtems qu'ils ſe ſont conformés à cette coutume d'Egypte; c'eſt par là principalement qu'ils ſont reconnus pour Egyptiens d'origine.

A l'égard de l'Ethiopie & de l'Egypte, comme cette cérémonie eſt très ancienne chez ces deux nations, je ne ſaurais dire qui des deux tient la circonciſion de l'autre; il eſt toutefois vraiſemblable que les Ethiopiens la prirent des Egyptiens; comme, au contraire, les Phéniciens ont aboli l'uſage de circoncire les enfans nouveaux nés, depuis qu'ils ont eu plus de commerce avec les Grecs.

Il eſt évident, par ce paſſage d'Hérodote, que pluſieurs peuples avaient pris la circonciſion de l'Egypte; mais aucune nation n'a jamais prétendu avoir reçu la circonciſion des Juifs. A qui peut-on donc attribuer l'origine de cette coutume, ou à la nation de qui cinq ou ſix autres confeſſent la tenir, ou à une autre nation bien moins puiſſante, moins commerçante, moins guerrière, cachée dans un coin de l'Arabie pétrée, qui n'a jamais communiqué le moindre de ſes uſages à aucun peuple?

Les Juifs diſent qu'ils ont été reçus autrefois par charité dans l'Egypte; n'eſt-il pas bien vraiſemblable que le petit peuple a imité un uſage du grand peuple, & que les Juifs ont pris quelques coutumes de leurs maîtres?

Clément d'Alexandrie rapporte que Pythago-

re voyageant chez les Egyptiens, fut obligé de ſe faire circoncire, pour être admis à leurs myſtères; il fallait donc abſolument être circoncis pour être au nombre des prêtres d'Egypte. Ces prêtres exiſtaient lorſque Joſeph arriva en Egypte; le gouvernement était très ancien, & les cérémonies antiques de l'Egypte obſervées avec la plus ſcrupuleuſe exactitude.

Les Juifs avouent qu'ils demeurèrent pendant deux cent cinq ans en Egypte; ils diſent qu'ils ne ſe firent point circoncire dans cet eſpace de tems; il eſt donc clair que pendant ces deux cent cinq ans, les Egyptiens n'ont pas reçu la circonciſion des Juifs; l'auraient-ils priſe d'eux, après que les Juifs leur eurent volé tous les vaſes qu'on leur avait prêtés, & ſe furent enfuis dans le déſert avec leur proye, ſelon leur propre témoignage? Un maître adoptera-t-il la principale marque de la religion de ſon eſclave voleur & fugitif? cela n'eſt pas dans la nature humaine.

Il eſt dit dans le livre de Joſué, que les Juifs furent circoncis dans le déſert. *Je vous ai délivrés de ce qui faiſait votre opprobre chez les Egyptiens.* Or, quel pouvait être cet opprobre pour des gens qui ſe trouvaient entre les peuples de Phénicie, les Arabes, & les Egyptiens, ſi ce n'eſt ce qui les rendait mépriſables à ces trois nations? comment leur ôte-t-on cet opprobre? en leur ôtant un peu de prépuce? n'eſt-ce pas là le ſens naturel de ce paſſage?

La Genèſe dit qu'Abraham avait été circoncis auparavant, mais Abraham voyagea en Egyp-

te, qui était depuis longtems un royaume florissant, gouverné par un puissant Roi, rien n'empêche que dans ce royaume si ancien, la circoncision ne fût dès longtems en usage avant que la nation Juive fût formée. De plus, la circoncision d'Abraham n'eut point de suite; sa postérité ne fut circoncise que du tems de Josué.

Or avant Josué, les Israëlites, de leur aveu même, prirent beaucoup de coutumes des Egyptiens; ils les imitèrent dans plusieurs sacrifices, dans plusieurs cérémonies, comme dans les jeûnes qu'on observait les veilles des fètes d'Isis, dans les ablutions, dans la coutume de raser la tête des prêtres: l'encens, le candelabre, le sacrifice de la vache rousse, la purification avec de l'hysope, l'abstinence du cochon, l'horreur des ustenciles de cuisine des étrangers, tout atteste que le petit peuple Hébreu, malgré son aversion pour la grande nation Egyptienne, avait retenu une infinité d'usages de ses anciens maîtres. Ce bouc Hazazel qu'on envoyait dans le désert, chargé des péchés du peuple, était une imitation visible d'une pratique égyptienne, les Rabbins conviennent même que le mot d'Hazazel n'est point hébreu. Rien n'empêche donc que les Hébreux ayent imité les Egyptiens dans la circoncision, comme faisaient les Arabes leurs voisins.

Il n'est point extraordinaire que Dieu, qui a sanctifié le batême si ancien chez les Asiatiques, ait sanctifié aussi la circoncision non moins ancienne chez les Africains. On a déja

remarqué qu'il eſt le maître d'attacher ſes graces aux ſignes qu'il daigne choiſir.

Au reſte, depuis que ſous Joſué, le peuple Juif eut été circoncis, il a conſervé cet uſage juſqu'à nos jours; les Arabes y ont auſſi toûjours été fidèles, mais les Egyptiens, qui dans les premiers tems circonciſaient les garçons & les filles, ceſſèrent avec le tems de faire aux filles cette opération, & enfin la reſtraignirent aux prêtres, aux aſtrologues, & aux prophêtes. C'eſt ce que Clément d'Alexandrie & Origène nous apprennent. En effet, on ne voit point que les Ptolomées ayent jamais reçu la circonciſion.

Les auteurs Latins, qui traitent les Juifs avec un ſi profond mépris, qu'ils les appellent, *Curtus Appella*, par dériſion, *Credat Judæus Apella*, *Curti Judæi*, ne donnent point de ces épithètes aux Egyptiens. Tout le peuple d'Egypte eſt aujourd'hui circoncis, mais par une autre raiſon, parce que le Mahométiſme adopta l'ancienne circonciſion de l'Arabie.

C'eſt cette circonciſion arabe qui a paſſé chez les Ethiopiens, où l'on circoncit encor les garçons & les filles.

Il faut avouer que cette cérémonie de la circonciſion paraît d'abord bien étrange; mais on doit remarquer que de tout tems les prêtres de l'Orient ſe conſacraient à leurs divinités par des marques parciculières. On gravait avec un poinçon une feuille de lierre ſur les prêtres de Bacchus. Lucien nous dit que les dévots à la déeſſe Iſis s'imprimaient des caractères ſur le

poignet,

poignet, & ſur le cou. Les prêtres de Cibèle ſe rendaient eunuques.

Il y a grande apparence que les Egyptiens, qui revéraient l'inſtrument de la génération, & qui en portaient l'image en pompe dans leurs proceſſions, imaginèrent d'offrir à Iſis & Oſiris, par qui tout s'engendrait ſur la terre, une partie légère du membre par qui ces dieux avaient voulu que le genre humain ſe perpétuât. Les anciennes mœurs orientales ſont ſi prodigieuſement différentes des nôtres, que rien ne doit paraître extraordinaire à quiconque a un peu de lecture. Un Pariſien eſt tout ſurpris quand on lui dit que les Hottentots font couper à leurs enfans mâles un teſticule. Les Hottentots ſont peut-être ſurpris que les Pariſiens en gardent deux.

CONCILES.

TOus les Conciles ſont infaillibles, ſans doute; car ils ſont compoſés d'hommes.

Il eſt impoſſible que jamais les paſſions, les intrigues, l'eſprit de diſpute, la haine, la jalouſie, le préjugé, l'ignorance régent dans ces aſſemblées.

Mais pourquoi, dira-t-on, tant de Conciles ont-ils été oppoſés les uns aux autres? C'eſt pour exercer notre foi; ils ont tous eu raiſon chacun dans leur tems.

On ne croit aujourd'hui, chez les Catholi-

ques Romains, qu'aux Conciles approuvés dans le Vatican, & on ne croit, chez les Catholiques Grecs, qu'à ceux approuvés dans Conſtantinople. Les Proteſtans ſe moquent des uns & des autres, ainſi tout le monde doit être content.

Nous ne parlerons ici que des grands Conciles; les petits n'en valent pas la peine.

Le premier eſt celui de Nicée. Il fut aſſemblé en 325 de l'ère vulgaire, après que Conſtantin eut écrit & envoyé par Ozius cette belle lettre au Clergé un peu brouillon d'Alexandrie: *Vous vous querellez pour un ſujet bien mince. Ces ſubtilités ſont indignes de gens raiſonnables.* Il s'agiſſait de ſavoir ſi Jéſus était créé, ou incréé. Cela ne touchait en rien la morale, qui eſt l'eſſentiel. Que Jéſus ait été dans le tems, ou avant le tems, il n'en faut pas moins être homme de bien. Après beaucoup d'altercations, il fut enfin décidé que le fils était auſſi ancien que le père, & *conſubſtantiel* au père. Cette déciſion ne s'entend guères; mais elle n'en eſt que plus ſublime. Dix-ſept évêques proteſtent contre l'arrêt, & une ancienne chronique d'Alexandrie, conſervée à Oxford, dit que deux mille prêtres proteſtèrent auſſi; mais les prélats ne font pas grand cas des ſimples prêtres, qui ſont d'ordinaire pauvres. Quoiqu'il en ſoit, il ne fut point du tout queſtion de la Trinité dans ce premier Concile. La formule porte: *Nous croyons Jéſus conſubſtantiel au Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, engendré & non fait; nous croyons auſſi au St.*

Esprit. Le St. Esprit, il faut l'avouer, fut traité bien cavaliérement.

Il est rapporté dans le Supplément du Concile de Nicée, que les pères, étant fort embarrassés pour savoir quels étaient les livres cryphes, ou apocryphes de l'Ancien & du Nouveau Testament, les mirent tous pêle-mêle sur un autel, & les livres à rejetter tombèrent par terre. C'est dommage que cette belle recette soit perdue de nos jours.

Après le premier Concile de Nicée, composé de 317 évêques infaillibles, il s'en tint un autre à Rimini, & le nombre des infaillibles fut cette fois de 400, sans compter un gros détachement à Seleucie d'environ 200. Ces six cent évêques après quatre mois de querelles, otèrent unanimement à Jésus sa *consubstantiabilité.* Elle lui a été rendue depuis, excepté chez les Sociniens, ainsi tout va bien.

Un des grands Conciles est celui d'Ephèse en 431; l'évêque de Constantinople, Nestorius, grand persécuteur d'hérétiques, fut condamné lui-même, comme hérétique, pour avoir soutenu qu'à la vérité Jésus était bien Dieu, mais que sa mère n'était pas absolument mère de Dieu, mais mère de Jésus. Ce fut St. Cyrille, qui fit condamner St. Nestorius; mais aussi les partisans de Nestorius firent déposer St. Cyrille dans le même Concile; ce qui embarrassa fort le St. Esprit.

Remarquez ici, lecteur, bien soigneusement que l'Evangile n'a jamais dit un mot, ni de la consubstantiabilité du Verbe, ni de l'honneur qu'avait eu Marie d'être mère de Dieu, non

plus que des autres disputes qui ont fait assembler des Conciles infaillibles.

Eutichès était un moine, qui avait beaucoup crié contre Nestorius, dont l'hérésie n'allait pas à moins qu'à supposer deux personnes en Jésus; ce qui est épouvantable. Le moine, pour mieux contredire son adversaire, assure que Jésus n'avait qu'une nature. Un Flavien évêque de Constantinople, lui soutint qu'il fallait absolument qu'il y eût deux natures en Jésus. On assemble un Concile nombreux à Ephèse, en 449; celui-là se tint à coups de bâtons, comme le petit Concile de Cirthe en 355. & certaine conférence à Carthage. La nature de Flavien fut mouluë de coups, & deux natures furent assignées à Jésus. Au Concile de Calcedoine en 451. Jésus fut réduit à une nature.

Je passe des Conciles tenus pour des minuties, & je viens au sixiéme Concile général de Constantinople, assemblé pour savoir au juste si Jésus n'ayant qu'une nature, avait deux volontés. On sent combien cela est important pour plaire à Dieu.

Ce Concile fut convoqué par Constantin le barbu, comme tous les autres l'avaient été par les Empereurs précédens, les Légats de l'Evêque de Rome eurent la gauche. Les Patriarches de Constantinople & d'Antioche eurent la droite. Je ne sais si les Caudataires à Rome, prétendent que la gauche est la place d'honneur. Quoi qu'il en soit, Jésus, de cette affaire là obtint deux volontés.

La loi Mosaïque avait défendu les images. Les peintres, & les sculpteurs n'avaient pas fait fortune chez les Juifs. On ne voit pas que Jésus ait jamais eu de tableaux, excepté peut-être celui de Marie, peinte par Luc. Mais enfin Jésus-Christ ne recommande nulle part qu'on adore les images. Les Chrétiens les adorèrent pourtant vers la fin du quatriéme siécle, quand ils se furent familiarisés avec les beaux arts. L'abus fut porté si loin au huitiéme siécle, que Constantin Copronyme assembla à Constantinople un Concile de trois cent-vingt évêques, qui anathématisa le culte des images, & qui le traita d'idolâtrie.

L'Impératrice Irène, la même, qui depuis fit arracher les yeux à son fils, convoqua le second Concile de Nicée en 787 : l'adoration des images y fut rétablie. On veut aujourd'hui justifier ce Concile, en disant que cette adoration était un culte de *dulie*, & non pas de *latrie*.

Mais soit de latrie, soit de dulie, Charlemagne en 794 fit tenir à Francfort un autre Concile, qui traita le second de Nicée d'idolâtrie. Le Pape Adrien I. y envoya deux Légats, & ne le convoqua pas

Le premier grand Concile, convoqué par un Pape, fut le premier de Latran en 1139 ; il y eut environ mille évêques, mais on n'y fit presque rien, sinon qu'on anathématisa ceux qui disaient que l'Eglise était trop riche.

Autre Concile de Latran en 1179, tenu par le Pape Alexandre III, où les Cardinaux, pour

la première fois, prirent le pas sur les Evêques; il ne fut question que de discipline.

Autre grand Concile de Latran en 1215. Le Pape Innocent III. y dépouilla le Comte de Toulouse de tous ses biens, en vertu de l'excommunication. C'est le premier Concile, qui aït parlé de *Transubstantiation.*

En 1245. Concile général de Lyon, ville alors Impériale, dans laquelle le Pape Innocent IV. excommunia l'Empereur Fréderic II. & par conséquent le déposa & lui interdit le feu & l'eau: c'est dans ce Concile qu'on donna aux Cardinaux un chapeau rouge, pour les faire souvenir qu'il faut se baigner dans le sang des partisans de l'Empereur. Ce Concile fut la cause de la destruction de la Maison de Suabe, & de trente ans d'anarchie dans l'Italie & dans l'Allemagne.

Concile général à Vienne en Dauphiné en 1311. où l'on abolit l'ordre des Templiers, dont les principaux membres avaient été condamnés au plus horrible supplice, sur les accusations les moins prouvées.

En 1414. le grand Concile de Constance, où l'on se contenta de démettre le Pape Jean XXIII. convaincu de mille crimes; & où on brula Jean Hus, & Jérôme de Prague, pour avoir été opiniâtres, attendu que l'opiniâtreté est un bien plus grand crime, que le meurtre, le rapt, la simonie, & la sodomie.

En 1430. le grand Concile de Bâle, non reconnu à Rome, parce qu'on y déposa le Pape Eugène IV. qui ne se laissa point déposer.

Les Romains comptent pour Concile général le cinquiéme Concile de Latran en 1512. convoqué contre Louïs XII. Roi de France par le Pape Jules II ; mais ce Pape guerrier étant mort, ce Concile s'en alla en fumée.

Enfin nous avons le grand Concile de Trente, qui n'est pas reçu en France pour la discipline: mais le dogme en est incontestable, puisque le St. Esprit arrivait de Rome à Trente, toutes les semaines dans la malle du courier, à ce que dit Fra-Paolo Sarpi ; mais Fra-Paolo Sarpi sentait un peu l'hérésie.

(*par Mr. Abausit le cadet.*)

CONFESSION.

C'Est encore un problême si la confession, à ne la considérer qu'en politique, a fait plus de bien que de mal. On se confessait dans les mystères d'Isis, d'Orphée & de Cérès, devant l'Hiérophante & les initiés ; car puisque ces mystères étaient des expiations, il fallait bien avoüer qu'on avait des crimes à expier. Les Chrétiens adoptèrent la confession dans les premiers siécles de l'Eglise, ainsi qu'ils prirent à-peu-près les rites de l'antiquité, comme les temples, les autels, l'encens, les cierges, les processions, l'eau lustrale, les habits sacerdotaux, plusieurs formules des mystères ; le *sursum corda*, *l'ite missa est*, & tant d'autres. Le scandale de la confession

publique d'une femme arrivé à Conſtantinople au quatriéme ſiécle, fit abolir la confeſſion.

La confeſſion ſecrette qu'un homme fait à un autre homme, ne fut admiſe dans notre Occident que vers le ſeptiéme ſiécle. Les Abbés commencèrent par exiger que leurs moines vinſſent deux fois par an leur avouer toutes leurs fautes. Ce furent ces Abbés qui inventèrent cette formule, *je t'abſous autant que je le peux & que tu en as beſoin.* Il ſemble qu'il eût été plus reſpectueux pour l'Etre ſuprême, & plus juſte, de dire, Puiſſe-t-il pardonner à tes fautes & aux miennes !

Le bien que la confeſſion a fait, eſt d'avoir quelquefois obtenu des reſtitutions des petits voleurs. Le mal eſt d'avoir quelquefois dans les troubles des Etats forcé les pénitens à être rebelles & ſanguinaires en conſcience. Les prêtres Guelfes refuſaient l'abſolution aux Gibelins, & les prêtres Gibelins ſe gardaient bien d'abſoudre les Guelfes. Les aſſaſſins des Sforces, des Médicis, des Princes d'Orange, des Rois de France, ſe préparèrent aux parricides par le ſacrement de la Confeſſion.

Louis XI., la Brinvilliers ſe confeſſaient dès qu'ils avaient commis un grand crime, & ſe confeſſaient ſouvent comme les gourmands prennent médecine, pour avoir plus d'appétit.

Si on pouvait être étonné de quelque choſe, on le ſerait d'une bulle du Pape Grégoire XV. émanée de ſa Sainteté le 30. Août 1622. par laquelle il ordonne de révéler les confeſſions en certains cas.

La réponſe du jéſuite Coton à Henri IV. durera plus que l'ordre des Jéſuites. Révéleriez-vous la confeſſion d'un homme réſolu de m'aſſaſſiner ? *Non, mais je me mettrais entre vous & lui.*

CONVULSIONS.

ON danſa vers l'an 1724. ſur le cimetière de St. Médard ; il s'y fit beaucoup de miracles : en voici un rapporté dans une chanſon de Mad. la Ducheſſe du Maine ;

Un décroteur à la royale
Du talon gauche eſtropié,
Obtint pour grace ſpéciale
D'être boiteux de l'autre pied.

Les convulſions miraculeuſes, comme on ſait, continuèrent juſqu'à ce qu'on eût mis une garde au cimetière.

De par le Roi, défenſe à Dieu
De plus fréquenter en ce lieu.

Les Jéſuites, comme on le ſait encor, ne pouvant plus faire de tels miracles depuis que leur Xavier avait épuiſé les graces de la compagnie à reſſuſciter neuf morts de compte fait, s'aviſèrent, pour balancer le crédit des Janſéniſtes, de faire graver une eſtampe de Jéſus-

Chriſt habillé en jéſuite. Un plaiſant du parti Janséniſte, comme on le ſait encore, mit au bas de l'eſtampe :

Admirez l'artifice extrême
De ces moines ingénieux;
Il vous ont habillé comme eux,
Mon Dieu, de peur qu'on ne vous aime.

Les Janſéniſtes pour mieux prouver que jamais Jéſus-Chriſt n'avait pû prendre l'habit de jéſuite, remplirent Paris de convulſions, & attirèrent le monde à leur préau. Le Conſeiller au Parlement, Carré de Montgeron, alla préſenter au Roi un recueil *in*-4°. de tous ces miracles, atteſtés par mille témoins; il fut mis, comme de raiſon, dans un château, où l'on tâcha de rétablir ſon cerveau par le régime; mais la vérité l'emporte toûjours ſur les perſécutions, les miracles ſe perpétuèrent trente ans de ſuite, ſans diſcontinuer. On faiſait venir chez ſoi ſœur Roſe, ſœur Illuminée, ſœur Promiſe, ſœur Confite; elles ſe faiſaient fouëtter, ſans qu'il y parût le lendemain; on leur donnait des coups de buches ſur leur eſtomac bien cuiraſſé, bien rembourré, ſans leur faire de mal; on les couchait devant un grand feu, le viſage frotté de pommade, ſans quelles brulaſſent; enfin, comme tous les arts ſe perfectionnent, on a fini par leur enfoncer des épées dans les chairs, & par les crucifier. Un fameux théologien même a eu auſſi l'avantage d'être mis en croix: tout cela pour convaincre le monde qu'une cer-

taine bulle était ridicule, ce qu'on aurait pû prouver ſans tant de frais. Cependant, & Jéſuites & Janſéniſtes, ſe réunirent tous contre l'eſprit des loix, & contre .... & contre .... & contre .... & contre .... Et nous oſons après cela nous moquer des Lapons, des Samoyèdes & des Nègres!

CORPS.

De même que nous ne ſavons ce que c'eſt qu'un eſprit, nous ignorons ce que c'eſt qu'un corps : nous voyons quelques propriétés, mais quel eſt ce ſujet en qui ces propriétés réſident ? il n'y a que des corps, diſaient Démocrite & Epicure ; il n'y a point de corps, diſaient les diſciples de Zénon d'Elée.

L'Evêque de Cloine, Berklay, eſt le dernier, qui par cent ſophiſmes captieux a prétendu prouver que les corps n'exiſtent pas ; ils n'ont, dit-il, ni couleurs, ni odeurs, ni chaleur ; ces modalités ſont dans vos ſenſations, & non dans les objets : il pouvait s'épargner la peine de prouver cette vérité, elle était aſſez connuë ; mais de là il paſſe à l'étenduë, à la ſolidité qui ſont des eſſences du corps, & il croit prouver qu'il n'y a pas l'étenduë dans une piéce de drap verd, parce que ce drap n'eſt pas verd en effet ; cette ſenſation du verd n'eſt qu'en vous, donc cette ſenſation de l'étenduë n'eſt auſſi qu'en vous. Et après avoir ainſi dé-

truit l'étenduë, il conclut que la solidité qui y est attachée tombe d'elle-même; & qu'ainsi il n'y a rien au monde que nos idées. De sorte que, selon ce docteur, dix mille hommes tués par dix mille coups de canon, ne sont dans le fonds que dix mille appréhensions de notre ame.

Il ne tenait qu'à Mr. l'Evêque de Cloine de ne point tomber dans l'excès de ce ridicule; il croit montrer qu'il n'y a point d'étendue, parce qu'un corps lui a paru avec sa lunette quatre fois plus gros qu'il ne l'était à ses yeux, & quatre fois plus petit à l'aide d'un autre verre. De-là il conclut qu'un corps ne pouvant à la fois avoir quatre pieds, seize pieds, & un seul pied d'étenduë, cette étenduë n'existe pas; donc il n'y a rien; il n'avait qu'à prendre une mesure, & dire, De quelque étenduë qu'un corps me paraisse, il est étendu de tant de ces mesures.

Il lui était bien aisé de voir qu'il n'en est pas de l'étendue & de la solidité comme des sons, des couleurs, des saveurs, des odeurs, &c. Il est clair que ce sont en nous des sentimens excités par la configuration des parties; mais l'étenduë n'est point un sentiment. Que ce bois allumé s'éteigne, je n'ai plus chaud; que cet air ne soit plus frappé, je n'entends plus; que cette rose se fane, je n'ai plus d'odorat pour elle; mais ce bois, cet air, cette rose, sont étendus sans moi. Le paradoxe de Berklay ne vaut pas la peine d'être réfuté.

Il est bon de savoir ce qui l'avait entrainé

dans ce paradoxe. J'eus, il y a longtems, quelques converſations avec lui; il me dit que l'origine de ſon opinion venait de ce qu'on ne peut concevoir ce que c'eſt que ce ſujet qui reçoit l'étenduë. Et en effet, il triomphe dans ſon livre, quand il demande à Hilas ce que c'eſt que ce ſujet, ce *ſubſtratum*, cette ſubſtance; C'eſt le corps étendu, répond Hilas; alors l'Evêque, ſous le nom de Philonoüs, ſe moque de lui; & le pauvre Hilas voyant qu'il a dit que l'etenduë eſt le ſujet de l'étenduë, & qu'il a dit une ſotiſe, demeure tout confus & avoüe qu'il n'y comprend rien, qu'il n'y a point de corps, que le monde matériel n'exiſte pas, qu'il n'y a qu'un monde intellectuel.

Philonoüs devait dire ſeulement à Hilas, Nous ne ſavons rien ſur le fonds de ce ſujet, de cette ſubſtance étenduë, ſolide, diviſible, mobile, figûrée, &c. je ne la connais pas plus que le ſujet penſant, ſentant & voulant; mais ce ſujet n'en exiſte pas moins, puiſqu'il a des propriétés eſſentielles dont il ne peut être dépouillé.

Nous ſommes tous comme la plûpart des dames de Paris; elles ſont grande chère ſans ſavoir ce qui entre dans les ragouts; de même nous jouïſſons des corps, ſans ſavoir ce qui les compoſe. De qnoi eſt fait le corps? de parties, & ces parties ſe réſolvent en d'autres parties. Que ſont ces dernières parties? Toûjours des corps; vous diviſez ſans ceſſe, & vous n'avancez jamais.

Enfin, un ſubtil philoſophe remarquant

qu'un tableau eſt fait d'ingrédiens, dont aucun n'eſt un tableau, & une maiſon de matériaux dont aucun n'eſt une maiſon, il imagina (d'une façon un peu différente) que les corps ſont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne ſont pas corps; & cela s'appelle des monades, Ce ſyſtême ne laiſſe pas d'avoir ſon bon; & s'il était révélé, je le croirais très poſſible; tous ces petits êtres ſeraient des points mathématiques, des eſpèces d'ames qui n'attendraient qu'un habit pour ſe mettre dedans. Ce ſerait une métempſicoſe continuelle; une monade irait tantôt dans une baleine, tantôt dans un arbre, tantôt dans un joueur de gobelets. Ce ſyſtême en vaut bien un autre; je l'aime bien autant que la déclinaiſon des atômes, les formes ſubſtantielles, la grace verſatile, & les vampires de Dom Calmet.

CRÉDO.

JE récite mon Pater & mon Crédo tous les matins, je ne reſſemble point à Brouſſin dont Réminiac diſait :

Brouſſin dès l'âge le plus tendre
Poſſéda la ſauce Robert,
Sans que ſon précepteur lui pût jamais apprendre
Ni ſon crédo ni ſon pater.

Le Symbole ou la *collation*, vient du mot *Sym-*

bolein, & l'Eglise Latine adopte ce mot comme elle a tout pris de l'Eglise Grecque. Les théologiens un peu instruits savent que ce symbole qu'on nomme des apôtres, n'est point du tout des apôtres.

On appellait symbole chez les Grecs, les paroles, les signes auxquels les initiés aux mystères de Cérès, de Cibèle, de Mithra se reconnaissaient; (*) les Chrétiens avec le tems eurent leur symbole. S'il avait existé du tems des apôtres, il est à croire que St. Luc en aurait parlé.

On attribue à St. Augustin une histoire du symbole dans son sermon 115. on lui fait dire dans ce sermon que Pierre avait commencé le symbole en disant, *Je crois en Dieu père tout-puissant*; Jean ajouta *créateur du ciel & de la terre*; Jaques ajouta, *Je crois en Jésus-Christ son fils unique notre Seigneur*; & ainsi du reste. On a retranché cette fable dans la dernière édition d'Augustin. Je m'en rapporte aux révérends pères Bénédictins, pour savoir au juste s'il fallait retrancher ou non ce petit morceau qui est curieux.

Le fait est que personne n'entendit parler de ce Crédo pendant plus de quatre cent années. Le peuple dit que Paris n'a pas été bâti en un jour, le peuple a souvent raison dans ses proverbes. Les apôtres eurent notre symbole dans le cœur, mais ils ne le mirent point par écrit. On en forma un du tems de St. Irenée, qui ne ressemble point à celui que nous récitons. No-

(*) *Arnobe* liv. 5. *Simbola quæ rogata sacrorum &c.* Voyez aussi Clément d'Alexandrie dans son sermon protreptique, ou *cohortatio ad gentes.*

tre ſymbole tel qu'il eſt aujourd'hui eſt conſtamment du cinquiéme ſiécle. Il eſt poſtérieur à celui de Nicée. L'article qui dit que Jéſus deſcendit aux enfers, celui qui parle de la communion des ſaints, ne ſe trouvent dans aucun des ſymboles qui précédèrent le nôtre. Et en effet, ni les Evangiles, ni les Actes des apôtres ne diſent que Jéſus deſcendît dans l'enfer. Mais c'était une opinion établie dès le troiſiéme ſiécle que Jéſus était deſcendu dans l'Hadès, dans le Tartare, mots que nous traduiſons par celui d'enfer. L'enfer en ce ſens n'eſt pas le mot hébreu *Scheol*, qui veut dire le ſouterrain, la foſſe. Et c'eſt pourquoi St. Athanaſe nous apprit depuis comment notre Sauveur était deſcendu dans les enfers. *Son humanité*, dit-il, *ne fut ni toute entière dans le ſépulcre, ni toute entière dans l'enfer. Elle fut dans le ſépulcre ſelon la chair, & dans l'enfer ſelon l'ame.*

St. Thomas aſſure que les ſaints qui reſſuſcitèrent à la mort de Jéſus-Chriſt, moururent de nouveau pour reſſuſciter enſuite avec lui; c'eſt le ſentiment le plus ſuivi. Toutes ces opinions ſont abſolument étrangères à la morale; il faut être homme de bien ſoit que les ſaints ſoient reſſuſcités deux fois, ſoit que Dieu ne les ait reſſuſcités qu'une. Notre ſymbole a été fait tard, je l'avoue, mais la vertu eſt de toute éternité.

S'il eſt permis de citer des modernes dans une matière ſi grave, je rapporterai ici le Crédo de l'abbé de St. Pierre, tel qu'il eſt écrit de ſa main dans ſon livre ſur la pureté de la religion,

gion, lequel n'a point été imprimé, & que j'ai copié fidélement.

„ Je crois en un ſeul Dieu & je l'aime. Je „ crois qu'il illumine toute ame venant au „ monde ainſi que le dit St. Jean. J'entends „ par-là toute ame qui le cherche de bonne foi.

„ Je crois en un ſeul Dieu, parce qu'il ne „ peut y avoir qu'une ſeule ame du grand tout; „ un ſeul être vivifiant; un formateur unique.

„ Je crois en Dieu le père puiſſant, parce „ qu'il eſt père commun de la nature, de tous „ les hommes qui ſont également ſes enfans. „ Je crois que celui qui les fait tous naître „ également, qui arrangea les reſſorts de no- „ tre vie de la même manière, leur a donné „ les mêmes principes de morale, apperçue „ par eux dès qu'ils réfléchiſſent, n'a mis au- „ cune différence entre ſes enfans que celle du „ crime & de la vertu.

„ Je crois que le Chinois juſte & bienfaiſant „ eſt plus précieux devant lui qu'un docteur „ pointilleux & arrogant.

„ Je crois que Dieu étant notre père com- „ mun, nous ſommes tenus de regarder tous „ les hommes comme nos frères.

„ Je crois que le perſécuteur eſt abomina- „ ble, & qu'il marche immédiatement après „ l'empoiſonneur & le parricide.

„ Je crois que les diſputes théologiques ſont „ à la fois la farce la plus ridicule & le fléau „ le plus affreux de la terre, immédiatement „ après la guerre, la peſte, la famine & la vérole.

„ Je crois que les eccléſiaſtiques doivent être

„ payés, & bien payés, comme serviteurs du
„ public, précepteurs de morale, teneurs des
„ régistres des enfans & des morts; mais qu'on
„ ne doit leur donner ni les richesses des fer-
„ miers généraux, ni le rang des princes, par-
„ ce que l'un & l'autre corrompent l'ame, &
„ que rien n'est plus révoltant que de voir
„ des hommes si riches & si fiers, faire prêcher
„ l'humilité, & l'amour de la pauvreté par
„ des gens qui n'ont que cent écus de gages.

„ Je crois que tous les prêtres qui desservent
„ une paroisse doivent être mariés, non-seule-
„ lement pour avoir une femme honnête qui
„ prenne soin de leur ménage, mais pour être
„ meilleurs citoyens, donner de bons sujets à
„ l'Etat, & pour avoir beaucoup d'enfans bien
„ élevés.

„ Je crois qu'il faut absolument extirper les
„ moines, que c'est rendre un très grand ser-
„ vice à la patrie & à eux-mêmes. Ce sont des
„ hommes que Circé a changés en pourceaux,
„ le sage Ulysse doit leur rendre la forme hu-
„ maine.

Paradis aux bienfaisans!

CRITIQUE.

JE ne prétends point parler ici de cette criti-que de scholiastes, qui restitue mal un mot d'un ancien auteur qu'auparavant on entendait

très bien. Je ne touche point à ces vraies critiques qui ont débrouillé ce qu'on peut de l'histoire & de la philosophie ancienne. J'ai en vüe les critiques qui tiennent à la satyre.

Un amateur des lettres lisait un jour le Tasse avec moi; il tomba sur cette stance.

Chiama gli habitator dell' ombre eterne,
Il rauco suon della tartarea tromba,
Treman le spazioze atre caverne,
E l'aer ceco a quel rumor rimbomba;
Ne stridendo cosi dalle superne
Regioni del cielo il fulgor piomba;
Ne si scossa giamai trema la terra,
Quando i vapori in sen gravida serra.

Il lut ensuite au hazard plusieurs stances de cette force & de cette harmonie. Ah! c'est donc là, s'écria-t-il, ce que votre Boileau appelle du clinquant? c'est donc ainsi qn'il veut rabaisser un grand-homme qui vivait cent ans avant lui, pour mieux élever un autre grand-homme qui vivait seize cent ans auparavant; & qui eût lui-même rendu justice au Tasse?

Consolez-vous, lui dis-je, prenons les opéras de Quinaut: nous trouvâmes à l'ouverture du livre, de quoi nous mettre en colère contre la critique; l'admirable poëme d'Armide se présenta, nous trouvames ces mots.

SIDONIE.

La haine est affreuse & barbare,

L'amour contraint les cœurs dont il s'empare,
A souffrir des maux rigoureux.
Si votre sort est en votre puissance,
Faites choix de l'indifférence,
Elle assure un sort plus heureux.

ARMIDE.

Non, non, il ne m'est pas possible
De passer de mon trouble en un état paisible ;
Mon cœur ne se peut plus calmer ;
Renaud m'offense trop, il n'est que trop aimable,
C'est pour moi désormais un choix indispensable
De le haïr ou de l'aimer.

Nous lûmes toute la piéce d'Armide, dans laquelle le génie du Tasse reçoit encor de nouveaux charmes par les mains de Quinaut ; Eh bien, dis-je à mon ami, c'est pourtant ce Quinaut que Boileau s'efforça toûjours de faire regarder comme l'écrivain le plus méprisable ; il persuada même à Louis XIV, que cet écrivain gracieux, touchant, patétique, élégant, n'avait d'autre mérite que celui qu'il empruntait du musicien Lully. Je conçois cela très aisément, me répondit mon ami ; Boileau n'était pas jaloux du musicien, il l'était du poëte. Quel fond devons-nous faire sur le jugement d'un homme, qui pour rimer à un vers qui finissait en *aut*, denigrait tantôt *Boursaut*, tantôt *Hainaut*, tantôt *Quinaut*, selon qu'il était bien ou mal avec ces messieurs-là ?

Mais pour ne pas laiſſer refroidir votre zèle contre l'injuſtice, mettez ſeulement la tête à la fenêtre, regardez cette belle façade du Louvre, par laquelle Perraut s'eſt immortaliſé : cet habile homme était frère d'un académicien très ſavant, avec qui Boileau avait eu quelque diſpute ; en voilà aſſez pour être traité d'architecte ignorant.

Mon ami après avoir un peu rêvé reprit en ſoupirant, La nature humaine eſt ainſi faite. Le Duc de Sully dans ſes mémoires, trouve le Cardinal d'Oſſat, & le Secrétaire de Villeroi, de mauvais miniſtres ; Louvois faiſait ce qu'il pouvait pour ne pas eſtimer le grand Colbert ; Ils n'imprimaient rien l'un contre l'autre de leur vivant, répondis-je, c'eſt une ſottiſe qui n'eſt guère attachée qu'à la littérature, à la chicane, & à la théologie.

Nous avons eu un homme de mérite, c'eſt La Motte, qui a fait de très belles ſtances.

Quelquefois au feu qui la charme
Reſiſte une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Hélas cette contrainte extrême
La prive du vice qu'elle aime,
Pour fuïr la honte qu'elle hait.
Sa ſévérité n'eſt que faſte,
Et l'honneur de paſſer pour chaſte
La réſout à l'être en effet.

En vain ce ſévère ſtoïque

Sous mille défauts abattu
Se vante d'une ame héroïque
Toute voüée à la vertu ;
Ce n'eſt point la vertu qu'il aime,
Mais son cœur yvre de lui-même
Voudrait uſurper les autels ;
Et par ſa ſageſſe frivole
Il ne veut que parer l'idole
Qu'il offre au culte des mortels.

Les champs de Pharſale & d'Arbelle
Ont vû triompher deux vainqueurs,
L'un & l'autre digne modèle
Que ſe propoſent les grands cœurs.
Mais le ſuccès a fait leur gloire;
Et ſi le ſceau de la victoire
N'eût conſacré ces demi-dieux,
Alexandre aux yeux du vulgaire,
N'aurait été qu'un téméraire,
Et Céſar qu'un ſéditieux.

Cet auteur, dit-il, était un ſage qui prêta plus d'une fois le charme des vers à la philoſophie. S'il avait toûjours écrit de pareilles ſtances, il ſerait le premier des poëtes liriques, cependant c'eſt alors qu'il donnait ces beaux morceaux, que l'un de ſes contemporains l'appellait

Certain oiſon gibier de baſſe-cour :

Il dit de La Motte en un autre endroit;

De ſes diſcours l'ennuïeuſe beauté.

Il dit dans un autre :

...... Je n'y vois qu'un défaut ;
C'eſt que l'auteur les devait faire en proſe.
Ces odes-là ſentent bien le Quinaut.

Il le pourſuit partout ; il lui reproche partout la ſéchereſſe, & le défaut d'harmonie.

Seriez-vous curieux de voir les odes que fit quelques années après ce même cenſeur qui jugeait La Motte en maître, & qui le décriait en ennemi ? Liſez.

Cette influence ſouveraine
N'eſt pour lui qu'une illuſtre chaine
Qui l'attache au bonheur d'autrui ;
Tous les brillans qui l'embelliſſent,
Tous les talens qui l'annobliſſent
Sont en lui, mais non pas à lui.
Il n'eſt rien que le tems n'abſorbe, ne dévore,
Et les faits qu'on ignore
Sont bien peu différens des faits non avenus.

La bonté qui brille en elle
De ſes charmes les plus doux,
Eſt une image de celle
Qu'elle voit briller en vous.
Et par vous ſeule enrichie
Sa politeſſe affranchie
Des moindres obſcurités,
Eſt la lueur réfléchie
De vos ſublimes clartés.

Ils ont vû par ta bonne foi
De leurs peuples troublés d'effroi
La crainte heureusement déçüe,
Et déracinée à jamais
La haine si souvent reçüe
En survivance de la paix.

Dévoile à ma vüe empressée
Ces Déïtés d'adoption,
Synonymes de la pensée,
Symboles de l'abstraction.

N'est-ce pas une fortune,
Quand d'une charge commune
Deux moitiés portent le faix?
Que la moindre le réclame;
Et que du bonheur de l'ame,
Le corps seul fasse les fraix?

Il ne falait pas, dit alors mon judicieux amateur de lettres, il ne falait pas sans doute donner de si détestables ouvrages pour modèles à celui qu'on critiquait avec tant d'amertume; il eût mieux valu laisser jouïr en paix son adversaire de son mérite, & conserver celui qu'on avait; mais que voulez-vous? le *genus irritabile vatum*, est malade de la même bile qui le tourmentait autrefois. Le public pardonne ces pauvretés aux gens à talent, parce que le public ne songe qu'à s'amuser; il voit dans une allégorie intitulée *Pluton*, des juges condamnés à être écorchés, & à s'asseoir aux enfers, sur un

ſiége couvert de leur peau, au lieu de fleurs de lys; le lecteur ne s'embarraſſe pas ſi ces juges le méritent, ou non; ſi le complaignant qui les cite devant Pluton a tort ou raiſon. Il dit ces vers uniquement pour ſon plaiſir; s'ils lui en donnent, il n'en veut pas davantage; s'ils lui déplaiſent, il laiſſe là l'allégorie, & ne ferait pas un ſeul pas pour faire confirmer ou caſſer la ſentence.

Les inimitables tragédies de Racine ont toutes été critiquées, & très mal; c'eſt qu'elles l'étaient par des rivaux. Les artiſtes ſont les juges compétens de l'art, il eſt vrai, mais ces juges compétens ſont preſque toûjours corrompus.

Un excellent critique ſerait un artiſte qui aurait beaucoup de ſcience & de goût, ſans préjugés & ſans envie. Cela eſt difficile à trouver.

DAVID.

SI un jeune payſan en cherchant des âneſſes trouve un royaume, cela n'arrive pas communément. Si un autre payſan guérit ſon Roi d'un accès de folie en joüant de la harpe, ce cas eſt encor très rare; mais que ce petit joüeur de harpe devienne Roi parce qu'il a rencontré dans un coin un prêtre de village qui lui jette une bouteille d'huile d'olive ſur la tête, la choſe eſt encor plus merveilleuſe.

Quand & par qui ces merveilles furent-elles écrites ? Je n'en ſais rien ; mais je ſuis bien ſûr que ce n'eſt ni par un Polybe, ni par un Tacite. Je révère fort le digne Juif, quel qu'il ſoit, qui écrivit l'hiſtoire véritable du puiſſant Royaume des Hébreux pour l'inſtruction de l'univers ſous la dictée du Dieu de tous les mondes qui inſpira ce bon Juif ; mais je ſuis fâché que mon ami David commence par raſſembler une bande de voleurs au nombre de quatre cent, qu'à la tête de cette troupe d'honnêtes gens il s'entende avec Abimélec le grand-prêtre qui l'arme de l'épée de Goliath & qui lui donne les pains conſacrés. (premier Rois chap. 21. vſ. 13.)

Je ſuis un peu ſcandaliſé que David l'oint du Seigneur, l'homme ſelon le cœur de Dieu, révolté contre Saül autre oint du Seigneur, s'en aille avec quatre cent bandits mettre le païs à contribution, aille voler le bon homme Nabal, qu'immédiatement après Nabal ſe trouve mort, & que David épouſe la veuve ſans tarder. (Chap. 25. vſ. 10. 11.)

J'ai quelques ſcrupules ſur ſa conduite avec le grand Roi Akis, poſſeſſeur, ſi je ne me trompe, de cinq ou ſix villages dans le canton de Geth. David était alors à la tête de ſix cent bandits, allait faire des courſes chez les alliés de ſon bienfaiteur Akis ; il pillait tout, il tuait tout, vieillards, femmes, enfans à la mammelle. Et pourquoi égorgeait-il les enfans à la mammelle ? C'eſt, dit le divin auteur Juif, de peur que ces enfans n'en por-

taſſent la nouvelle au Roi Akis. (Chap. 27. vſ. 8. 9. 11.)

Ces bandits ſe fâchent contre lui, ils veulent le lapider. Que fait ce Mandrin Juif? Il conſulte le Seigneur, & le Seigneur lui répond qu'il faut aller attaquer les Amalécites, que ces bandits y gagneront de bonnes dépouilles, & qu'ils s'enrichiront. (Chap. 30.)

Cependant l'oint du Seigneur, Saül, perd une bataille contre les Philiſtins, & il ſe fait tuer. Un Juif en apporte la nouvelle à David. David qui n'avait pas apparemment de quoi donner la *buona nuncia* au courrier, le fait tuer pour ſa récompenſe. (2e. Rois chap. 1. vſ. 10.)

Isbozeth ſuccède à ſon père Saül, David eſt aſſez fort pour lui faire la guerre. Enfin Isbozeth eſt aſſaſſiné.

David s'empare de tout le royaume, il ſurprend la petite ville ou le village de Raba & il fait mourir tous les habitans par des ſupplices aſſez extraordinaires, on les ſcie en deux, on les déchire avec des herſes de fer, on les brule dans des fours à briques. Manière de faire la guerre tout-à-fait noble & généreuſe. (2e. Rois chap. 12.)

Après ces belles expéditions, il y a une famine de trois ans dans le païs; je le crois bien; car à la manière dont le bon David faiſait la guerre, les terres devaient être mal enſemencées. On conſulte le Seigneur, & on lui demande pourquoi il y a famine. La réponſe était fort aiſée, c'était aſſurément parceque dans un

païs, qui à peine produit du bled, quand on a fait cuire les laboureurs dans des fours à briques, & qu'on les a sciés en deux, il reste peu de gens pour cultiver la terre; mais le Seigneur répond que c'est parceque Saül avait tué autrefois des Gabaonites.

Que fait aussitôt le bon David? il assemble les Gabaonites; il leur dit que Saül avait eu grand tort de leur faire la guerre; que Saül n'était point comme lui selon le cœur de Dieu, qu'il est juste de punir sa race, & il leur donne sept petits-fils de Saül à pendre, lesquels furent pendus, parce qu'il y avait eu famine. (2e. Rois chap. 21.)

C'est un plaisir de voir comment cet imbécille de Dom Calmet justifie & canonise toutes ces actions, qui feraient frémir d'horreur si elles n'étaient incroyables.

Je ne parlerai pas ici de l'assassinat abominable d'Uria, & de l'adultère de Betzabéa; elle est assez connue; & les voies de Dieu sont si différentes des voies des hommes, qu'il a permis que Jésus-Christ descendît de cette infâme Betzabéa, tout étant purifié par ce saint mystère.

Je ne demande pas maintenant comment Jurieu a eu l'insolence de persécuter le sage Bayle pour n'avoir pas approuvé toutes les actions du bon Roi David, mais je demande comment on a souffert qu'un homme tel que Jurieu molestât un homme tel que Bayle?

DES DÉLITS LOCAUX.

PArcourez toute la terre, vous trouverez que le vol, le meurtre, l'adultère, la calomnie ſont regardés comme des délits que la ſociété condamne & réprime; mais ce qui eſt approuvé en Angleterre, & condamné en Italie, doit-il être puni en Italie comme un de ces attentats contre l'humanité entière? c'eſt-là ce que j'appelle délit local. Ce qui n'eſt criminel que dans l'enceinte de quelques montagnes ou entre deux rivières n'exige-t-il pas des juges plus d'indulgence que ces attentats qui ſont en horreur à toutes les contrées? Le juge ne doit-il pas ſe dire à lui-même: je n'oſerais punir à Raguſe ce que je punis à Lorette. Cette réflexion ne doit-elle pas adoucir dans ſon cœur cette dureté qu'il n'eſt que trop aiſé de contracter dans le long exercice de ſon emploi?

On connaît les Kermeſſes de la Flandre; ils étaient portés dans le ſiécle paſſé juſqu'à une indécence qui pouvait révolter des yeux inaccoutumés à ces ſpectacles.

Voici comme l'on célébrait la fète de Noël dans quelques villes. D'abord paraiſſait un jeune homme à moitié nud avec des ailes au dos, il récitait *l'ave Maria* à une jeune fille qui lui répondait *fiat*, & l'ange la baiſait ſur la bouche, enſuite un enfant enfermé dans un grand coq de carton criait en imitant le chant du coq: *puer natus eſt nobis.* Un gros bœuf en mugiſſant diſait

ubi, qu'il prononçait *oubi*, une brebis bêlait en criant, *Béthléem*. Un âne criait *hihanus* pour signifier *eamus*, une longue procession précédée de quatre fous, avec des grelots & des marottes fermait la marche. Il reste encore aujourd'hui des traces de ces dévotions populaires, que chez des peuples plus instruits on prendrait pour profanations. Un Suisse de mauvaise humeur, & peut-être plus yvre que ceux qui jouaient le rôle du bœuf & de l'âne, se prit de parole avec eux dans Louvain, il y eut des coups de donnés, on voulut faire pendre le Suisse qui échappa à peine.

Le même homme eut une violente querelle à la Haye en Hollande, pour avoir pris hautement le parti de Barnevelt contre un Gomariste outré. Il fut mis en prison à Amsterdam, pour avoir dit que les prêtres sont le fléau de l'humanité & la source de tous nos malheurs. Eh quoi, disait-il, si l'on croit que les bonnes œuvres peuvent servir au salut, on est au cachot. Si l'on se moque d'un coq & d'un âne, on risque la corde. Cette avanture, toute burlesque qu'elle est, fait assez voir qu'on peut être répréhensible sur un ou deux points de notre hémisphère, & être absolument innocent dans le reste du monde.

DESTIN.

De tous les livres qui ſont parvenus juſqu'à nous, le plus ancien eſt Homère; c'eſt là qu'on trouve les mœurs de l'antiquité profane, des héros groſſiers, des Dieux groſſiers, faits à l'image de l'homme. Mais c'eſt là qu'on trouve auſſi les ſemences de la philoſophie, & ſurtout l'idée du deſtin qui eſt maître des Dieux, comme les Dieux ſont les maîtres du monde.

Jupiter veut en vain ſauver Hector; il conſulte les deſtinées; il pèſe dans une balance les deſtins d'Hector & d'Achille; il trouve que le Troyen doit abſolument être tué par le Grec; il ne peut s'y oppoſer; & dès ce moment Apollon, le génie gardien d'Hector, eſt obligé de l'abandonner. (*Iliade liv.* 22.) Ce n'eſt pas qu'Homère ne prodigue ſouvent dans ſon poëme, des idées toutes contraires, ſuivant le privilège de l'antiquité; mais enfin, il eſt le premier chez qui on trouve la notion du deſtin. Elle était donc très en vogue de ſon tems.

Les Phariſiens, chez le petit peuple Juif, n'adoptèrent le deſtin que pluſieurs ſiécles après. Car ces Phariſiens eux-mêmes, qui furent les premiers lettrés d'entre les Juifs, étaient très nouveaux. Ils mêlèrent dans Alexandrie une partie des dogmes des Stoïciens, aux anciennes idées juives. St. Jérôme prétend même

que leur ſecte n'eſt pas de beaucoup antérieure à notre ère vulgaire.

Les philoſophes n'eurent jamais beſoin ni d'Homère, ni des Phariſiens, pour ſe perſuader que tout ſe fait par des loix immuables, que tout eſt arrangé, que tout eſt un effet néceſſaire.

Ou le monde ſubſiſte par ſa propre nature, par ſes loix phyſiques, ou un Etre ſuprême l'a formé ſelon ſes loix ſuprêmes; dans l'un & l'autre cas, ces loix ſont immuables; dans l'un & l'autre cas, tout eſt néceſſaire; les corps graves tendent vers le centre de la terre, ſans pouvoir tendre à ſe repoſer en l'air. Les poiriers ne peuvent jamais porter d'ananas. L'inſtinct d'un épagneul, ne peut être l'inſtinct d'une autruche; tout eſt arrangé, engrené & limité.

L'homme ne peut avoir qu'un certain nombre de dents, de cheveux & d'idées; il vient un tems où il perd néceſſairement ſes dents, ſes cheveux & ſes idées.

Il eſt contradictoire que ce qui fut hier n'ait pas été, que ce qui eſt aujourd'hui ne ſoit pas; il eſt auſſi contradictoire que ce qui doit être, puiſſe ne pas devoir être.

Si tu pouvais déranger la deſtinée d'une mouche, il n'y aurait nulle raiſon qui pût t'empêcher de faire le deſtin de toutes les autres mouches, de tous les autres animaux, de tous les hommes, de toute la nature; tu te trouverais au bout du compte plus puiſſant que Dieu.

Des imbécilles diſent, Mon médecin a tiré ma tante d'une maladie mortelle, il a fait vivre

ma

ma tante dix ans de plus qu'elle ne devait vivre; d'autres qui ſont les capables diſent, L'homme prudent fait lui-même ſon deſtin.

Nullum numen abeſt ſi ſit prudentia, ſed nos
Te facimus fortuna Deam cœloque locamus.

Mais ſouvent le prudent ſuccombe ſous ſa deſtinée, loin de la faire; c'eſt le deſtin qui fait les prudens.

De profonds politiques aſſurent que ſi on avait aſſaſſiné Cromwell, Ludlow, Ireton, & une douzaine d'autres parlementaires, huit jours avant qu'on coupât la tête à Charles I., ce roi aurait pû vivre encor & mourir dans ſon lit; ils ont raiſon; ils peuvent ajouter encor que ſi toute l'Angleterre avait été engloutie dans la mer, ce monarque n'aurait pas péri ſur un échaffaut auprès de Whitehall, auprès de la ſalle blanche: mais les choſes étaient arrangées de façon que Charles devait avoir le cou coupé.

Le cardinal d'Oſſat était ſans doute plus prudent qu'un fou des petites maiſons; mais n'eſt-il pas évident que les organes du ſage d'Oſſat étaient autrement faits que ceux de cet écervelé? de même que les organes d'un renard ſont différens de ceux d'une grüe & d'une alouette.

Ton médecin a ſauvé ta tante; mais certainement il n'a pas en cela contredit l'ordre de la nature, il l'a ſuivi. Il eſt clair que ta tante ne pouvait pas s'empêcher de naître dans

une telle ville, qu'elle ne pouvait pas s'empê-cher d'avoir dans un tel tems une certaine maladie, que le médecin ne pouvait pas être ailleurs que dans la ville où il était, que ta tante devait l'appeller, qu'il devait lui prefcrire les drogues qui l'ont guérie.

Un payfan croit qu'il a grêlé par hazard fur fon champ, mais le philofophe fait qu'il n'y a point de hazard, & qu'il était impoffible, dans la conftitution de ce monde, qu'il ne grêlât pas ce jour-là en cet endroit.

Il y a des gens qui étant effrayés de cette vérité en accordent la moitié, comme des débiteurs qui offrent moitié à leurs créanciers, & demandent répit pour le refte. Il y a, difent-ils, des événemens néceffaires, & d'autres qui ne le font pas; il ferait plaifant qu'une partie de ce monde fût arrangée, & que l'autre ne le fût point; qu'une partie de ce qui arrive dût arriver, & qu'une autre partie de ce qui arrive ne dût pas arriver. Quand on y regarde de près, on voit que la doctrine contraire à celle du deftin eft abfurde & contraire à l'idée d'une providence éternelle; mais il y a beaucoup de gens deftinés à raifonner mal, d'autres à ne point raifonner du tout, d'autres à perfécuter ceux qui raifonnent.

Il y a des gens qui vous difent, Ne croyez pas au fatalifme, car alors tout vous paraiffant inévitable vous ne travaillerez à rien, vous croupirez dans l'indifférence, vous n'aimerez ni les richeffes ni les honneurs, ni les louanges; vous ne voudrez rien acquérir, vous vous

croirez ſans mérite comme ſans pouvoir ; aucun talent ne ſera cultivé, tout périra par l'apathie.

Ne craignez rien, Meſſieurs, nous aurons toûjours des paſſions & des préjugés, puiſque c'eſt notre deſtinée d'être ſoumis aux préjugés & aux paſſions : nous ſaurons bien qu'il ne dépend pas plus de nous d'avoir beaucoup de mérite & de grands talens, que d'avoir les cheveux bien plantés & la main belle : nous ſerons convaincus qu'il ne faut tirer vanité de rien, & cependant nous aurons toûjours de la vanité.

J'ai néceſſairement la paſſion d'écrire ceci, & toi tu as la paſſion de me condamner ; nous ſommes tous deux également ſots, également les jouets de la deſtinée. Ta nature eſt de faire du mal, la mienne eſt d'aimer la vérité, & de la publier malgré toi.

Le hibou qui ſe nourrit de ſouris dans ſa maſure, a dit au roſſignol, Ceſſe de chanter ſous tes beaux ombrages, viens dans mon trou, afin que je t'y dévore ; & le roſſignol a répondu, Je ſuis né pour chanter ici, & pour me moquer de toi.

Vous me demandez ce que deviendra la liberté ? Je ne vous entends pas. Je ne ſais ce que c'eſt que cette liberté dont vous parlez ; il y a ſi longtems que vous diſputez ſur ſa nature, qu'aſſurément vous ne la connaiſſez pas. Si vous voulez, ou plutôt, ſi vous pouvez examiner paiſiblement avec moi ce que c'eſt, paſſez à la lettre L.

DIEU.

SOus l'empire d'Arcadius, Logomacos, théologal de Conſtantinople, alla en Scythie, s'arrêta au pié du Caucaſe, dans les fertiles plaines de Zéphirim, ſur les frontières de la Colchide. Le bon vieillard Dondindac était dans ſa grande ſalle baſſe, entre ſa grande bergerie & ſa vaſte grange; il était à genoux avec ſa femme, ſes cinq fils & ſes cinq filles, ſes parens & ſes valets, & tous chantaient les louanges de Dieu après un léger repas. Que fais-tu là, idolâtre? lui dit Logomacos. Je ne ſuis point idolâtre, dit Dondindac. Il faut bien que tu ſois idolâtre, dit Logomacos, puiſque tu es Scythe, & que tu n'es pas Grec. Ça, di-moi, que chantais-tu dans ton barbare jargon de Scythie? Toutes les langues ſont égales aux oreilles de Dieu, répondit le Scythe; nous chantions ſes louanges. Voilà qui eſt bien extraordinaire, reprit le théologal; une famille Scythe qui prie Dieu ſans avoir été inſtruite par nous! Il engagea bientôt une converſation avec le Scythe Dondindac; car le théologal ſavait un peu de ſcythe, & l'autre un peu de grec. On a retrouvé cette converſation dans un manuſcrit conſervé dans la bibliothéque de Conſtantinople.

LOGOMACOS.

Voyons ſi tu ſais ton catéchiſme? Pourquoi pries-tu Dieu?

DONDINDAC.

C'eſt qu'il eſt juſte d'adorer l'Etre ſuprême de qui nous tenons tout.

LOGOMACOS.

Pas mal pour un barbare! Et que lui demandes-tu?

DONDINDAC.

Je le remercie des biens dont je jouïs, & même des maux dans leſquels il m'éprouve; mais je me garde bien de lui rien demander; il ſait mieux que nous ce qu'il nous faut; & je craindrais d'ailleurs de demander du beau tems quand mon voiſin demanderait de la pluye.

LOGOMACOS.

Ah! je me doutais bien qu'il allait dire quelque ſottiſe. Reprenons les choſes de plus haut: Barbare, qui t'a dit qu'il y a un Dieu?

DONDINDAC.

La nature entière.

LOGOMACOS.

Cela ne ſuffit pas. Quelle idée as-tu de Dieu?

DONDINDAC.

L'idée de mon créateur, de mon maître, qui me récompenſera ſi je fais bien, & qui me punira ſi je fais mal.

LOGOMACOS.

Bagatelles, pauvretés que cela ! Venons à l'eſſentiel. Dieu eſt-il infini *ſecundum quid*, ou ſelon l'eſſence ?

DONDINDAC.

Je ne vous entends pas.

LOGOMACOS.

Bête brute ! Dieu eſt-il en un lieu, ou hors de tout lieu, ou en tout lieu ?

DONDINDAC.

Je n'en ſais rien.... Tout comme il vous plaira.

LOGOMACOS

Ignorant ! Peut-il faire que ce qui a été n'ait point été, & qu'un bâton n'ait pas deux bouts ? voit-il le futur comme futur ou comme préſent ? comment fait-il pour tirer l'être du néant, & pour anéantir l'être ?

DONDINDAC.

Je n'ai jamais examiné ces choſes.

LOGOMACOS.

Quel lourdaut ! Allons, il faut s'abaiſſer, ſe proportionner. Di-moi, mon ami, crois-tu que la matière puiſſe être éternelle ?

DONDINDAC.

Que m'importe qu'elle exiſte de toute éter-

nité, ou non; je n'exiſte pas moi de toute éternité. Dieu eſt toûjours mon maître; il m'a donné la notion de la juſtice, je dois la ſuivre; je ne veux point être philoſophe, je veux être homme.

LOGOMACOS.

On a bien de la peine avec ces têtes dures. Allons pié à pié: Qu'eſt-ce que Dieu?

DONDINDAC.

Mon ſouverain, mon juge, mon père.

LOGOMACOS.

Ce n'eſt pas là ce que je demande. Quelle eſt ſa nature?

DONDINDAC

D'être puiſſant & bon.

LOGOMACOS.

Mais eſt-il corporel ou ſpirituel?

DONDINDAC.

Comment voulez-vous que je le ſache?

LOGOMACOS.

Quoi! tu ne ſais pas ce que c'eſt qu'un eſprit?

DONDINDAC.

Pas le moindre mot: à quoi cela me ſervirait-il? en ſerais-je plus juſte? ſerais-je meilleur

mari, meilleur père, meilleur maître, meilleur citoyen ?

LOGOMACOS.

Il faut abſolument t'apprendre ce que c'eſt qu'un eſprit; écoute, c'eſt, c'eſt, c'eſt.... Je te dirai cela une autre fois.

DONDINDAC.

J'ai bien peur que vous ne me diſiez moins ce qu'il eſt que ce qu'il n'eſt pas. Permettez-moi de vous faire à mon tour une queſtion. J'ai vû autrefois un de vos temples; pourquoi peignez-vous Dieu avec une grande barbe ?

LOGOMACOS.

C'eſt une queſtion très difficile & qui demande des inſtructions préliminaires.

DONDINDAC.

Avant de recevoir vos inſtructions, il faut que je vous conte ce qui m'eſt arrivé un jour. Je venais de faire bâtir un cabinet au bout de mon jardin; j'entendis une taupe qui raiſonnait avec un hànneton: Voilà une belle fabrique, diſait la taupe; il faut que ce ſoit une taupe bien puiſſante qui ait fait cet ouvrage. Vous vous moquez, dit le hanneton, c'eſt un hanneton tout plein de génie qui eſt l'architecte de ce bâtiment. Depuis ce tems-là j'ai réſolu de ne jamais diſputer.

DIVINITÉ DE JÉSUS.

+ + LEs Sociniens qui ſont regardés comme des blaſphémateurs ne reconnaiſſent point la divinité de Jéſus-Chriſt. Ils oſent prétendre avec les philoſophes de l'antiquité, avec les Juifs, les Mahométans & tant d'autres nations, que l'idée d'un Dieu homme eſt monſtrueuſe, que la diſtance d'un Dieu à l'homme eſt infinie, & qu'il eſt impoſſible que l'être infini, immenſe, éternel, ait été contenu dans un corps périſſable.

Ils ont la confiance de citer en leur faveur Euſèbe évêque de Céſarée, qui, dans ſon Hiſtoire eccléſiaſtique, Liv. premier chap. II., déclare qu'il eſt abſurde que la nature non engendrée, immuable du Dieu tout-puiſſant, prenne la forme d'un homme. Ils citent les pères de l'Egliſe Juſtin & Tertullien qui ont dit la même choſe. Juſtin dans ſon dialogue avec Triphon, & Tertullien dans ſon diſcours contre Praxéas.

Ils citent St. Paul qui n'appelle jamais Jéſus-Chriſt Dieu, & qui l'appelle homme très ſouvent. Ils pouſſent l'audace juſqu'au point d'affirmer que les Chrétiens paſſèrent trois ſiécles entiers à former peu-à-peu l'apotéoſe de Jéſus, & qu'ils n'élevaient cet étonnant édifice qu'à l'exemple des Payens qui avaient diviniſé des mortels. D'abord, ſelon eux, on ne regarda Jéſus que comme un homme inſpiré de Dieu,

Ensuite comme une créature plus parfaite que les autres. On lui donna quelque tems après une place au-dessus des anges, comme le dit St. Paul. Chaque jour ajoutait à sa grandeur. Il devint une émanation de Dieu produite dans le tems. Ce ne fut pas assez; on le fit naître avant le tems même. Enfin on le fit Dieu consubstantiel à Dieu. Crellius, Voquelsius, Natalis Alexander, Hornebeck, ont appuyé tous ces blasphêmes par des argumens qui étonnent les sages, & qui pervertissent les faibles. Ce fut surtout Fauste Socin qui répandit les semences de cette doctrine dans l'Europe, & sur la fin du seiziéme siécle il s'en est peu fallu qu'il n'établît une nouvelle espèce de Christianisme. Il y en avait déjà eu plus de trois cent espèces.

DOGMES.

Le 18. Février de l'an 1763. de l'ère vulgaire, le Soleil entrant dans le signe des poissons, je fus transporté au ciel, comme le savent tous mes amis. Ce ne fut point la jument Borac de Mahomet qui fut ma monture; ce ne fut point le char enflammé d'Elie qui fut ma voiture; je ne fus porté ni sur l'éléphant de Sammonocodom le Siamois, ni sur le cheval de St. George le patron d'Angleterre, ni sur le cochon de St. Antoine: j'avoue avec ingénuité que mon voyage se fit je ne sais comment.

On croira bien que je fus ébloui; mais ce qu'on ne croira pas, c'eſt que je vis juger tous les morts; & qui étaient les juges? c'étaient, ne vous en déplaiſe, tous ceux qui ont fait du bien aux hommes, Confucius, Solon, Socrate, Titus, les Antonins, Epictète, tous les grands-hommes qui ayant enſeigné & pratiqué les vertus que Dieu exige, ſemblaient ſeuls être en droit de prononcer ſes arrêts.

Je ne dirai point ſur quels trônes ils étaient aſſis, ni combien de millions d'êtres céleſtes étaient proſternés devant le créateur de tous les globes, ni quelle foule d'habitans de ces globes innombrables comparut devant les juges. Je ne rendrai compte ici que de quelques petites particularités tout-à-fait intéreſſantes dont je fus frappé.

Je remarquai que chaque mort qui plaidait ſa cauſe & qui étalait ſes beaux ſentimens, avait à côté de lui tous les témoins de ſes actions. Par exemple, quand le Cardinal de Lorraine ſe vantait d'avoir fait adopter quelques-unes de ſes opinions par le concile de Trente, & que pour prix de ſon orthodoxie il demandait la vie éternelle, tout auſſitôt paraiſſaient autour de lui vingt courtiſannes ou dames de la Cour, portant toutes ſur le front le nombre de leurs rendez-vous avec le Cardinal. On voyait ceux qui avaient jetté avec lui les fondemens de la Ligue; tous les complices de ſes deſſeins pervers venaient l'environner.

Vis-à-vis du Cardinal de Lorraine était C......, qui ſe vantait dans ſon patois groſſier

d'avoir donné des coups de pied à l'idole papale, après que d'autres l'avaient abattue. J'ai écrit contre la peinture & la ſculpture, diſait-il; j'ai fait voir évidemment que les bonnes œuvres ne ſervent à rien du tout; & j'ai prouvé qu'il eſt diabolique de danſer le menuet; chaſſez vite d'ici le Cardinal de Lorraine, & placez-moi à côté de St. Paul.

Comme il parlait, on vit auprès de lui un bucher enflammé, un ſpectre épouvantable portant au cou une fraiſe eſpagnole à moitié brulée, ſortait du milieu des flammes avec des cris affreux: Monſtre, s'écriait-il, monſtre exécrable, tremble, reconnai ce S..... que tu as fait périr par le plus cruel des ſupplices, parce qu'il avait diſputé contre toi ſur la manière dont trois perſonnes peuvent faire une ſeule ſubſtance. Alors tous les juges ordonnèrent que le Cardinal de Lorraine ſerait précipité dans l'abîme, mais que Calvin ſerait puni plus rigoureuſement.

Je vis une foule prodigieuſe de morts qui diſaient, J'ai cru, j'ai cru; mais ſur leur front il était écrit, J'ai fait, & ils étaient condamnés.

Le jéſuite le Tellier paraiſſait fiérement la bulle *Unigenitus* à la main. Mais à ſes côtés s'éleva tout d'un coup un monceau de deux mille lettres de cachet. Un Janſéniſte y mit le feu, le Tellier fut brulé juſqu'aux os, & le Janſéniſte, qui n'avait pas moins cabalé que le Jéſuite, eut ſa part de la brulure.

Je voyais arriver à droite & à gauche des

troupes de faquirs, de talapoins, de bonzes, de moines blancs, noirs & gris, qui s'étaient tous imaginés que pour faire leur cour à l'Etre ſuprême il falait ou chanter ou ſe fouetter, ou marcher tout nuds. J'entendis une voix terrible qui leur demanda, Quel bien avez-vous fait aux hommes? A cette voix ſuccéda un morne ſilence, aucun n'oſa répondre, & ils furent tous conduits aux petites maiſons de l'univers; c'eſt un des plus grands bâtimens qu'on puiſſe imaginer.

L'un criait, c'eſt aux métamorphoſes de Xaca qu'il faut croire; l'autre, c'eſt à celles de Sammonocodom; Bacchus arrêta le Soleil & la Lune, diſait celui-ci; les Dieux reſſuſcitèrent Pelops, diſait celui-là. Voici la bulle *in cœna Domini*, diſait un nouveau venu, & l'huiſſier des juges criait, Aux petites maiſons, aux petites maiſons.

Quand tous ces procès furent vuidés, j'entendis alors promulguer cet arrêt.

De par l'Eternel créateur,
Conſervateur, rémunérateur,
Vengeur, pardonneur, &c. &c.

Soit notoire à tous les habitans des cent mille millions de milliards de mondes qu'il nous a plû de former, que nous ne jugerons jamais aucun deſdits habitans ſur leurs idées creuſes, mais uniquement ſur leurs actions, car telle eſt notre juſtice.

J'avoue que ce fut la première fois que j'en-

tendis un tel édit ; tous ceux que j'avais lus sur le petit grain de sable où je suis né, finissaient par ces mots ; *car tel est notre plaisir.*

EGALITÉ.

QUe doit un chien à un chien, & un cheval à un cheval ? Rien, aucun animal ne dépend de son semblable ; mais l'homme ayant reçu le rayon de la divinité qu'on appelle raison, quel en est le fruit ? c'est d'être esclave dans presque toute la terre.

Si cette terre était ce qu'elle semble devoir être, c'est-à-dire, si l'homme y trouvait partout une subsistance facile & assurée, & un climat convenable à sa nature, il est clair qu'il eût été impossible à un homme d'en asservir un autre. Que ce globe soit couvert de fruits salutaires, que l'air qui doit contribuer à notre vie ne nous donne point les maladies & la mort, que l'homme n'ait besoin d'autre logis & d'autre lit que celui des daims & des chevreuils ; alors les Gengiskan & les Tamerlan n'auront de valets que leurs enfans, qui seront assez honnêtes gens pour les aider dans leur vieillesse.

Dans cet état si naturel dont jouïssent tous les quadrupèdes, les oiseaux & les reptiles, l'homme serait aussi heureux qu'eux, la domination serait alors une chimère, une absurdité à laquelle personne ne penserait ; car pourquoi

chercher des ſerviteurs quand vous n'avez beſoin d'aucun ſervice ?

S'il paſſait par l'eſprit à quelque individu à tête tyrannique & à bras nerveux d'aſſervir ſon voiſin moins fort que lui, la choſe ſerait impoſſible, l'opprimé ſerait à cent lieües, avant que l'oppreſſeur eût pris ſes meſures.

Tous les hommes ſeraient donc néceſſairement égaux, s'ils étaient ſans beſoins. La miſère attachée à notre eſpèce ſubordonne un homme à un autre homme : ce n'eſt pas l'inégalité qui eſt un malheur réel, c'eſt la dépendance. Il importe fort peu que tel homme s'appelle Sa Hauteſſe, tel autre Sa Sainteté ; mais il eſt dur de ſervir l'un ou l'autre.

Une famille nombreuſe a cultivé un bon terroir ; deux petites familles voiſines ont des champs ingrats & rebelles ; il faut que les deux pauvres familles ſervent la famille opulente, ou qu'ils l'égorgent, cela va ſans difficulté. Une des deux familles indigentes va offrir ſes bras à la riche pour avoir du pain ; l'autre va l'attaquer & eſt battue ; la famille ſervante eſt l'origine des domeſtiques & des manœuvres ; la famille battue eſt l'origine des eſclaves.

Il eſt impoſſible dans notre malheureux globe que les hommes vivans en ſocieté ne ſoient pas diviſés en deux claſſes, l'une de riches qui commandent, l'autre de pauvres qui ſervent ; & ces deux ſe ſubdiviſent en mille, & ces mille ont encor des nuances différentes.

Tous les pauvres ne ſont pas abſolument malheureux. La plûpart ſont nés dans cet état,

& le travail continuel les empèche de trop ſentir leur ſituation ; mais quand ils la ſentent, alors on voit des guerres, comme celle du parti populaire contre le parti du ſénat à Rome ; celles des payſans en Allemagne, en Angleterre, en France. Toutes ces guerres finiſſent tôt ou tard par l'aſſerviſſement du peuple, parce que les puiſſans ont l'argent, & que l'argent eſt maître de tout dans un Etat ; je dis dans un Etat, car il n'en eſt pas de même de nation à nation. La nation qui ſe ſervira le mieux du fer, ſubjuguera toûjours celle qui aura plus d'or & moins de courage.

Tout homme nait avec un penchant aſſez violent pour la domination, la richeſſe & les plaiſirs ; & avec beaucoup de goût pour la pareſſe : par conſéquent tout homme voudrait avoir l'argent & les femmes ou les filles des autres, être leur maître, les aſſujettir à tous ſes caprices, & ne rien faire, ou du moins ne faire que des choſes très agréables. Vous voyez bien qu'avec ces belles diſpoſitions il eſt auſſi impoſſible que les hommes ſoient égaux, qu'il eſt impoſſible que deux prédicateurs ou deux profeſſeurs de théologie ne ſoient pas jaloux l'un de l'autre.

Le genre humain tel qu'il eſt, ne peut ſubſiſter à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne poſſédent rien du tout. Car certainement un homme à ſon aiſe ne quittera pas ſa terre pour venir labourer la vôtre ; & ſi vous avez beſoin d'une paire de ſouliers, ce ne ſera pas un Maître de requêtes qui vous

la

là fera. L'égalité eſt donc à la fois la choſe la plus naturelle, & en même tems la plus chimérique.

Comme les hommes ſont exceſſifs en tout quand ils le peuvent, on a outré cette inégalité, on a prétendu dans pluſieurs pays qu'il n'était pas permis à un citoyen de ſortir de la contrée où le hazard l'a fait naître; le ſens de cette loi eſt viſiblement, *Ce pays eſt ſi mauvais & ſi mal gouverné que nous défendons à chaque individu d'en ſortir, de peur que tout le monde n'en ſorte.* Faites mieux, donnez à tous vos ſujets envie de demeurer chez vous, & aux étrangers d'y venir.

Chaque homme dans le fond de ſon cœur a droit de ſe croire entiérement égal aux autres hommes: il ne s'enſuit pas de-là que le cuiſinier d'un Cardinal doive ordonner à ſon maître de lui faire à diner; mais le cuiſinier peut dire: Je ſuis homme comme mon maître; je ſuis né comme lui en pleurant; il mourra comme moi dans les mêmes angoiſſes & les mêmes cérémonies; nous faiſons tous deux les mêmes fonctions animales; ſi les Turcs s'emparent de Rome, & ſi alors je ſuis Cardinal & mon maître cuiſinier, je le prendrai à mon ſervice. Tout ce diſcours eſt raiſonnable & juſte; mais en attendant que le grand Turc s'empare de Rome, le cuiſinier doit faire ſon devoir, ou toute ſocieté humaine eſt pervertie.

A l'égard d'un homme qui n'eſt ni cuiſinier d'un Cardinal ni revétu d'aucune autre charge dans l'Etat; à l'égard d'un particulier qui ne

tient à rien, mais qui eſt fâché d'être reçu partout avec l'air de la protection ou du mépris, qui voit évidemment que pluſieurs *Monſignors* n'ont ni plus de ſcience, ni plus d'eſprit, ni plus de vertu que lui, & qui s'ennuie d'être quelquefois dans leur anti-chambre, quel parti doit-il prendre? celui de s'en aller.

ENFER.

Dès que les hommes vécurent en ſocieté, ils durent s'appercevoir que pluſieurs coupables échappaient à la ſévérité des loix; ils puniſſaient les crimes publics; il falut établir un frein pour les crimes ſecrets; la religion ſeule pouvait être ce frein. Les Perſans, les Caldéens, les Egyptiens, les Grecs, imaginèrent des punitions après la vie, & de tous les peuples anciens que nous connaiſſons, les Juifs furent les ſeuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Il eſt ridicule de croire ou de feindre de croire, ſur quelques paſſages très obſcurs, que l'enfer était admis par les anciennes loix des Juifs, par leur Lévitique, par leur Décalogue, quand l'auteur de ces loix ne dit pas un ſeul mot qui puiſſe avoir le moindre rapport avec les châtimens de la vie future. On ferait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque, Vous êtes un homme inconſéquent & ſans probité, comme ſans raiſon, très indigne du nom de légiſlateur que vous vous ar-

rogez. Quoi, vous connaiſſez un dogme auſſi réprimant, auſſi néceſſaire au peuple que celui de l'enfer, & vous ne l'annoncez pas expreſſément? & tandis qu'il eſt admis chez toutes les nations qui vous environnent, vous vous contentez de laiſſer deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous; & qui donneront la torture à quelques-unes de vos paroles pour y trouver ce que vous n'avez pas dit? Ou vous êtes un ignorant qui ne ſavez pas que cette créance était univerſelle en Egypte, en Caldée, en Perſe; ou vous êtes un homme très mal aviſé, ſi étant inſtruit de ce dogme vous n'en avez pas fait la baſe de votre religion.

Les auteurs des loix juives pourraient tout au plus répondre, Nous avoüons que nous ſommes exceſſivement ignorans, que nous avons appris à écrire fort tard, que notre peuple était une horde ſauvage & barbare, qui de notre aveu erra près d'un demi-ſiécle dans des deſerts impraticables, qu'elle uſurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuſes, & par les cruautés les plus déteſtables dont jamais l'hiſtoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les nations policées; comment voulez-vous que nous puſſions (nous les plus terreſtres des hommes) inventer un ſyſtême tout ſpirituel?

Nous ne nous ſervions du mot qui répond à *ame*, que pour ſignifier *la vie*; nous ne connumes notre Dieu & ſes miniſtres, ſes anges, que comme des êtres corporels: la diſtinction

de l'ame & du corps, l'idée d'une vie après la mort, ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, & d'une philosophie très fine. Demandez aux Hottentots, & aux nègres, qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaissent la vie à venir ? Nous avons cru faire assez de persuader à notre peuple, que Dieu punissait les malfaiteurs jusqu'à la quatriéme génération, soit par la lèpre, soit par des morts subites, soit par la perte du peu de bien qu'on pouvait posséder.

On répliquerait à cette apologie, Vous avez inventé un systême dont le ridicule saute aux yeux, car le malfaiteur qui se portait bien, & dont la famille prospérait, devait nécessairement se moquer de vous.

L'apologiste de la loi judaïque répondrait alors, Vous vous trompez; car pour un criminel qui raisonnait juste, il y en avait cent qui ne raisonnaient point du tout. Celui qui ayant commis un crime ne se sentait puni ni dans son corps, ni dans celui de son fils, craignait pour son petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant, auquel nous étions très sujets, il en éprouvait dans le cours de quelques années : il y a toûjours des malheurs dans une famille, & nous faisions aisément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengeresse des fautes secrettes.

Il serait aisé de répliquer à cette réponse, & de dire, Votre excuse ne vaut rien, car il arrive tous les jours que de très honnêtes gens per-

dent la ſanté & leurs biens; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne ſoit arrivé des malheurs, ſi ces malheurs ſont des châtimens de Dieu, toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le prêtre Juif pourrait répliquer encor; il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine, & d'autres qui ſont envoyés de Dieu expreſſément. Mais on ferait voir à ce raiſonneur combien il eſt ridicule de penſer que la fiévre & la grêle ſont tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les Phariſiens & les Eſſéniens chez les Juifs, admirent la créance d'un enfer à leur mode: ce dogme avait déja paſſé des Grecs aux Romains, & fut adopté par les Chrétiens.

Pluſieurs pères de l'Egliſe ne crurent point les peines éternelles; il leur paraiſſait abſurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chèvre. Virgile a beau dire dans ſon ſixiéme chant de l'Enéide,

Sedet æternumque ſedebit infelix Theſeus.

Il prétend en vain, que Théſée eſt aſſis pour jamais ſur une chaiſe, & que cette poſture eſt ſon ſupplice. D'autres croyaient que Théſée eſt un héros qui n'eſt point aſſis en enfer, & qu'il eſt dans les champs Eliſées.

Il n'y a pas longtems qu'un bon honnête miniſtre huguenot prêcha & écrivit que les damnés auraient un jour leur grace, qu'il falait une proportion entre le péché & le ſupplice, & qu'une faute d'un moment ne peut mériter

un châtiment infini. Les prêtres ses confrères déposèrent ce juge indulgent; l'un d'eux lui dit, Mon ami, je ne crois pas plus l'enfer éternel que vous; mais il est bon que votre servante, votre tailleur & même votre procureur le croyent.

ENTOUSIASME.

CE mot grec signifie émotion d'entrailles, agitation intérieure; les Grecs inventèrent-ils ce mot pour exprimer les secousses qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation & le resserrement des intestins, les violentes contractions du cœur, le cours précipité de ces esprits de feu qui montent des entrailles au cerveau, quand on est vivement affecté?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'entousiasme, de trouble des entrailles, aux contorsions de cette pythie qui sur le trépied de Delphes recevait l'esprit d'Apollon par un endroit qui ne semble fait que pour recevoir des corps?

Qu'entendons-nous par entousiasme? que de nuances dans nos affections! approbation, sensibilité, émotion, trouble, saisissement, passion, emportement, démence, fureur, rage. Voilà tous les états par lesquels peut passer cette pauvre ame humaine.

Un géomètre assiste à une tragèdie touchante, il remarque seulement qu'elle est bien conduite. Un jeune homme à côté de lui est ému

& ne remarque rien, une femme pleure, un autre jeune homme eſt ſi tranſporté, que pour ſon malheur il va faire auſſi une tragédie. Il a pris la maladie de l'entouſiaſme.

Le Centurion ou le Tribun militaire qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire, allait au combat tranquillement comme un couvreur monte ſur un toit. Céſar pleurait en voyant la ſtatue d'Alexandre.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec eſprit. Sapho exprimait l'entouſiaſme de cette paſſion ; & s'il eſt vrai qu'elle lui coûta la vie, c'eſt que l'entouſiaſme chez elle devint démence. L'eſprit de parti diſpoſe merveilleuſement à l'entouſiaſme, il n'eſt point de faction qui n'ait ſes énergumènes.

L'entouſiaſme eſt ſurtout le partage de la dévotion mal entenduë. Le jeune faquir qui voit le bout de ſon nez en faiſant ſes prières, s'échauffe par degrés juſqu'à croire que s'il ſe charge de chaines peſant cinquante livres, l'Etre ſuprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de Brama, & il ne manque pas de le voir en ſonge quelquefois même dans cet état où l'on n'eſt ni endormi ni éveillé, des étincelles ſortent de ſes yeux, il voit Brama reſplendiſſant de lumière, il a des extaſes, & cette maladie devient ſouvent incurable.

La choſe la plus rare eſt de joindre la raiſon avec l'entouſiaſme, la raiſon conſiſte à voir toûjours les choſes comme elles ſont. Celui qui dans l'yvreſſe voit les objets doubles eſt alors

privé de sa raison ; l'entousiasme est précisément comme le vin. Il peut exciter tant de tumulte dans les vaisseaux sanguins, & de si violentes vibrations dans les nerfs, que la raison en est tout-à-fait détruite. Il peut ne causer que de légères secousses qui ne fassent que donner au cerveau un peu plus d'activité. C'est ce qui arrive dans les grands mouvemens d'éloquence, & surtout dans la poësie sublime. L'entousiasme raisonnable est le partage des grands poëtes.

Cet entousiasme raisonnable est la perfection de leur art, c'est ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient inspirés des dieux, & c'est ce qu'on n'a jamais dit des autres artistes.

Comment le raisonnement peut-il gouverner l'entousiasme? c'est qu'un poëte dessine d'abord l'ordonnance de son tableau. La raison alors tient le crayon, mais veut-il animer ses personnages & leur donner le caractère des passions? alors l'imagination s'échauffe, l'entousiasme agit. C'est un coursier qui s'emporte dans sa carrière, mais la carrière est réguliérement tracée.

ESPRIT FAUX.

NOus avons des aveugles, des borgnes, des bigles, des louches, des vuës longues, des vuës courtes, ou distinctes, ou confuses, ou faibles, ou infatigables. Tout cela est une image assez fidéle de notre entendement. Mais on ne connait guères de vuë fausse. Il n'y a guères d'hommes qui prenne toûjours un

coq pour un cheval, ni un pot de chambre pour une maiſon. Pourquoi rencontre-t-on ſouvent des eſprits aſſez juſtes d'ailleurs, qui ſont abſolument faux ſur des choſes importantes ? Pourquoi ce même Siamois qui ne ſe laiſſera jamais tromper quand il ſera queſtion de lui compter trois roupies, croit-il fermement aux métamorphoſes de Sammonocodom ? Par quelle étrange bizarrerie des hommes ſenſés reſſemblent-ils à Don Quichote, qui croyait voir des géants où les autres hommes ne voyaient que des moulins à vent ? Encor Don Quichote était plus excuſable que le Siamois qui croit que Sammonocodom eſt venu pluſieurs fois ſur la terre, & que le Turc qui eſt perſuadé que Mahomet a mis la moitié de la Lune dans ſa manche. Car Don Quichote frappé de l'idée qu'il doit combattre des géants, peut ſe figurer qu'un géant doit avoir le corps auſſi gros qu'un moulin, & les bras auſſi longs que les ailes du moulin : mais de quelle ſuppoſition peut partir un homme ſenſé pour ſe perſuader que la moitié de la Lune eſt entrée dans une manche, & qu'un Sammonocodom eſt deſcendu du Ciel pour venir jouer au cerf-volant à Siam, couper une forêt, & faire des tours de paſſe-paſſe ?

Les plus grands génies peuvent avoir l'eſprit faux ſur un principe qu'ils ont reçu ſans examen. Newton avait l'eſprit très faux quand il commentait l'Apocalypſe.

Tout ce que certains tyrans des ames déſirent, c'eſt que les hommes qu'ils enſeignent, ayent l'eſprit faux. Un faquir éléve un en-

ſant qui promet beaucoup ; il employe cinq ou ſix années à lui enfoncer dans la tête que le Dieu Fo apparut aux hommes en éléphant blanc, & il perſuade l'enfant qu'il ſera fouetté après ſa mort pendant cinq cent mille années, s'il ne croit pas ces métamorphoſes. Il ajoute qu'à la fin du monde l'ennemi du Dieu Fo viendra combattre contre cette Divinité.

L'enfant étudie & devient un prodige ; il argumente ſur les leçons de ſon maître, il trouve que Fo n'a pû ſe changer qu'en éléphant blanc, parce que c'eſt le plus beau des animaux. Les Rois de Siam & du Pégu, dit-il, ſe ſont faits la guerre pour un éléphant blanc ; certainement ſi Fo n'avait pas été caché dans cet éléphant, ces Rois n'auraient pas été ſi inſenſés que de combattre pour la poſſeſſion d'un ſimple animal.

L'ennemi de Fo viendra le défier à la fin du monde ; certainement cet ennemi ſera un rinocerot, car le rinocerot combat l'éléphant. C'eſt ainſi que raiſonne dans un âge mûr l'éléve ſavant du faquir, & il devient une des lumières des Indes ; plus il a l'eſprit ſubtil, plus il l'a faux, & il forme enſuite des eſprits faux comme lui.

On montre à tous ces énergumènes un peu de géométrie, & ils l'apprennent aſſez facilement ; mais, choſe étrange ! Leur eſprit n'eſt pas redreſſé pour cela ; ils apperçoivent les vérités de la géométrie, mais elle ne leur apprend point à peſer les probabilités ; ils ont pris leur pli, ils raiſonneront de travers toute leur vie, & j'en ſuis fâché pour eux.

ETATS, GOUVERNEMENS.

Quel eſt le meilleur ?

JE n'ai juſqu'à préſent connu perſonne qui n'ait gouverné quelque Etat. Je ne parle pas de Meſſieurs les Miniſtres, qui gouvernent en effet, les uns deux ou trois ans, les autres ſix mois, les autres ſix ſemaines ; je parle de tous les autres hommes qui à ſouper ou dans leur cabinet étalent leur ſyſtême de gouvernement, réformant les armées, l'Egliſe, la robe & la finance.

L'Abbé de Bourzeis ſe mit à gouverner la France vers l'an 1645. ſous le nom de Cardinal de Richelieu, & fit ce Teſtament politique dans lequel il veut enrôler la Nobleſſe dans la cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux Chambres des comptes & aux Parlemens, priver le Roi du produit de la gabelle ; il aſſure ſurtout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que *la Provence ſeule a beaucoup plus de beaux ports de mer, que l'Eſpagne & l'Italie enſemble.*

L'Abbé de Bourzeis n'avait pas voyagé. Au reſte, ſon ouvrage fourmille d'anacroniſmes & d'erreurs ; il fait ſigner le Cardinal de Richelieu d'une manière dont il ne ſigna jamais, ainſi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au ſurplus, il employe un chapitre entier à dire que *la raiſon doit être la règle d'un Etat,*

& à tâcher de prouver cette découverte ; cet ouvrage de ténèbres, ce bâtard de l'Abbé de Bourzeis a paſſé longtems pour le fils légitime du Cardinal de Richelieu, & tous les académiciens, dans leurs diſcours de réception, ne manquaient pas de loüer démeſurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le Sr. Gratien de Courtils voyant le ſuccès du Teſtament politique de Richelieu, fit imprimer à la Haye le Teſtament de Colbert, avec une belle lettre de M. Colbert au Roi. Il eſt clair que ſi ce Miniſtre avait fait un pareil Teſtament, il eût fallu l'interdire ; cependant ce livre a été cité par quelques auteurs. Un autre gredin, dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le Teſtament de Louvois, plus mauvais encor, s'il ſe peut, que celui de Colbert ; un Abbé de Chévremont fit teſter auſſi Charles Duc de Lorraine. Nous avons eu les Teſtamens politiques du Cardinal Albéroni, du Maréchal de Belle-Iſle, & enfin, celui de Mandrin.

Mr. de Boisguilebert, auteur du détail de la France, imprimé en 1695, donna le projet inexécutable de la dixme royale, ſous le nom du Maréchal de Vauban.

Un fou nommé la Jonchère, qui n'avait pas de pain, fit en 1720. un projet de finance en quatre volumes, & quelques ſots ont cité cette production, comme un ouvrage de la Jonchère le tréſorier général, s'imaginant qu'un tréſorier ne peut faire un mauvais livre de finances.

Mais il faut convenir que des hommes très

ſages, très dignes peut-être de gouverner, ont écrit ſur l'adminiſtration des Etats, ſoit en France, ſoit en Eſpagne, ſoit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien ; ce n'eſt pas qu'ils ayent corrigé les Miniſtres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un miniſtre ne ſe corrige point, & ne peut ſe corriger ; il a pris ſa croiſſance, plus d'inſtructions, plus de conſeils, il n'a pas le tems de les écouter, le courant des affaires l'emporte ; mais ces bons livres forment les jeunes gens deſtinés aux places, ils forment les princes, & la ſeconde génération eſt inſtruite.

Le fort & le faible de tous les gouvernemens a été examiné de près dans les derniers tems. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lû & vû, dans quel Etat, dans quelle ſorte de gouvernement voudriez-vous être né ? Je conçois qu'un grand Seigneur terrien en France ne ſerait pas fâché d'être né en Allemagne ; il ſerait ſouverain, au lieu d'être ſujet. Un pair de France ſerait fort aiſe d'avoir les priviléges de la pairie Anglaiſe, il ſerait légiſlateur.

L'homme de robe & le financier ſe trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choiſirait un homme ſage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & ſans préjugés ?

Un membre du conſeil de Pondichéri, aſſez ſavant, revenait en Europe par terre avec un Brame, plus inſtruit que les Brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement

du grand Mogol ? dit le Conſeiller. Abominable, répondit le Brame : comment voulez-vous qu'un Etat ſoit heureuſement gouverné par des Tartares ? Nos Rayas, nos Omras, nos Nababs ſont fort contens ; mais les citoyens ne le ſont guères, & des millions de citoyens ſont quelque choſe.

Le Conſeiller & le Brame traverſèrent en raiſonnant toute la haute Aſie. Je fais une réflexion, dit le Brame, c'eſt qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaſte partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le Conſeiller, mais elle n'a pas duré longtems ; il y en avait encor une autre vers l'Arabie pétrée, dans un petit coin nommé la Paleſtine, ſi on peut honorer du nom de république une horde de voleurs & d'uſuriers, tantôt gouvernée par des juges, tantôt par des eſpèces de Rois, tantôt par des grands pontifes, devenue eſclave ſept ou huit fois, & enfin chaſſée du pays qu'elle avait uſurpé.

Je conçois, dit le Brame, qu'on ne doit trouver ſur la terre que très peu de républiques. Les hommes ſont rarement dignes de ſe gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à des petits peuples, qui ſe cachent dans des îles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui ſe dérobent aux animaux carnaſſiers, mais à la longue ils ſont découverts & dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Aſie mineure, le Conſeiller dit au Brame, croiriez-vous bien qu'il y a eu une répu-

blique formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cent ans, & qui a possédé cette Asie mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, d'Espagne, & l'Italie entière? Elle se tourna donc bien vite en monarchie, dit le Brame? Vous l'avez deviné, dit l'autre. Mais cette monarchie est tombée, & nous faisons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence & de sa chûte. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien; cet Empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe; j'espère bien qu'il en arrivera tout autant à l'Empire du grand Mogol.

A propos, dit l'Européan, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un Etat despotique, & plus de vertu dans une République? L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus nécessaire dans une République, & qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un Etat monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élû par le peuple, ne le sera pas s'il est déshonoré; au lieu qu'à la Cour il pourra aisément obtenir une charge, selon la maxime d'un grand prince, qu'un courtisan pour réussir doit n'avoir ni honneur, ni humeur. A l'égard de la vertu, il en faut prodigieusement dans une Cour pour oser dire la vérité. L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une république, il n'a personne à flatter.

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les loix & les religions soient faites pour les

climats, de même qu'il faut des fourrures à Moscou, & des étoffes de gaze à Dély? Oui, sans doute, dit le Brame; toutes les loix qui concernent la physique, sont calculées pour le méridien qu'on habite; il ne faut qu'une femme à un Allemand, & il en faut trois ou quatre à un Persan.

Les rites de la religion sont de même nature. Comment voudriez-vous, si j'étais chrétien, que je disse la messe dans ma province, où il n'y a ni pain ni vin? A l'égard des dogmes, c'est autre chose; le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t-elle pas commencé en Asie, d'où elle a été chassée; n'existe-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue?

Dans quel Etat, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre? dit le Conseiller. Partout ailleurs que chez moi, dit son compagnon; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Persans, & de Turcs qui en disaient autant. Mais encor une fois, dit l'Européan, quel Etat choisiriez-vous? Le Brame répondit; Celui où l'on n'obéït qu'aux loix. C'est une vieille réponse, dit le Conseiller? Elle n'en est pas plus mauvaise, dit le Brame. Où est ce pays-là? dit le Conseiller. Le Brame dit, Il faut le chercher. *Voyez* l'article GENÈVE.

EVANGILE.

C'Est une grande question de savoir quels sont les premiers Evangiles. C'est une vérité constante, quoiqu'en dise Abadie, qu'aucun des premiers pères de l'Eglise inclusivement jusqu'à Irénée, ne cite aucun passage des quatre Evangiles que nous connaissons. Au contraire les Alloges, les Théodosiens rejettèrent constamment l'Evangile de St. Jean, & ils en parlaient toûjours avec mépris, comme l'avance St. Epiphane dans sa 34e. homélie. Nos ennemis remarquent encor que non-seulement les plus anciens pères ne citent jamais rien de nos Evangiles; mais qu'ils rapportent plusieurs passages qui ne se trouvent que dans les Evangiles apocryphes rejettés du Canon.

St. Clément, par exemple, rapporte que notre Seigneur ayant été interrogé sur le tems où son royaume aviendrait, répondit, *ce sera quand deux ne feront qu'un, quand le dehors ressemblera au dedans & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.* Or il faut avouer que ce passage ne se trouve dans aucun de nos Evangiles. Il y a cent exemples qui prouvent cette vérité; on les peut recueillir dans l'examen critique de Mr. Freret Secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris.

Le savant Fabricius s'est donné la peine de rassembler les anciens Evangiles que le tems a conservés, celui de Jacques paraît le pre-

mier. Il eſt certain qu'il a encor beaucoup d'autorité dans quelques Egliſes d'Orient. Il eſt appellé premier Evangile. Il nous reſte la paſſion & réſurrection qu'on prétend écrites par Nicodème. Cet Evangile de Nicodème eſt cité par St. Juſtin & par Tertullien, c'eſt-là qu'on trouve les noms des accuſateurs de notre Sauveur, *Annas*, *Caïphas*, *Soumas*, *Dathan*, *Gamaliel*, *Judas*, *Levi*, *Nephtali*; l'attention de rapporter ces noms, donne une apparence de candeur à l'ouvrage. Nos adverſaires ont conclu que puiſqu'on ſuppoſa tant de faux Evangiles reconnus d'abord pour vrais, on peut auſſi avoir ſuppoſé ceux qui ſont aujourd'hui l'objet de notre croyance. Ils inſiſtent beaucoup ſur la foi des premiers hérétiques qui moururent pour ces Evangiles apocryphes. Il y eut donc des fauſſaires, des ſéducteurs & des gens ſéduits qui moururent pour l'erreur; ce n'eſt donc pas une preuve de la vérité de notre Religion que des martyrs ſoient morts pour elle.

Ils ajoutent de plus qu'on ne demanda jamais aux martyrs: Croyez-vous à l'Evangile de Jean, ou à l'Evangile de Jacques? Les payens ne pouvaient fonder des interrogatoires ſur des livres qu'ils ne connaiſſaient pas: les Magiſtrats punirent quelques chrétiens comme perturbateurs du repos public; mais ils ne les interrogèrent jamais ſur nos quatre Evangiles. Ces livres ne furent un peu connus des Romains que ſous Trajan, & ils ne furent entre les mains du public que dans les dernières années de Dioclétien. Les Sociniens rigides ne regardent

donc nos quatre Evangiles que comme des ouvrages clandeſtins fabriqués environ un ſiécle après Jéſus-Chriſt, & cachés ſoigneuſement aux Gentils pendant un autre ſiécle. Ouvrages, diſent-ils, groſſiérement écrits par des hommes groſſiers qui ne s'adreſſèrent longtems qu'à la populace. Nous ne voulons pas répéter ici leurs autres blaſphêmes. Cette ſecte, quoiqu'aſſez répandue, eſt aujourd'hui auſſi cachée que l'étaient les premiers Evangiles. Il eſt d'autant plus difficile de les convertir, qu'ils ne croyent que leur raiſon. Les autres chrétiens ne combattent contre eux que par la voix ſainte de l'Ecriture : ainſi il eſt impoſſible que les uns & les autres étant toûjours ennemis, puiſſent jamais ſe rencontrer.

(*par l'Abbé de Tilladet.*)

D'EZECHIEL.

De quelques paſſages ſinguliers de ce Prophête, & de quelques uſages anciens.

ON ſait aſſez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des uſages anciens par les modernes : qui voudrait réformer la cour d'Alcinoüs dans l'Odyſſée, ſur celle du grand Turc, ou de Louis XIV, ne ſerait pas bien reçu des ſavans : qui reprendrait Virgile d'avoir repréſenté le Roi Evandre couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des ambaſſadeurs, ſerait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens & Juifs ſont encor plus différentes des nôtres, que celles du Roi Alcinoüs, de Nauſica à ſa fille, & du bon homme Evandre. Ezéchiel eſclave chez les Caldéens eut une viſion près de la petite rivière de Chobar qui ſe perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vû des animaux à quatre faces, & à quatre ailes, avec des pieds de veau, ni des roues qui marchaient toutes ſeules, & qui avaient l'eſprit de vie; ces ſymboles plaiſent même à l'imagination; mais pluſieurs critiques ſe ſont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment & de millet couvert d'excrémens humains.

Le prophête s'écria, pouah! pouah! pouah! mon ame n'a point été juſqu'ici pollüe; & le Seigneur lui répondit, Eh bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrément d'homme, & vous paîtrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'eſt point d'uſage de manger de telles confitures ſur ſon pain, la plûpart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la Majeſté divine. Cependant il faut avoüer que de la bouze de vache & tous les diamans du grand Mogol ſont parfaitement égaux, non-ſeulement aux yeux d'un être divin, mais à ceux d'un vrai philoſophe; & à l'égard des raiſons que Dieu pouvait avoir d'ordonner un tel déjeuner au prophête, ce n'eſt pas à nous de les demander.

Il suffit de faire voir que ces commandemens qui nous paraissent étranges, ne le parurent pas aux Juifs. Il est vrai que la Synagogue ne permettait pas du tems de St. Jérôme la lecture d'Ezéchiel avant l'âge de trente ans; mais c'était parce que dans le chapitre 18. il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de son père, & qu'on ne dira plus, les pères ont mangé des raisins verds, & les dents des enfans en sont agacées.

En cela il se trouvait expressément en contradiction avec Moïse qui au chap. 28. des Nombres, assure que les enfans portent l'iniquité des pères, jusqu'à la troisiéme & quatriéme génération.

Ezéchiel au chap. 20. fait dire encor au Seigneur, qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne sont pas bons.* Voilà pourquoi la Synagogue interdisait aux jeunes gens une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des loix de Moïse.

Les censeurs de nos jours sont encor plus étonnés du chap. 16. d'Ezéchiel; voici comme le prophète s'y prend pour faire connaître les crimes de Jérusalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, & le Seigneur dit à la fille: Lorsque vous nâquites, on ne vous avait point encor coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point salée, vous étiez toute nüe, j'eus pitié de vous; vous êtes devenüe grande, votre sein s'est formé, votre poil a paru, j'ai passé, je vous ai vüe, j'ai connu que c'était le tems des amans; j'ai couvert votre ignominie;

je me ſuis étendu ſur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi ; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chauſſée ; je vous ai donné une écharpe de coton, des braſſelets, un colier ; je vous ai mis une pierrerie au nez, des pendants d'oreilles, & une couronne ſur la tête, &c.

Alors, ayant confiance à votre beauté, vous avez forniqué pour votre compte avec tous les paſſans.... Et vous avez bâti un mauvais lieu.... & vous vous êtes proſtituée juſques dans les places publiques, & vous avez ouvert vos jambes à tous les paſſans..... & vous avez couché avec des Egyptiens.... & enfin, vous avez payé des amans, & vous leur avez fait des préſens, afin qu'ils couchaſſent avec vous..... & en payant au lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles.... Le proverbe eſt, telle mère, telle fille, & c'eſt ce qu'on dit de vous, &c.

On s'élève encor davantage contre le chapitre 23. Une mère avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure ; la plus grande s'appellait Oholla, & la petite Oliba..... *Oholla a été folle des jeunes Seigneurs, Magiſtrats, cavaliers ; elle a couché avec des Egyptiens dès ſa première jeuneſſe.... Oliba ſa ſœur a bien plus forniqué encor avec des Officiers, des Magiſtrats & des cavaliers bien faits ; elle a découvert ſa turpitude, elle a multiplié ſes fornications, elle a recherché avec emportement les embraſſemens de ceux qui ont leur membre comme un âne, & qui répandent leur ſemence comme des chevaux.....*

Ces descriptions qui effarouchent tant d'esprits faibles ne signifient pourtant que les iniquités de Jérusalem & de Samarie; les expressions qui nous paraissent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté se montre sans crainte, dans plus d'un endroit de l'Ecriture. Il y est souvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle se sert pour exprimer l'accouplement de Boos avec Ruth, de Judas avec sa belle-fille, ne sont point deshonnêtes en hébreu, & le seraient en notre langue.

On ne se couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de sa nudité; comment dans ces tems-là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puis qu'on touchait les génitoires de ceux à qui l'on faisait quelque promesse; c'était une marque de respect, un symbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les Seigneurs châtelains mettaient leurs mains entre celles de leurs Seigneurs Paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuisse. Eliezer met la main sous la cuisse d'Abraham : Joseph met la main sous la cuisse de Jacob. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient si éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'osons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en procession une grande figure du membre viril nommé Phallum, pour remercier les Dieux de faire servir ce membre à la propagation du genre humain.

Tout cela prouve assez que nos bienséances ne sont pas les bienséances des autres peuples.

Dans quel tems y a-t-il eu chez les Romains plus de politeſſe que du tems du ſiécle d'Auguſte ? Cependant, Horace ne fait nulle difficulté de dire dans une piéce morale,

Nec metuo, nedum futuo vir rure recurrat.

Auguſte ſe ſert de la même expreſſion dans une épigramme contre Fulvie.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, ſerait regardé comme un crocheteur yvre; ce mot, & pluſieurs autres dont ſe ſervent Horace, & d'autres auteurs, nous parait encor plus indécent que les expreſſions d'Ezéchiel. Défaiſons-nous de tous nos préjugés quand nous liſons d'anciens auteurs, ou que nous voyageons chez des nations éloignées. La nature eſt la même partout, & les uſages partout différens.

Je rencontrai un jour dans Amſterdam un Rabin tout plein de ce chapitre. Ah ! mon ami, dit-il, que nous vous avons d'obligation! Vous avez fait connaître toute la ſublimité de la loi Moſaïque, le déjeuner d'Ezéchiel, ſes belles attitudes ſur le côté gauche; Oholla & Oliba ſont choſes admirables, ce ſont des types, mon frère, des types, qui figurent qu'un jour le peuple Juif ſera maître de toute la terre; mais pourquoi en avez-vous omis tant d'autres qui ſont à-peu-près de cette force ? pourquoi n'avez-vous pas repréſenté le Seigneur diſant au ſage Oſée dès le ſecond verſet du premier chapitre. *Oſée, prends une fille de joye, & fais-lui des fils de fille de joye.* Ce

ſont ſes propres paroles. Oſée prit la Demoiſelle, il en eut un garçon, & puis une fille, & puis encor un garçon, & c'était un type, & ce type dura trois années. Ce n'eſt pas tout, dit le Seigneur au 3ᵉ. chapitre. Va-t-en prendre une femme qui ſoit non-ſeulement débauchée, mais adultère; Oſée obéït, mais il lui en coûta quinze écus, & un ſeptier & demi d'orge; car vous ſavez que dans la terre promiſe il y avait très peu de froment. Mais ſavez-vous ce que tout cela ſignifie? Non, lui dis-je; Ni moi non plus, dit le Rabin.

Un grave ſavant s'approcha & nous dit que c'était des fictions ingénieuſes & toutes remplies d'agrément. Ah, Monſieur, lui répondit un jeune homme fort inſtruit, ſi vous voulez des fictions, croyez-moi, préférez celles d'Homère, de Virgile & d'Ovide, quiconque aime les prophéties d'Ezéchiel mérite de déjeuner avec lui.

FABLES.

LES plus anciennes fables ne ſont-elles pas viſiblement allégoriques? La première que nous connaiſſions dans notre manière de ſupputer les tems, n'eſt-ce pas celle qui eſt rapportée dans le neuviéme chapitre du livre des Juges; Il falut choiſir un roi parmi les arbres; l'olivier ne voulut point abandonner le ſoin de ſon

huile, ni le figuier celui de ſes figues, ni la vigne celui de ſon vin, ni les autres arbres celui de leur fruit ; le chardon qui n'était bon à rien, ſe fit roi, parce qu'il avait des épines & qu'il pouvait faire du mal.

L'ancienne fable de Vénus, telle qu'elle eſt rapportée dans Héſiode, n'eſt-elle pas une allégorie de la nature entière ? Les parties de la génération ſont tombées de l'éther ſur le rivage de la mer ; Vénus nait de cette écume précieuſe ; ſon premier nom eſt celui d'amante de la génération : y a-t-il une image plus ſenſible ? Cette Vénus eſt la déeſſe de la beauté ; la beauté ceſſe d'être aimable, ſi elle marche ſans les graces ; la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime.

La ſageſſe eſt conçue dans le cerveau du maître des dieux ſous le nom de Minerve ; l'ame de l'homme eſt un feu divin que Minerve montre à Prométhée, qui ſe ſert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il eſt impoſſible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entière. La plûpart des autres fables ſont ou la corruption des hiſtoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des anciennes fables comme de nos contes modernes ; il y en a de moraux qui ſont charmans, il y en a qui ſont inſipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été groſſiérement imitées par des peuples groſ-

ſiers, témoin celles de Bacchus, d'Hercule, de Prométhée, de Pandore & tant d'autres; elles étaient l'amuſement de l'ancien monde. Les Barbares qui en entendirent parler confuſément les firent entrer dans leur mythologie ſauvage, & enſuite ils oſèrent dire, c'eſt nous qui les avons inventées. Hélas! pauvres peuples ignorés & ignorans, qui n'avez connu aucun art ni agréable, ni utile, chez qui même le nom de géométrie ne parvint jamais, pouvez-vous dire que vous avez inventé quelque choſe? Vous n'avez ſû ni trouver des vérités ni mentir habilement.

FANATISME.

LE Fanatiſme eſt à la ſuperſtition, ce que le tranſport eſt à la fiévre, ce que la rage eſt à la colère. Celui qui a des extaſes, des viſions, qui prend des ſonges pour des réalités, & ſes imaginations pour des prophéties, eſt un entouſiaſte; celui qui ſoutient ſa folie par le meurtre, eſt un fanatique. ~~Barthelemi~~ Diaz, Jean retiré à Nuremberg, qui était fermement convaincu que le Pape eſt l'Antechriſt de l'Apocalypſe, & qu'il a le ſigne de la bête, n'était qu'un entouſiaſte; ſon frère ~~Barthelemi~~ Diaz qui Alp partit de Rome pour aller aſſaſſiner ſaintement ſon frère, & qui le tua en effet pour l'amour de Dieu, était un des plus abominables fanatiques que la ſuperſtition ait pû jamais former.

Polyeucte qui va au temple dans un jour de ſolemnité renverſer & caſſer les ſtatues & les ornemens, eſt un fanatique moins horrible que Diaz, mais non moins ſot. Les aſſaſſins du Duc François de Guiſe, de Guillaume Prince d'Orange, du Roi Henri III, & du Roi Henri IV, de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que Diaz.

Le plus déteſtable exemple de fanatiſme, eſt celui des bourgeois de Paris qui coururent aſſaſſiner, égorger, jetter par les fenêtres, mettre en piéces la nuit de la St. Barthelemi leurs concitoyens qui n'allaient point à la Meſſe.

Il y a des fanatiques de ſang froid; ce ſont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penſer comme eux; & ces juges-là ſont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre humain, que n'étant pas dans un excès de fureur, comme les Cléments, les Châtels, les Ravaillacs, les Damiens, il ſemble qu'ils pourraient écouter la raiſon.

Lorſqu'une fois le fanatiſme a gangrené un cerveau, la maladie eſt preſque incurable. J'ai vû des convulſionnaires, qui en parlant des miracles de St. Pâris, s'échauffaient par degrés malgré eux; leurs yeux s'enflammaient, leurs membres tremblaient, la fureur défigurait leur viſage; & ils auraient tué quiconque les eût contredits.

Il n'y a d'autre remède à cette maladie épidémique que l'eſprit philoſophique, qui répandu de proche en proche adoucit enfin les mœurs

des hommes, & qui prévient les accès du mal; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir, & attendre que l'air ſoit purifié. Les loix & la religion ne ſuffiſent pas contre la peſte des ames; la religion loin d'être pour elles un aliment ſalutaire, ſe tourne en poiſon dans les cerveaux infectés. Ces miſérables ont ſans ceſſe préſent à l'eſprit l'exemple d'Aod, qui aſſaſſine le Roi Eglon; de Judith, qui coupe la tête d'Holopherne en couchant avec lui; de Samuel qui hâche en morceau le Roi Agag: ils ne voyent pas que ces exemples qui ſont reſpectables dans l'antiquité, ſont abominables dans le tems préſent; ils puiſent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les loix ſont encor très impuiſſantes contre ces accès de rage; c'eſt comme ſi vous liſiez un arrêt du Conſeil à un frénétique. Ces gens-là ſont perſuadés que l'Eſprit ſaint qui les pénétre, eſt au-deſſus des loix, que leur entouſiaſme eſt la ſeule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéïr à Dieu qu'aux hommes, & qui en conſéquence eſt ſûr de mériter le ciel en vous égorgeant?

Ce ſont d'ordinaire les fripons qui conduiſent les fanatiques, & qui mettent le poignard entre leurs mains; ils reſſemblent à ce vieux de la montagne qui faiſait, dit-on, gouter les joyes du paradis à des imbécilles, & qui leur promettait une éternité de ces plaiſirs, dont il leur avait donné un avant-gout, à condition qu'ils iraient aſſaſſiner tous ceux qu'il leur nom-

merait. Il n'y a eu qu'une ſeule religion dans le monde qui n'ait pas été ſouillée par le fanatiſme, c'eſt celle des Lettrés de la Chine. Les ſectes des philoſophes étaient non-ſeulement exemptes de cette peſte, mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la philoſophie eſt de rendre l'ame tranquille, & le fanatiſme eſt incompatible avec la tranquillité. Si notre ſainte Religion a été ſi ſouvent corrompue par cette fureur infernale, c'eſt à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainſi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'uſage ;
Il le reçut pour ſon ſalut,
Il s'en ſervit pour ſon dommage.

BERTAUD, *Evêque de Sées.*

FAUSSETÉ
DES VERTUS HUMAINES.

QUand le Duc de la Rochefoucault eut écrit ſes penſées ſur l'amour-propre, & qu'il eut mis à découvert ce reſſort de l'homme, un Monſieur *Eſprit*, de l'oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé, *De la fauſſeté des vertus humaines.* Cet Eſprit dit qu'il n'y a point de vertu; mais par grace il termine chaque chapitre en

renvoyant à la charité chrétienne. Auſſi ſelon le Sieur Eſprit, ni Caton, ni Ariſtide, ni Marc-Aurèle, ni Epictète, n'étaient des gens de bien: mais on n'en peut trouver que chez les Chrétiens. Parmi les Chrétiens il n'y a de vertu que chez les Catholiques; parmi les Catholiques, il falait encor en excepter les jéſuites, ennemis des oratoriens; partant la vertu ne ſe trouvait guères que chez les ennemis des jéſuites.

Ce Mr. Eſprit commence par dire, que la prudence n'eſt pas une vertu; & ſa raiſon eſt qu'elle eſt ſouvent trompée. C'eſt comme ſi on diſait que Céſar n'était pas un grand capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si Mr. Eſprit avait été philoſophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuſe; car un ſcélérat peut être très prudent, & j'en ai connu de cette eſpèce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis!

Qu'eſt-ce que la vertu, mon ami? C'eſt de faire du bien. Fai-nous-en, & cela ſuffit. Alors nous te ferons grace du motif. Quoi! ſelon toi, il n'y aura nulle différence entre le Préſident de Thou, & Ravaillac? entre Cicéron & ce Popilius auquel il avait ſauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent? & tu déclareras Epictète & Porphyre des coquins, pour n'avoir pas ſuivi nos dogmes? Une telle inſolence révolte. Je n'en dirai pas davantage, car je me mètrais en colère.

FIN. CAUSES FINALES.

IL parait qu'il faut être forcené pour nier que les eſtomacs ſoient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.

D'un autre côté il faut avoir un étrange amour des cauſes finales pour aſſurer que la pierre a été formée pour bâtir des maiſons, & que les vers à ſoye ſont nés à la Chine afin que nous ayons du ſatin en Europe.

Mais, dit-on, ſi Dieu a fait viſiblement une choſe à deſſein, il a donc fait toutes choſes à deſſein. Il eſt ridicule d'admettre la Providence dans un cas, & de la nier dans les autres. Tout ce qui eſt fait a été prévu, a été arrangé. Nul arrangement ſans objet, nul effet ſans cauſe; donc tout eſt également le réſultat, le produit d'une cauſe finale; donc il eſt auſſi vrai de dire que les nez ont été faits pour porter des lunettes, & les doigts pour être ornés de diamans, qu'il eſt vrai de dire que les oreilles ont été formées pour entendre les ſons, & les yeux pour recevoir la lumière.

Je crois qu'on peut aiſément éclaircir cette difficulté, quand les effets ſont invariablement les mêmes, en tous lieux & en tout tems; quand ces effets uniformes ſont indépendans des êtres auxquels ils appartiennent, alors il y a viſiblement une cauſe finale.

Tous les animaux ont des yeux, & ils voyent; tous ont des oreilles, & ils entendent;

tous

tous une bouche par laquelle ils mangent ; un estomac , ou quelque chose d'approchant, par lequel ils digèrent ; tous un orifice qui expulse les excrémens , tous un instrument de la génération : & ces dons de la nature opèrent en eux sans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des causes finales clairement établies, & c'est pervertir notre faculté de penser, que de nier une vérité si universelle.

Mais les pierres en tout lieu & en tout tems, ne composent pas des bâtimens ; tous les nez ne portent pas des lunettes ; tous les doigts n'ont pas une bague ; toutes les jambes ne sont pas couvertes de bas de soye. Un ver à soye n'est donc pas fait pour couvrir mes jambes, comme votre bouche est faire pour manger, & votre derrière pour aller à la garderobe. Il y a donc des effets produits par des causes finales, & des effets en très grand nombre qu'on ne peut appeller de ce nom.

Mais les uns & les autres sont également dans le plan de la providence générale : rien ne se fait sans doute malgré elle, ni même sans elle. Tout ce qui appartient à la nature est uniforme, immuable, est l'ouvrage immédiat du maître ; c'est lui qui a créé les loix par lesquelles la lune entre pour les trois quarts dans la cause du flux & du reflux de l'Océan, & le soleil pour son quart : c'est lui qui a donné un mouvement de rotation au soleil, par lequel cet astre envoye en cinq minutes & demie des rayons de lumière dans les yeux des hommes, des crocodiles & des chats.

Mais, si après bien des siécles nous nous sommes avisés d'inventer des ciseaux & des broches, de tondre avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre chose, sinon, que Dieu nous a faits de façon qu'un jour nous deviendrions nécessairement industrieux & carnassiers ?

Les moutons n'ont pas sans doute été faits absolument pour être cuits & mangés, puisque plusieurs nations s'abstiennent de cette horreur. Les hommes ne sont pas créés essentiellement pour se massacrer, puisque les Brames & les Quakers ne tuent personne; mais la pâte dont nous sommes paîtris produit souvent des massacres, comme elle produit des calomnies, des vanités, des persécutions & des impertinences. Ce n'est pas que la formation de l'homme soit précisément la cause finale de nos fureurs & de nos sottises; car une cause finale est universelle & invariable en tout tems & en tout lieu. Mais les horreurs & les absurdités de l'espèce humaine n'en sont pas moins dans l'ordre éternel des choses. Quand nous battons notre bled, le fléau est la cause finale de la séparation du grain; mais si ce fléau en battant mon grain écrase mille insectes, ce n'est pas par ma volonté déterminée, ce n'est pas non plus par hazard; c'est que ces insectes se sont trouvés cette fois sous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'est une suite de la nature des choses, qu'un homme soit ambitieux, que cet homme enré-

gintente quelquefois d'autres hommes, qu'il ſoit vainqueur, ou qu'il ſoit battu; mais jamais on ne pourra dire; L'homme a été créé de Dieu pour être tué à la guerre.

Les inſtrumens que nous a donnés la nature ne peuvent être toûjours des cauſes finales en mouvement qui ayent leur effet immanquable. Les yeux donnés pour voir ne ſont pas toûjours ouverts; chaque ſens a ſes tems de repos. Il y a même des ſens dont on ne fait jamais d'uſage. Par exemple, une malheureuſe imbécille enfermée dans un cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait ſortir une génération nouvelle; mais la cauſe finale n'en ſubſiſte pas moins, elle agira dès qu'elle ſera libre.

FOI.

UN jour le Prince Pic de la Mirandole rencontra le Pape Alexandre VI. chez la courtiſane Emilia pendant que Lucrèce fille du St. Père était en couche & qu'on ne ſavait dans Rome ſi l'enfant était du Pape ou de ſon fils le Duc de Valentinois, ou du mari de Lucrèce Alphonſe d'Arragon, qui paſſait pour impuiſſant. La converſation fut d'abord fort enjouée. Le Cardinal Bembo en rapporte une partie. Petit Pic, dit le Pape, qui crois-tu le père de mon petit fils? je crois que c'eſt votre gendre, répondit Pic. Eh comment peux-tu croire cet-

te sottise ? Je la crois par la foi. Mais ne sais-tu pas bien qu'un impuissant ne fait point d'enfans ? la foi consiste, répartit Pic, à croire les choses parce qu'elles sont impossibles ; & de plus l'honneur de votre maison exige que le fils de Lucrèce ne passe point pour être le fruit d'un inceste. Vous me faites croire des mystères plus incompréhensibles. Ne faut-il pas que je sois convaincu qu'un serpent a parlé, que depuis ce tems tous les hommes furent damnés, que l'ânesse de Balaam parla aussi fort éloquemment, & que les murs de Jérico tombèrent au son des trompettes ! Pic enfila tout de suite une kyrielle de toutes les choses admirables qu'il croyait. Alexandre tomba sur son sopha à force de rire. Je crois tout cela comme vous, disait-il, car je sens bien que je ne peux être sauvé que par la foi & que je ne le serai pas par mes œuvres. Ah ! St. Père, dit Pic, vous n'avez besoin ni d'œuvres ni de foi ; cela est bon pour de pauvres profanes comme nous, mais vous qui êtes Vice-Dieu, vous pouvez croire & faire tout ce qu'il vous plaira, vous avez les clefs du ciel ; & sans doute St. Pierre ne vous fermera pas la porte au nez. Mais pour moi, je vous avoue, que j'aurais besoin d'une puissante protection, si n'étant qu'un pauvre prince j'avais couché avec ma fille, & si je m'étais servi du stilet & de la Cantarella aussi souvent que votre sainteté. Alexandre VI. entendait raillerie. Parlons sérieusement, dit-il, au Prince de la Mirandole. Dites-moi quel mérite on peut avoir à dire à Dieu qu'on est

perſuadé de choſes dont en effet on ne peut être perſuadé ? quel plaiſir cela peut-il faire à Dieu ? entre nous, dire qu'on croit ce qu'il eſt impoſſible de croire, c'eſt mentir.

Pic de la Mirandole fit un grand ſigne de croix. Eh Dieu paternel, s'écria-t-il, que votre ſainteté me pardonne, vous n'êtes pas chrétien. Non, ſur ma foi, dit le Pape. Je m'en doutais, dit Pic de la Mirandole.

Voltaire

(*par un deſcendant de Rabelais.*)

F O Y.

QU'eſt-ce que la Foy ? Eſt-ce de croire ce qui parait évident ? Non ; il m'eſt évident qu'il y a un Etre néceſſaire, éternel, ſuprême, intelligent. Ce n'eſt pas là de la foy, c'eſt de la raiſon. Je n'ai aucun mérite à penſer que cet Etre éternel, infini, qui eſt la vertu, la bonté même, veut que je ſois bon & vertueux. La foy conſiſte à croire non ce qui ſemble vrai, mais ce qui ſemble faux à notre entendement. Les Aſiatiques ne peuvent croire que par la foy le voyage de Mahomet dans les ſept planètes, les incarnations du Dieu Fo, de Vitſnou, de Xaca, de Brama, de Sammonocodom, &c. &c. &c. Ils ſoumettent leur entendement, ils tremblent d'examiner, ils ne veulent être ni empâlés, ni brulés ; ils diſent, je crois.

Il y a la foy ſur les choſes étonnantes, & la

foy ſur les choſes contradictoires & impoſſibles.

Vitſnou s'eſt incarné cinq cent fois, cela eſt fort étonnant ; mais enfin, cela n'eſt pas phyſiquement impoſſible. Car ſi Vitſnou a une ame, il peut avoir mis ſon ame dans cinq cent corps pour ſe réjouir. L'Indien, à la vérité, n'a pas une foy bien vive, il n'eſt pas intimement perſuadé de ces métamorphoſes ; mais enfin, il dira à ſon bonze, J'ai la foy ; vous voulez que Vitſnou ait paſſé par cinq cent incarnations, cela vous vaut cinq cent roupies de rente ; à la bonne heure ; vous irez crier contre moi, vous me dénoncerez, vous ruinerez mon commerce ſi je n'ai pas la foy ; eh bien, j'ai la foi, & voilà de plus dix roupies que je vous donne. L'Indien peut jurer à ce bonze qu'il croit, ſans faire un faux ſerment ; car après tout il ne lui eſt pas démontré que Vitſnou n'eſt pas venu cinq cent fois dans les Indes.

Mais ſi le bonze exige de lui qu'il croye une choſe contradictoire, impoſſible, que deux & deux font cinq, que le même corps peut être en mille endroits différens, qu'être & n'être pas c'eſt préciſément la même choſe, alors, ſi l'Indien dit qu'il a la foy, il a menti ; & s'il jure qu'il croit, il fait un parjure. Il dit donc au bonze, Mon révérend père, je ne peux vous aſſurer que je crois ces abſurdités là, quand elles vous vaudraient dix mille roupies de rente au lieu de cinq cent.

Mon fils, répond le bonze, donnez vingt roupies, & Dieu vous fera la grace de croire tout ce que vous ne croyez point.

Comment voulez-vous, répond l'Indien, que Dieu opère sur moi ce qu'il ne peut opérer sur lui-même ? Il est impossible que Dieu fasse ou croye les contradictoires ; autrement il ne serait plus Dieu. Je veux bien vous dire, pour vous faire plaisir, que je crois ce qui est obscur ; mais je ne peux vous dire que je crois l'impossible. Dieu veut que nous soyons vertueux, & non pas que nous soyons absurdes. Je vous ai donné dix roupies, en voilà encor vingt, croyez à trente roupies, soyez homme de bien si vous pouvez, & ne me rompez plus la tête.

FOLIE.

IL n'est pas question de renouveller le livre d'Erasme, qui ne serait aujourd'hui qu'un lieu commun assez insipide.

Nous appellons folie cette maladie des organes du cerveau qui empêche un homme nécessairement de penser & d'agir comme les autres ; ne pouvant gérer son bien, on l'interdit ; ne pouvant avoir des idées convenables à la société, on l'en exclut ; s'il est dangereux, on l'enferme ; s'il est furieux, on le lie.

Ce qu'il est important d'observer, c'est que cet homme n'est point privé d'idées ; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & souvent quand il dort. On peut demander comment son ame spirituelle, immortelle, logée

dans ſon cerveau, recevant toutes les idées par les ſens très nettes & très diſtinctes, n'en porte cependant jamais un jugement ſain ? Elle voit les objets comme l'ame d'Ariſtote & de Platon, de Loke & de Newton les voyaient; elle entend les mêmes ſons, elle a le même ſens du toucher; comment donc recevant les perceptions que les plus ſages éprouvent, en fait-elle un aſſemblage extravagant ſans pouvoir s'en diſpenſer ? Si cette ſubſtance ſimple & éternelle a pour ſes actions les mêmes inſtrumens qu'ont les ames des cerveaux les plus ſages, elle doit raiſonner comme eux. Qui peut l'en empêcher? Je conçois bien à toute force que ſi mon fou voit du rouge, & les ſages du bleu; ſi quand les ſages entendent de la muſique, mon fou entend le braïement d'un âne; ſi quand ils ſont au ſermon, mon fou croit être à la comédie; ſi quand ils entendent oui, il entend non; alors ſon ame doit penſer au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux; il n'y a nulle raiſon apparente pour laquelle ſon ame ayant reçu par ſes ſens tous ſes outils, ne peut en faire d'uſage. Elle eſt pure, dit-on, elle n'eſt ſujette par elle-même à aucune infirmité; la voilà pourvue de tous les ſecours néceſſaires: quelque choſe qui ſe paſſe dans ſon corps, rien ne peut changer ſon eſſence: cependant on la mène dans ſon étui aux petites maiſons.

Cette réflexion peut faire ſoupçonner que la faculté de penſer donnée de Dieu à l'homme, eſt ſujette au dérangement comme les autres ſens. Un fou eſt un malade dont le cerveau

pâtit, comme le gouteux eſt un malade qui ſouffre aux piés & aux mains; il penſait par le cerveau, comme il marchait avec les piés, ſans rien connaître ni de ſon pouvoir incompréhenſible de marcher, ni de ſon pouvoir non moins incompréhenſible de penſer. On a la goute au cerveau comme aux piés. Enfin après mille raiſonnemens, il n'y a peut-être que la foi ſeule qui puiſſe nous convaincre qu'une ſubſtance ſimple & immatérielle puiſſe être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou; Mon ami, quoique tu ayes perdu le ſens commun, ton ame eſt auſſi ſpirituelle, auſſi pure, auſſi immortelle que la nôtre; mais notre ame eſt bien logée, & la tienne l'eſt mal; les fenêtres de la maiſon ſont bouchées pour elle; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou, dans ſes bons momens, leur répondrait, Mes amis, vous ſuppoſez à votre ordinaire ce qui eſt en queſtion, mes fenêtres ſont auſſi bien ouvertes que les vôtres, puiſque je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles: il faut donc néceſſairement que mon ame faſſe un mauvais uſage de ſes ſens, ou que mon ame ne ſoit elle-même qu'un ſens vitié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame eſt folie par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre: Mon confrère, Dieu a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames ſages. Le fou répliquera; Si je croyais ce que vous me dites, je ſerais encor plus fou que je ne le ſuis. De grace, vous qui en ſavez tant, dites-moi pourquoi je ſuis fou?

Si les docteurs ont encor un peu de sens, ils lui répondront, Je n'en sais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées réguliè-res & suivies. Ils se croiront sages, & ils seront aussi fous que lui.

FRAUDE.

S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple ?

LE Faquir Bambabef rencontra un jour un des disciples de Confutsée, que nous nommons Confucius, & ce disciple s'appellait Ouang; & Bambabef soutenait que le peuple a besoin d'être trompé, & Ouang prétendait qu'il ne faut jamais tromper personne; & voici le précis de leur dispute.

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre suprême, qui ne nous montre pas les choses telles qu'elles sont; il nous fait voir le soleil sous un diamètre de deux ou trois piés, quoique cet astre soit un million de fois plus gros que la terre; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées sur un même fonds bleu, tandis qu'elles sont à des distances différentes. Il veut qu'une tour quarrée nous paraisse ronde de loin; il veut que le feu nous paraisse chaud, quoiqu'il ne soit ni

chaud ni froid ; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur n'en eſt point une. Le ſoleil tel qu'il eſt placé à des millions de millions de lis (*) au-delà de notre globe, n'eſt pas celui que nous voyons. Nous n'appercevons réellement, & nous ne pouvons appercevoir que le ſoleil qui ſe peint dans notre rétine, ſous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les groſſeurs & les diſtances, il faut d'autres ſecours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. Ouang qui était très-patient lui expliqua la théorie de l'optique ; & Bambabef qui avait de la conception, ſe rendit aux démonſtrations du diſciple de Confutſée ; puis il reprit la diſpute en ces termes.

BAMBABEF.

Si Dieu ne nous trompe pas par le miniſtère de nos ſens, comme je le croyais, avouez au moins que les médecins trompent toujours les enfans pour leur bien ; ils leur diſent qu'ils leur donnent du ſucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je peux donc moi, faquir, tromper le peuple qui eſt auſſi ignorant que les enfans.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés ;

(*) Un lis eſt de 124 pas.

je leur ai dit quand ils ont été malades, voilà une médecine très amère, il faut avoir le courage de la prendre; elle vous nuirait si elle était douce; je n'ai jamais souffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fissent peur des esprits, des revenans, des lutins, des sorciers; par-là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux & sages.

BAMBABEF.

Le peuple n'est pas né si heureusement que votre famille.

OUANG.

Tous les hommes se ressemblent; ils sont nés avec les mêmes dispositions. Ce sont les faquirs qui corrompent la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enseignons des erreurs, je l'avoue, mais c'est pour leur bien. Nous leur faisons accroire que s'ils n'achètent pas de nos clous bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront dans une autre vie, chevaux de poste, chiens, ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens de bien.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertissez ces pauvres gens? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne pense, qui raisonnent, qui se moquent de vos miracles, de vos superstitions, qui voyent fort bien qu'ils ne seront changés

ni en lézards ni en chevaux de poſte. Qu'arrive-t-il ? Ils ont aſſez de bon ſens pour voir que vous leur prêchez une religion impertinente, & ils n'en ont pas aſſez pour s'élever vers une religion pure, & dégagée de ſuperſtition, telle que la nôtre. Leurs paſſions leur font croire qu'ils n'y a point de religion, parce que la ſeule qu'on leur enſeigne eſt ridicule ; vous devenez coupables de tous les vices dans leſquels ils ſe plongent.

BAMBABEF.

Point du tout, car nous ne leur enſeignons qu'une bonne morale.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le peuple, ſi vous enſeigniez une morale impure. Les hommes ſont faits de façon, qu'ils veulent bien commettre le mal, mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait ſeulement ne point mêler une morale ſage avec des fables abſurdes, parce que vous affaibliſſez par vos impoſtures, dont vous pourriez vous paſſer, cette morale que vous êtes forcés d'enſeigner.

BAMBABEF.

Quoi ! vous croyez qu'on peut enſeigner la vérité au peuple ſans la ſoutenir par des fables.

OUANG.

Je le crois fermement. Nos lettrés ſont de la même pâte que nos tailleurs, nos tiſſerands, &

nos laboureurs. Ils adorent un Dieu créateur, rémunérateur, & vengeur. Ils ne souillent leur culte, ni par des systèmes absurdes, ni par des cérémonies extravagantes, & il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner instruire nos ouvriers comme nous instruisons nos lettrés ?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande sottise ; c'est comme si vous vouliez qu'ils eussent la même politesse, qu'ils fussent jurisconsultes ; cela n'est ni possible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres, & du pain bis pour les domestiques.

OUANG.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même science ; mais il y a des choses nécessaires à tous. Il est nécessaire que chacun soit juste ; & la plus sûre manière d'inspirer la justice à tous les hommes, c'est de leur inspirer la religion sans superstition.

BAMBABEF.

C'est un beau projet ; mais il est impraticable. Pensez-vous qu'il suffise aux hommes de croire un Dieu qui punit & qui récompense ? Vous m'avez dit qu'il arrive souvent que les plus déliés d'entre le peuple se révoltent contre mes fables ; ils se révolteront de même contre votre vérité ; ils diront : Qui m'assurera que Dieu punit & récompense ? où en est la preu-

ve? Quelle miſſion avez-vous? Quel miracle avez-vous fait pour que je vous croye? Ils ſe moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où eſt votre erreur. Vous vous imaginez qu'on ſecouera le joug d'une idée honnête, vraiſemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raiſon humaine eſt d'accord, parce qu'on rejette des choſes malhonnêtes, abſurdes, inutiles, dangereuſes, qui font frémir le bon ſens?

Le peuple eſt très diſpoſé à croire ſes Magiſtrats: quand ſes Magiſtrats ne leur propoſent qu'une créance raiſonnable, ils l'embraſſent volontiers. On n'a point beſoin de prodiges pour croire un Dieu juſte, qui lit dans le cœur de l'homme; cette idée eſt trop naturelle pour être combattue. Il n'eſt pas néceſſaire de dire préciſément comment Dieu punira & récompenſera; il ſuffit qu'on croye à ſa juſtice. Je vous aſſure que j'ai vû des villes entières qui n'avaient preſque point d'autres dogmes, & que ce ſont celles où j'ai vû le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prênez garde; vous trouverez dans ces villes des philoſophes qui vous nieront & les peines & les récompenſes.

OUANG.

Vous m'avouerez que ces philoſophes nieront bien plus fortement vos inventions; ainſi

vous ne gagnez rien par-là. Quand il y aurait des philoſophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en ſeraient pas moins gens de bien; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embraſſée par amour, & non par crainte. Mais, de plus, je vous ſoutiens qu'aucun philoſophe ne ſerait jamais aſſuré que la Providence ne réſerve pas des peines aux méchans & des récompenſes aux bons; car s'ils me demandent qui m'a dit que Dieu punit? je leur demanderai qui leur a dit que Dieu ne punit pas? Enfin, je vous ſoutiens que les philoſophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être philoſophe?

BAMBABEF.

Volontiers; mais ne le dites pas aux faquirs.

GENÈSE.

NOus ne préviendrons point ici ce que nous diſons de Moïſe à ſon article; nous ſuivrons quelques principaux traits de la Genèſe, l'un après l'autre.

Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.

C'eſt ainſi qu'on a traduit; mais la traduction n'eſt pas exacte. Il n'y a point d'homme un peu inſtruit qui ne ſache que le texte porte, *Au commencement les Dieux firent, ou les Dieux fit, le ciel & la terre.* Cette leçon d'ailleurs eſt confor-

conforme à l'anciènne idée des Phéniciens, qui avaient imaginé que Dieu employa des Dieux inférieurs pour débrouiller le cahos, le Chaut Ereb. Les Phéniciens étaient depuis longtems un peuple puissant qui avait sa théogonie avant que les Hébreux se fussent emparés de quelques villages vers son pays. Il est bien naturel de penser que quand les Hébreux eurent enfin un petit établissement vers la Phénicie, ils commencèrent à apprendre la langue, surtout lorsqu'ils y furent esclaves. Alors, ceux qui se mêlèrent d'écrire copièrent quelque chose de l'ancienne théologie de leurs maîtres; c'est la marche de l'esprit humain.

Dans le tems où l'on place Moïse, les philosophes Phéniciens en savaient probablement assez pour regarder la terre comme un point, en comparaison de la multitude infinie de globes que Dieu a placés dans l'immensité de l'espace qu'on nomme *le Ciel.* Mais cette idée si ancienne & si fausse, que le ciel a été fait pour la terre, a presque toûjours prévalu chez le peuple ignorant. C'est à-peu-près comme si on disait que Dieu créa toutes les montagnes & un grain de sable, & qu'on s'imaginât que ces montagnes ont été faites pour ce grain de sable. Il n'est guères possible que les Phéniciens si bons navigateurs n'eussent pas de bons astronomes: mais les vieux préjugés prévalaient, & ces vieux préjugés furent la seule science des Juifs.

La terre était tohu bohu & vuide; les ténèbres

verſement de l'ordre des choſes, il ne fait créer le Soleil & la Lune que quatre jours après la lumière. On ne peut concevoir comment il y a un matin & un ſoir avant qu'il y ait un Soleil. Il y a là une confuſion qu'il eſt impoſſible de débrouiller. L'auteur inſpiré ſe conformait aux préjugés vagues & groſſiers de la nation. Dieu ne prétendait pas enſeigner la philoſophie aux Juifs. Il pouvait élever leur eſprit juſqu'à la vérité, mais il aimait mieux deſcendre juſqu'à eux.

La ſéparation de la lumière & des ténèbres n'eſt pas d'une meilleure phyſique ; il ſemble que la nuit & le jour fuſſent mêlés enſemble comme des grains d'eſpèces différentes que l'on ſépare les uns des autres. On ſait aſſez que les ténèbres ne ſont autre choſe que la privation de la lumière, & qu'il n'y a de lumière en effet qu'autant que nos yeux reçoivent cette ſenſation ; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités.

L'idée d'un firmament eſt encor de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les cieux étaient très ſolides, parce qu'on y voyait toûjours les mêmes phénomènes. Les cieux roulaient ſur nos têtes ; ils étaient donc d'une matière fort dure. Le moyen de ſupputer combien les exhalaiſons de la terre & des mers pouvaient fournir d'eau aux nuages ? Il n'y avait point de Halley qui pût faire ce calcnl. Il y avait donc des réſervoirs d'eau dans le ciel. Ces réſervoirs ne pouvaient être portés que ſur une bonne voûte ; on voyait à travers cette voûte,

elle était donc de cryſtal. Pour que les eaux ſupérieures tombaſſent de cette voûte ſur la terre, il était néceſſaire qu'il y eût des portes, des écluſes, des cataractes qui s'ouvriſſent & ſe fermaſſent. Telle était l'aſtronomie juive; & puiſqu'on écrivait pour des Juifs, il falait bien adopter leurs idées.

Dieu fit deux grands luminaires, l'un pour préſider au jour, l'autre à la nuit; il fit auſſi les étoiles.

Toûjours la même ignorance de la nature. Les Juifs ne ſavaient pas que la Lune n'éclaire que par une lumière réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme d'une bagatelle, quoiqu'elles ſoient autant de ſoleils dont chacun a des mondes roulans autour de lui. L'Eſprit ſaint ſe proportionnait à l'eſprit du tems.

Dieu dit auſſi, Faiſons l'homme à notre image, & qu'il préſide aux poiſſons, &c.

Qu'entendaient les Juifs par Faiſons l'homme à notre image? ce que toute l'antiquité entendait.

Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum.

On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imagina un Dieu ſans corps, & il eſt impoſſible de ſe le repréſenter autrement. On peut bien dire, Dieu n'eſt rien de ce que nous connaiſſons, mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il eſt. Les Juifs crurent Dieu conſtamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers pères de l'Egliſe crurent auſſi Dieu corporel, juſqu'à ce qu'ils euſſent embraſſé les idées de Platon.

Il les créa mâle & femelle.

Si Dieu, ou les Dieux sécondaires, créèrent l'homme mâle & femelle à leur ressemblance, il semble en ce cas que les Juifs croyaient Dieu, & les Dieux mâles & femelles. On ne sait d'ailleurs si l'auteur veut dire que l'homme avait d'abord les deux sexes, ou s'il entend que Dieu fit Adam & Eve le même jour : le sens le plus naturel est que Dieu forma Adam & Eve en même tems, mais ce sens contredirait absolument la formation de la femme faite d'une côte de l'homme longtems après les sept jours.

Et il se reposa le septiéme jour.

Les Phéniciens, les Caldéens, les Indiens, disaient que Dieu avait fait le monde en six tems, que l'ancien Zoroastre appelle les six Gambahars si célèbres chez les Perses.

Il est incontestable que tous ces peuples avaient une théologie avant que la horde Juive habitât les déserts d'Oreb & de Sinaï, avant qu'elle pût avoir des écrivains. Il est donc de la plus grande vraisemblance que l'histoire des six jours est imitée de celle des six tems.

Du lieu de volupté sortait un fleuve qui arrosait le jardin, & de là se partageait en quatre fleuves; l'un s'appelle Phison, qui tourne dans le pays d'Evilath où vient l'or... Le second s'appelle Gehon que entoure l'Ethiopie.... Le troisiéme est le Tigre, & le quatriéme l'Euphrate.

Suivant cette version le paradis terrestre contenait près du tiers de l'Asie & de l'Afrique. L'Euphrate & le Tigre ont leur source à plus

de ſoixante grandes lieuës l'un de l'autre, dans des montagnes horribles qui ne reſſemblent guères à un jardin. Le fleuve qui borde l'Ethiopie, & qui ne peut être que le Nil ou le Niger, commence à plus de ſept cent lieuës des ſources du Tigre & de l'Euphrate; & ſi le Phiſon eſt le Phaſe, il eſt aſſez étonnant de mettre au même endroit la ſource d'un fleuve de Scythie & celle d'un fleuve d'Afrique.

Au reſte, le jardin d'Eden eſt viſiblement pris des jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuſe, fameuſe dans toute l'antiquité. Les Hébreux, peuple très récent, étaient une horde Arabe. Ils ſe faiſaient honneur de ce qu'il y avait de plus beau dans le meilleur canton de l'Arabie. Ils ont toûjours employé pour eux les anciennes traditions des grandes nations au milieu deſquelles ils étaient enclavés.

Le Seigneur prit donc l'homme, & le mit dans le jardin de volupté, afin qu'il le cultivât.

C'eſt fort bien fait de cultiver ſon jardin, mais il eſt difficile qu'Adam cultivât un jardin de ſept à huit cent lieuës de long, apparemment qu'on lui donna des aides.

Ne mangez point du fruit de la ſcience du bien & du mal.

Il eſt difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enſeignât le bien & le mal, comme il y a des poiriers & des abricotiers. D'ailleurs, pourquoi Dieu ne veut-il pas que l'homme connaiſſe le bien & le mal? Le contraire n'était-il pas beaucoup plus digne de Dieu, & beaucoup plus néceſſaire à l'homme? Il ſemble à notre

pauvre raiſon que Dieu devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit; mais il faut ſoumettre ſa raiſon.

Dès que vous en aurez mangé vous mourrez.

Cependant Adam en mangea & n'en mourut point. Pluſieurs pères ont regardé tout cela comme une allégorie. En effet, on pourrait dire que les autres animaux ne ſavent pas qu'ils mourront, mais que l'homme le ſait par ſa raiſon. Cette raiſon eſt l'arbre de la ſcience qui lui fait prévoir ſa fin. Cette explication ſerait peut-être la plus raiſonnable.

Le Seigneur dit auſſi, Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul, faiſons-lui une aide ſemblable à lui.

On s'attend que le Seigneur va lui donner une femme: point du tout; le Seigneur lui amène tous les animaux.

Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux eſt ſon véritable nom.

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal ſerait un nom qui déſignerait toutes les propriétés de ſon eſpèce, ou du moins les principales; mais il n'en eſt ainſi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs, comme *coq* en Celte, qui déſigne un peu le cri du coq. *Loupous* en Latin, &c. Mais ces mots imitatifs ſont en très petit nombre. De plus, ſi Adam eût ainſi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déja mangé du fruit de la ſcience, ou Dieu n'avait pas beſoin de lui interdire ce fruit.

Obſervez que c'eſt ici la première fois qu'A-

dam eſt nommé dans la Genèſe. Le premier homme, chez les anciens Bracmanes, prodigieuſement antérieurs aux Juifs, s'appellait *Adimo*, l'enfant de la terre, & ſa femme *Procriti*, la vie; c'eſt ce que dit le *Védam*, qui eſt peut-être le plus ancien livre du monde. Adam & Eve ſignifiaient ces mêmes choſes dans la langue Phénicienne.

Lors qu'Adam était endormi, Dieu prit une de ſes côtes, & mit de la chair à la place, & de la côte qu'il avait tirée d'Adam il bâtit une femme, & il amena la femme à Adam.

Le Seigneur (un chapitre auparavant) avait déja créé le mâle & la femelle; pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui exiſtait déja? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre.

Or le ſerpent était le plus ruſé de tous les animaux de la terre, &c. il dit à la femme, &c.

Il n'eſt fait dans tout cet article aucune mention du Diable, tout y eſt phyſique. Le ſerpent était regardé, non-ſeulement comme le plus ruſé des animaux par toutes les nations orientales, mais encor comme immortel. Les Caldéens avaient une fable d'une querelle entre Dieu & le ſerpent; & cette fable avait été conſervée par Pherécide. Origène la cite dans ſon livre 6. contre Celſe. On portait un ſerpent dans les fêtes de Bacchus. Les Egyptiens attachaient une eſpece de divinité au ſerpent, au rapport d'Euſèbe dans ſa préparation Evangélique livre premier chap. X. Dans l'Arabie & dans les In-

des, à la Chine même, le ſerpent était regardé comme le ſymbole de la vie ; & de là vint que les Empereurs de la Chine, antérieurs à Moïſe, portèrent toûjours l'image d'un ſerpent ſur leur poitrine.

Eve n'eſt point étonnée que le ſerpent lui parle. Les animaux ont parlé dans toutes les anciennes hiſtoires, & c'eſt pourquoi lorſque Pilpay & Lockman firent parler les animaux, perſonne n'en fut ſurpris.

Toute cettte avanture eſt ſi phyſique & ſi dépouillée de toute allégorie, qu'on y rend raiſon pourquoi le ſerpent rempe depuis ce tems-là ſur ſon ventre, pourquoi nous cherchons toûjours à l'écraſer, & pourquoi il cherche toûjours à nous mordre ; préciſément comme on rendait raiſon dans les anciennes métamorphoſes pourquoi le corbeau qui était blanc autrefois eſt noir aujourd'hui, pourquoi le hibou ne ſort de ſon trou que de nuit, pourquoi le loup aime le carnage, &c.

Je multiplierai vos miſères & vos groſſeſſes, vous enfanterez dans la douleur, vous ſerez ſous la puiſſance de l'homme, & il vous dominera.

On ne conçoit guères que la multiplication des groſſeſſes ſoit une punition ; c'était au contraire une très grande bénédiction, & ſurtout chez les Juifs. Les douleurs de l'enfantement ne ſont conſidérables que dans les femmes délicates ; celles qui ſont accoutumées au travail accouchent très aiſément, ſurtout dans les climats chauds. Il y a quelquefois des bètes qui ſouffrent beaucoup dans leur géſine ; il y en a

même qui en meurent. Et quant à la ſupériorité de l'homme ſur la femme, c'eſt une choſe entiérement naturelle, c'eſt l'effet de la force du corps & même de celle de l'eſprit. Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention ſuivie que les femmes, & ſont plus propres aux travaux de la tête & du bras. Mais quand une femme a le poignet & l'eſprit plus fort que ſon mari, elle en eſt partout la maîtreſſe; c'eſt alors le mari qui eſt ſoumis à la femme.

Le Seigneur leur fit des tuniques de peau.

Ce paſſage prouve bien que les Juifs croyaient Dieu corporel, puiſqu'ils lui font exercer le métier de tailleur. Un rabin nommé Elieſer a écrit que Dieu couvrit Adam & Eve de la peau même du ſerpent qui les avait tentés, & Origène prétend que cette tunique de peau était une nouvelle chair, un nouveau corps, que Dieu fit à l'homme.

Et le Seigneur dit, Voilà Adam qui eſt devenu comme l'un de nous.

Il faut renoncer au ſens commun pour ne pas convenir que les Juifs admirent d'abord pluſieurs Dieux. Il eſt plus difficile de ſavoir ce qu'ils entendent par ce mot Dieu, *Eloïm.* Quelques commentateurs ont prétendu que ce mot, *l'un de nous*, ſignifie la Trinité; mais il n'eſt pas aſſurément queſtion de la Trinité dans la Bible. La Trinité n'eſt pas un compoſé de pluſieurs Dieux, c'eſt le même Dieu triple, & jamais les Juifs n'entendirent parler d'un Dieu en trois perſonnes. Par ces mots, *ſemblable à nous*,

il eſt très vraiſemblable que les Juifs entendaient les anges Eloïm, & qu'ainſi ce livre ne fut écrit que quand ils adoptèrent la créance de ces Dieux inférieurs.

Le Seigneur le mit hors du jardin de volupté, afin qu'il cultivât la terre.

Mais le Seigneur l'avait mis dans le jardin de volupté *afin qu'il cultivât ce jardin.* Si Adam de jardinier devint laboureur, il faut avouer qu'en cela ſon état n'empira pas beaucoup. Un bon laboureur vaut bien un bon jardinier.

Toute cette hiſtoire en général ſe rapporte à l'idée qu'eurent tous les hommes, & qu'ils ont encore, que les premiers tems valaient mieux que les nouveaux. On a toûjours plaint le préſent, & vanté le paſſé. Les hommes ſurchargés de travaux ont placé le bonheur dans l'oiſiveté, ne ſongeant pas que le pire des états eſt celui d'un homme qui n'a rien à faire. On ſe vit ſouvent malheureux, & on ſe forgea l'idée d'un tems où tout le monde avait été heureux : c'eſt à-peu-près comme ſi on diſait ; il fut un tems où il ne périſſait aucun arbre, où nulle bête n'était ni malade, ni faible, ni dévorée par une autre. De-là l'idée du ſiécle d'or, de l'œuf percé par Arimane, du ſerpent qui déroba à l'âne la recette de la vie heureuſe & immortelle que l'homme avait mis ſur ſon bât, de-là ce combat de Typhon contre Oſiris, d'Ophionée contre les Dieux, & cette fameuſe boëte de Pandore, & tous ces vieux contes dont quelques-uns ſont amuſans, & dont aucun n'eſt inſtructif.

Et il mit devant le jardin de volupté un chérubin avec un glaive tournoyant & enflammé pour garder l'entrée de l'arbre de vie.

Le mot *Kerub* signifie *Bœuf*. Un bœuf armé d'un sabre enflammé fait une étrange figure à une porte ; mais les Juifs représentèrent depuis des anges en forme de bœufs & d'éperviers, quoiqu'il leur fût défendu de faire aucune figure : ils prirent visiblement ces bœufs & ces éperviers, des Egyptiens, dont ils imitèrent tant de choses. Les Egyptiens vénérèrent d'abord le bœuf comme le symbole de l'agriculture, & l'épervier comme celui des vents, mais ils ne firent jamais un portier d'un bœuf.

Les Dieux Eloïm voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour épouses celles qu'ils choisirent.

Cette imagination fut encor celle de tous les peuples ; il n'y a aucune nation, excepté la Chine, où quelque Dieu ne soit venu faire des enfans à des filles. Ces Dieux corporels descendaient souvent sur la terre pour visiter leurs domaines ; ils voyaient nos filles, ils prenaient pour eux les plus jolies : les enfans nés du commerce de ces Dieux & des mortelles devaient être supérieurs aux autres hommes ; aussi la Genèse ne manque pas de dire que ces Dieux qui couchèrent avec nos filles produisirent des géants.

Et je ferai venir sur la terre les eaux du Déluge.

(Voyez l'article *Inondation.*) Je remarquerai seulement ici que Saint Augustin dans sa Cité de Dieu, n°. 8. dit : *maximum illud dilu-*

vium græca nec latina novit historia : ni l'histoire grecque ni la latine ne connaissent ce grand déluge. En effet on n'a jamais connu que ceux de Deucalion & d'Ogigès en Grèce, regardés comme universels dans les fables recueillies par Ovide, mais totalement ignorés dans l'Asie orientale.

Dieu dit à Noé, Je vais faire alliance avec vous & avec votre semence après vous, & avec tous les animaux.

Dieu faire alliance avec les bêtes ! quelle alliance ! mais s'il s'allie avec l'homme, pourquoi pas avec la bête ? elle a du sentiment, & il y a quelque chose d'aussi divin dans le sentiment que dans la pensée la plus métaphysique. D'ailleurs, les animaux sentent mieux que la plûpart des hommes ne pensent. C'est apparemment en vertu de ce pacte que François d'Assise, fondateur de l'ordre séraphique, disait aux cigales & aux lièvres, Chantez, ma sœur la cigale, broutez, mon frère le levraut. Mais quelles ont été les conditions du traité ? que tous les animaux se dévoreraient les uns les autres, qu'ils se nourriraient de notre sang & nous du leur, qu'après les avoir mangés nous nous exterminerions avec rage, & qu'il ne nous manquerait plus que de manger nos semblables égorgés par nos mains. S'il y avait eu un tel pacte, il aurait été fait avec le Diable. Probablement tout ce passage ne veut dire autre chose sinon que Dieu est également le maître absolu de tout ce qui respire.

Et je mettrai mon arc dans les nuées, & il sera un signe de mon pacte, &c.

Remarquez que l'auteur ne dit pas, j'ai mis mon arc dans les nuées, il dit, je mettrai. Cela suppose évidemment que l'opinion commune était que l'arc-en-ciel n'avait pas toûjours existé. C'est un phénomène causé par la pluye, & on le donne ici comme quelque chose de surnaturel qui avertit que la terre ne sera plus inondée. Il est étrange de choisir le signe de la pluye pour assurer qu'on ne sera pas noyé; mais aussi on peut répondre que dans le danger de l'inondation on est rassuré par l'arc-en-ciel.

Et sur le soir les deux Anges arrivèrent à Sodome, &c.

Toute l'histoire des deux anges que les Sodomites voulurent violer, est peut-être la plus extraordinaire que l'antiquité ait inventée. Mais il faut considérer que presque toute l'Asie croyait qu'il y avait des démons incubes & succubes, que de plus ces deux anges étaient des créatures plus parfaites que les hommes, & qu'ils devaient être plus beaux, & allumer plus de désirs chez un peuple corrompu, que des hommes ordinaires.

Pour Loth qui propose ses deux filles aux Sodomites à la place des deux anges, & la femme de Loth changée en statue de sel, & tout le reste de cette histoire, qu'en peut-on dire? L'ancienne fable arabique de Cinira & de Mirra a quelque rapport à l'inceste de Loth & de ses filles: & l'avanture de Philemon & de Baucis n'est pas sans ressemblance avec les deux anges

qui apparurent à Loth & à sa femme. Pour la statue de sel, nous ne savons pas à quoi elle ressemble ; est-ce à l'histoire d'Orphée & d'Euridice ?

Il s'est trouvé quelques savans qui ont prétendu qu'on devait retrancher des livres canoniques toutes ces choses incroyables qui scandalisent les faibles ; mais on a dit que ces savans étaient des cœurs corrompus, des hommes à bruler, & qu'il est impossible d'être honnête homme si on ne croit pas que les Sodomites voulurent violer deux anges. C'est ainsi que raisonne une espèce de monstre qui veut dominer sur les esprits.

Quelques célèbres pères de l'Eglise ont eu la prudence de tourner toutes ces histoires en allégories, à l'exemple des Juifs, & surtout de Philon. Des Papes plus prudens encore voulurent empêcher qu'on ne traduisît ces livres en langue vulgaire, de peur qu'on ne mît les hommes à portée de juger ce qu'on leur proposait d'adorer.

On doit certainement en conclure que ceux qui entendent parfaitement ce livre doivent tolérer ceux qui ne l'entendent pas ; car si ceux-ci n'y entendent rien, ce n'est pas leur faute ; mais ceux qui n'y comprennent rien, doivent tolérer aussi ceux qui comprennent tout.

GLOI-

GLOIRE.

BEn-al-bétif, ce digne chef des derviches leur disait un jour : Mes frères, il est très bon que vous vous serviez souvent de cette sacrée formule de notre Koran, *Au nom de Dieu très miséricordieux* ; car Dieu use de miséricorde, & vous apprenez à la faire en répétant souvent les mots qui recommandent une vertu, sans laquelle il resterait peu d'hommes sur la terre. Mais, mes frères, gardez-vous bien d'imiter ces téméraires qui se vantent à tout propos de travailler à la gloire de Dieu. Si un jeune imbécille soutient une thèse sur les cathégories, thèse à laquelle préside un ignorant en fourrure, il ne manque pas d'écrire en gros caractères à la tête de sa thèse ; *Ek allhà abron doxa* : *Ad majorem Dei gloriam.* Un bon Musulman a-t-il fait blanchir son sallon, il grave cette sottise sur sa porte ; un Saka porte de l'eau pour la plus grande gloire de Dieu. C'est un usage impie qui est pieusement mis en usage. Que diriez-vous d'un petit Chiaoux, qui en vuidant la chaise percée de notre Sultan, s'écrierait, A la plus grande gloire de notre invincible Monarque ? Il y a certainement plus loin du Sultan à Dieu, que du Sultan au petit Chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, misérables vers de terre appellés hommes avec la gloire de l'Être infini ? Peut-il aimer la gloire ? Peut-il en

recevoir de vous ? Peut-il en gouter ? Jusqu'à quand, animaux à deux piés sans plumes, ferez-vous Dieu à votre image ? Quoi ! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que Dieu l'aime aussi ! S'il y avait plusieurs Dieux, chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les suffrages de ses semblables. Ce serait là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la grandeur infinie avec la bassesse extrême, ce Dieu serait comme le Roi Alexandre ou Scander, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des Rois : Mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à Dieu ? Cessez de profaner son nom sacré. Un Empereur nommé Octave Auguste, défendit qu'on le louât dans les écoles de Rome, de peur que son nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Etre suprême, ni l'honorer. Anéantissez-vous, adorez & taisez-vous.

Ainsi parlait Ben-al-bétif, & les derviches s'écrient, Gloire à Dieu ! Ben-al-bétif a bien parlé.

GRACE.

SAcrés consulteurs de Rome moderne, illustres & infaillibles théologiens, personne n'a plus de respect que moi pour vos divines décisions ; mais si Paul Emile, Scipion, Caton, Cicéron, César, Titus, Trajan, Marc-Aurèle, revenaient dans cette Rome qu'ils mirent

autrefois en quelque crédit, vous m'avouerez qu'ils feraient un peu étonnés de vos décisions sur la grace. Que diraient-ils, s'ils entendaient parler de la grace de santé selon St. Thomas, & de la grace médicinale selon Cajetan; de la grace extérieure, & intérieure, de la gratuite, de la sanctifiante, de l'actuelle, de l'habituelle, de la coopérante, de l'efficace qui quelquefois est sans effet, de la suffisante qui quelquefois ne suffit pas, de la versatile, & de la congrue? en bonne foi, y comprendraient-ils plus que vous & moi?

Quel besoin auraient ces pauvres gens, de vos sublimes instructions? Il me semble que je les entends dire;

Mes Révérends Pères, vous êtes de terribles génies: nous pensions sottement que l'Etre éternel ne se conduit jamais par des loix particulières comme les vils humains, mais par ses loix générales, éternelles comme lui. Personne n'a jamais imaginé parmi nous, que Dieu fût semblable à un maître insensé qui donne un pécule à un esclave, & refuse la nourriture à l'autre; qui ordonne à un manchot de paîtrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cu-de-jatte d'être son courier.

Tout est grace de la part de Dieu; il a fait au globe que nous habitons la grace de le former; aux arbres, la grace de les faire croître; aux animaux celle de les nourrir; mais dira-t-on que si un loup trouve dans son chemin un agneau pour son souper, & qu'un autre loup meure de faim, Dieu a fait à ce premier loup une

grace particulière? S'eſt-il occupé par une grace prévenante à faire croître un chêne, préférablement à un autre chêne à qui la ſéve a manqué? Si dans toute la nature, tous les êtres ſont ſoumis aux loix générales, comment une ſeule eſpèce d'animaux n'y ſerait-elle pas ſoumiſe?

Pourquoi le maître abſolu de tout, aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un ſeul homme, qu'à conduire le reſte de la nature entière? Par quelle bizarrerie changerait-il quelque choſe dans le cœur d'un Courlandais ou d'un Biſcayen, pendant qu'il ne change rien aux loix qu'il a impoſées à tous les aſtres?

Quelle pitié de ſuppoſer qu'il fait, défait, refait continuellement des ſentimens dans nous! & quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres! Encor n'eſt-ce que pour ceux qui ſe confeſſent, que tous ces changemens ſont imaginés. Un Savoyard, un Bergamaſque aura le lundi la grace de faire dire une meſſe pour douze ſous; le mardi il ira au cabaret, & la grace lui manquera; le mercredi il aura une grace coopérante qui le conduira à confeſſe; mais il n'aura point la grace efficace de la contrition parfaite; le jeudi ce ſera une grace ſuffiſante qui ne lui ſuffira point, comme on l'a déja dit. Dieu travaillera continuellement dans la tête de ce Bergamaſque, tantôt avec force, tantôt faiblement, & le reſte de la terre ne lui ſera de rien! il ne daignera pas ſe mêler de l'intérieur des Indiens & des Chinois! S'il vous reſte un grain de raiſon, mes Révérends Pères, ne trouvez-vous pas ce ſyſtême prodigieuſement ridicule?

Malheureux, voyez ce chêne qui porte sa tête aux nuës, & ce roseau qui rempe à ses piés; vous ne dites pas que la grace efficace a été donnée au chêne, & a manqué au roseau. Levez les yeux au ciel, voyez l'éternel Démiurgos créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres, par des loix générales & éternelles. Voyez la même lumière se réfléchir du Soleil à Saturne, & de Saturne à nous; & dans cet accord de tant d'astres emportés par un cours rapide dans cette obéissance générale de toute la nature, osez croire, si vous pouvez, que Dieu s'occupe de donner une grace versatile à sœur Thérèse & une grace concomitante à sœur Agnès!

Atome, à qui un sot atome a dit que l'Eternel a des loix particulières pour quelques atomes de ton voisinage, qu'il donne sa grace à celui-là, & la refuse à celui-ci; que tel qui n'avait pas la grace hier, l'aura demain; ne répète pas cette sottise. Dieu a fait l'univers, & ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet univers. Les théologiens sont comme les combattans chez Homère, qui croyaient que les Dieux s'armaient tantôt contre eux, tantôt en leur faveur. Si Homère n'était pas considéré comme poëte, il le serait comme blasphémateur.

C'est Marc-Aurèle qui parle, ce n'est pas moi; car Dieu qui vous inspire, me fait la grace de croire tout ce que vous dites, tout ce que vous avez dit, & tout ce que vous direz:

GUERRE.

LA famine, la peſte & la guerre ſont les trois ingrédiens les plus fameux de ce bas monde. On peut ranger dans la claſſe de la famine toutes les mauvaiſes nourritures où la diſette nous force d'avoir recours pour abréger notre vie dans l'eſpérance de la ſoutenir.

On comprend dans la peſte, toutes les maladies contagieuſes, qui ſont au nombre de deux ou trois mille. Ces deux préſens nous viennent de la Providence; mais la guerre qui réunit tous ces dons, nous vient de l'imagination de trois ou quatre cent perſonnes, répandues ſur la ſurface de ce globe, ſous le nom de princes ou de miniſtres; & c'eſt peut-être pour cette raiſon que dans pluſieurs dédicaces on les appelle les images vivantes de la Divinité.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra ſans peine, que la guerre traîne toûjours à ſa ſuite la peſte & la famine, pour peu qu'il ait vû les hôpitaux des armées d'Allemagne, & qu'il ait paſſé dans quelques villages où il ſe ſera fait quelque grand exploit de guerre.

C'eſt ſans doute un très bel art que celui qui déſole les campagnes, détruit les habitations, & fait périr année commune quarante mille hommes ſur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations aſſemblées pour leur bien commun; par exemple, la diète des Grecs déclara à la diète de la Phrygie & des peuples

voiſins, qu'elle allait partir ſur un millier de barques de pêcheurs, pour aller les exterminer ſi elle pouvait.

Le peuple Romain aſſemblé jugeait qu'il était de ſon intérêt d'aller ſe battre avant la moiſſon, contre le peuple de Veïes, ou contre les Volſques: Et quelques années après, tous les Romains étant en colère contre tous les Carthaginois, ſe battirent longtems ſur mer & ſur terre. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui.

Un généalogiſte prouve à un Prince qu'il deſcend en droite ligne d'un Comte, dont les parens avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cent ans avec une maiſon dont la mémoire même ne ſubſiſte plus. Cette maiſon avait des prétentions éloignées ſur une province dont le dernier poſſeſſeur eſt mort d'apoplexie. Le Prince & ſon conſeil concluent ſans difficulté que cette province qui eſt à quelques centaines de lieües de lui, a beau proteſter qu'elle ne le connait pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui; que pour donner des loix aux gens, il faut au moins avoir leur conſentement: ces diſcours ne parviennent pas ſeulement aux oreilles du Prince, dont le droit eſt inconteſtable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix ſous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite & à gauche, & marche à la gloire.

Les autres Princes qui entendent parler de cette équipée, y prennent part chacun ſelon ſon

pouvoir, & couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires, que Gengis-Kan, Tamerlan, Bajazet n'en trainèrent à leur ſuite.

Des peuples aſſez éloignés entendent dire qu'on va ſe battre, & qu'il y a cinq ou ſix ſous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie; ils ſe diviſent auſſi-tôt en deux bandes comme des moiſſonneurs, & vont vendre leurs ſervices à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non-ſeulement ſans avoir aucun intérêt au procès, mais ſans ſavoir même de quoi il s'agit.

Il ſe trouve à la fois cinq ou ſix puiſſances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, ſe déteſtant toutes également les unes les autres, s'uniſſant & s'attaquant tour à tour; toutes d'accord en un ſeul point, celui de faire tout le mal poſſible.

Le merveilleux de cette entrepriſe infernale, c'eſt que chaque chef des meurtriers fait bénir ſes drapeaux & invoque Dieu ſolemnellement, avant d'aller exterminer ſon prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu; mais lorſqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer, & que pour comble de grace quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanſon aſſez longue, compoſée dans

une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, & de plus toute farcie de barbarifmes. La même chanfon fert pour les mariages & pour les naiffances, ainfi que pour les meurtres; ce qui n'eft pas pardonnable, furtout dans la nation la plus renommée pour les chanfons nouvelles.

La Religion naturelle a mille fois empêché des citoyens de commettre des crimes. Une ame bien née n'en a pas la volonté, une ame tendre s'en effraye. Elle fe repréfente un Dieu jufte & vengeur; mais la Religion artificielle encourage à toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie, conjurations, féditions, brigandages, embufcades, furprifes de villes, pillages, meurtres. Chacun marche gayement au crime fous la bannière de fon faint.

On paye partout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtrières; les uns font vêtus d'un long jufte-au-corps noir, chargé d'un manteau écourté; les autres ont une chemife par deffus une robe; quelques-uns portent deux pendants d'étoffe bigarrée, par deffus leur chemife. Tous parlent longtems; ils citent ce qui s'eft fait jadis en Paleftine, à propos d'un combat en Vétéravie.

Le refte de l'année ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points & par antithèfes que les dames qui étendent légérement un peu de carmin fur leurs joues fraîches, feront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel; que Polyeucte & Atha-

lie font les ouvrages du Démon ; qu'un homme qui fait fervir fur fa table pour deux cent écus de marée un jour de carême, fait immanquablement fon falut; & qu'un pauvre homme qui mange pour deux fous & demi de mouton va pour jamais à tous les Diables.

De cinq ou fix mille déclamations de cette efpèce, il y en a trois ou quatre tout au plus, compofées par un Gaulois nommé Maffillon, qu'un honnête homme peut lire fans dégout; mais dans tous ces difcours, à peine en trouverez-vous deux où l'orateur ofe dire quelques mots contre ce fléau & ce crime de la guerre, qui contient tous les fléaux & tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent fans ceffe contre l'amour qui eft la feule confolation du genre humain, & la feule manière de le réparer; ils ne difent rien des efforts abominables que nous faifons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais fermon fur l'impureté, ô Bourdaloüe! mais aucun fur ces meurtres variés en tant de façons, fur ces rapines, fur ces brigandages, fur cette rage univerfelle qui défole le monde. Tous les vices réünis de tous les âges & de tous les lieux n'égaleront jamais les maux que produit une feule campagne.

Miférables médecins des ames, vous criez pendant cinq quarts-d'heure fur quelques piqûres d'épingles, & vous ne dites rien fur la maladie qui nous déchire en mille morceaux! Philofophes moraliftes, brulez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera

loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre humain consacrée à l'héroïsme sera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière. Que deviennent & que m'importent l'humanité, la bienfaisance, la modestie, la tempérance, la douceur, la sagesse, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cent pas me fracasse le corps, & que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables, au milieu de cinq ou six mille mourans, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la dernière fois voyent la ville où je suis né détruite par le fer & par la flamme, & que les derniers sons qu'entendent mes oreilles sont les cris des femmes & des enfans expirans sous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas?

Ce qu'il y a de pis, c'est que la guerre est un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le Dieu Mars. Sabaoth chez les Juifs signifie le Dieu des armes: mais Minerve chez Homère appelle Mars un Dieu furieux, insensé, infernal.

HISTOIRE DES ROIS JUIFS,

ET PARALIPOMENES.

TOus les peuples ont écrit leur histoire dès qu'ils ont pû écrire. Les Juifs ont aussi écrit la leur. Avant qu'ils eussent des Rois, ils

vivaient ſous une Théocratie ; ils étaient cenſés gouvernés par Dieu même.

Quand les Juifs voulurent avoir un Roi comme les autres peuples leurs voiſins, le prophête Samuel très intéreſſé à n'avoir point de Roi, leur déclara de la part de Dieu, que c'était Dieu lui-même qu'ils rejettaient; ainſi la Théocratie finit chez les Juifs, lorſque la Monarchie commença.

On pourrait donc dire, ſans blaſphémer, que l'hiſtoire des Rois Juifs a été écrite comme celle des autres peuples, & que Dieu n'a pas pris la peine de dicter lui-même l'hiſtoire d'un peuple qu'il ne gouvernait plus.

On n'avance cette opinion qu'avec la plus extrême défiance. Ce qui pourrait la confirmer, c'eſt que les Paralipomènes contrediſent très ſouvent le livre des Rois dans la chronologie & dans les faits, comme nos hiſtoriens prophanes ſe contrediſent quelquefois. De plus, ſi Dieu a toûjours écrit l'hiſtoire des Juifs, il faut donc croire qu'il l'écrit encore ; car les Juifs ſont toûjours ſon peuple chéri. Ils doivent ſe convertir un jour, & il paraît qu'alors ils ſeront auſſi en droit de regarder l'hiſtoire de leur diſperſion comme ſacrée, qu'ils ſont en droit de dire que Dieu écrivit l'hiſtoire de leurs Rois.

On peut encor faire une réflexion ; c'eſt que Dieu ayant été leur ſeul Roi très longtems, & enſuite ayant été leur hiſtorien, nous devons avoir pour tous les Juifs le reſpect le plus profond. Il n'y a point de fripier Juif qui ne ſoit infiniment au deſſus de Céſar & d'Alexandre.

Comment ne ſe pas proſterner devant un fripier qui vous prouve que ſon hiſtoire a été écrite par la Divinité même, tandis que les hiſtoires Grecques & Romaines ne nous ont été tranſmiſes que par des prophanes?

Si le ſtile de l'hiſtoire des Rois & des Paralipomènes eſt divin, il ſe peut encor que les actions racontées dans ces hiſtoires ne ſoient pas divines. David aſſaſſine Urie. Isboſeth, & Miphiboſeth ſont aſſaſſinés. Abſalon aſſaſſine Ammon, Joab aſſaſſine Abſalon, Salomon aſſaſſine Adonias ſon frère, Baza aſſaſſine Nadab, Zimri aſſaſſine Ela, Hamri aſſaſſine Zimri, Achab aſſaſſine Naboth; Jehu aſſaſſine Achab, & Joram; les habitans de Jéruſalem aſſaſſinent Amaſias fils de Joas. Sélom fils de Jabès aſſaſſine Zacharias fils de Jéroboam. Manahaim aſſaſſine Sélom fils de Jabès. Phacée fils de Roméli aſſaſſine Phaceia fils de Manahaim. Ozée fils d'Ela aſſaſſine Phacée fils de Roméli. On paſſe ſous ſilence beaucoup d'autres menus aſſaſſinats. Il faut avouer que ſi le St. Eſprit a écrit cette hiſtoire, il n'a pas choiſi un ſujet fort édifiant.

IDÉE.

QU'eſt-ce qu'une idée?

C'eſt une image qui ſe peint dans mon cerveau.

Toutes vos penſées ſont donc des images?

Aſſurément; car les idées les plus abſtraites

ne ſont que les filles de tous les objets que j'ai apperçus. Je ne prononce le mot d'*être* en général que parce que j'ai connu des êtres particuliers. Je ne prononce le nom d'infini, que parce que j'ai vû des bornes, & que je recule ces bornes dans mon entendement autant que je le puis; je n'ai d'idées que parce que j'ai des images dans la tête.

Et quel eſt le peintre qui fait ce tableau?

Ce n'eſt pas moi, je ne ſuis pas aſſez bon deſſinateur: c'eſt celui qui m'a fait, qui fait mes idées.

Vous ſeriez donc de l'avis de Mallebranche, qui diſait que nous voyons tout en Dieu?

Je ſuis bien ſûr au moins que ſi nous ne voyons pas les choſes en Dieu même, nous les voyons par ſon action toute-puiſſante.

Et comment cette action ſe fait-elle?

Je vous ai dit cent fois dans nos entretiens que je n'en ſavais pas un mot, & que Dieu n'a dit ſon ſecret à perſonne. J'ignore ce qui fait battre mon cœur, courir mon ſang dans mes veines: j'ignore le principe de tous mes mouvemens; & vous voulez que je vous diſe comment je ſens, & comment je penſe? cela n'eſt pas juſte.

Mais vous ſavez au moins ſi votre faculté d'avoir des idées eſt jointe à l'étendue?

Pas un mot. Il eſt bien vrai que Tatien dans ſon diſcours aux Grecs, dit que l'ame eſt compoſée manifeſtement d'un corps. Irenée dans ſon chapitre 62. du ſecond livre, dit, que le Seigneur a enſeigné que nos ames gardent la figure

de notre corps pour en conſerver la mémoire. Tertullien aſſure dans ſon ſecond livre de *l'ame*, qu'elle eſt un corps. Arnobe, Lactance, Hilaire, Grégoire de Nice, Ambroiſe n'ont point une autre opinion. On prétend que d'autres pères de l'Egliſe aſſurent que l'ame eſt ſans aucune étendue, & qu'en cela ils ſont de l'avis de Platon, ce qui eſt très douteux. Pour moi je n'oſe être d'aucun avis ; je ne vois qu'incompréhenſibilité dans l'un & dans l'autre ſyſtême ; & après y avoir rêvé toute ma vie, je ſuis auſſi avancé que le premier jour.

Ce n'était donc pas la peine d'y penſer ?

Il eſt vrai ; celui qui jouït, en ſait plus que celui qui réfléchit, ou du moins il ſait mieux, il eſt plus heureux ; mais que voulez-vous ? il n'a pas dépendu de moi, ni de recevoir ni de rejetter dans ma cervelle toutes les idées qui ſont venues y combattre les unes contre les autres, & qui ont pris mes cellules médullaires pour leur champ de bataille.

Quand elles ſe ſont bien battuës, je n'ai recueilli de leurs dépouilles que l'incertitude.

Il eſt bien triſte d'avoir tant d'idées, & de ne ſavoir pas au juſte la nature des idées ?

Je l'avoue, mais il eſt bien plus triſte, & beaucoup plus ſot de croire ſavoir ce qu'on ne ſait pas.

IDOLE, IDOLATRE, IDOLATRIE.

IDole, vient du grec Eidos, figure, Eidolos, repréſentation d'une figure, Latreuein, ſervir, révérer, adorer. Ce mot adorer eſt latin, & a beaucoup d'acceptions différentes: il ſignifie porter la main à la bouche en parlant avec reſpect: ſe courber, ſe mettre à genoux, ſaluer, & enfin communément, rendre un culte ſuprême.

Il eſt utile de remarquer ici que le dictionnaire de Trévoux commence cet article par dire que tous les payens étaient idolâtres, & que les Indiens ſont encor des peuples idolâtres. Premiérement, on n'appella perſonne payen avant Théodoſe le jeune; ce nom fut donné alors aux habitans des bourgs d'Italie, *Pagorum incolæ Pagani*, qui conſervèrent leur ancienne religion. Secondement, l'Indouſtan eſt mahométan, & les Mahométans ſont les implacables ennemis des images & de l'idolâtrie. Troiſiémement, on ne doit point appeller idolâtres beaucoup de peuples de l'Inde qui ſont de l'ancienne religion des Parſis, ni certaines Caſtes qui n'ont point d'idole.

EXAMEN,

S'il y a jamais eu un gouvernement idolâtre?

Il paraît que jamais il n'y a eu aucun peuple ſur

ſur la terre qui ait pris ce nom d'Idolâtre. Ce mot eſt une injure, un terme outrageant, tel que celui de *Gavache* que les Eſpagnols donnaient autrefois aux Français, & celui de *Maranes* que les Français donnaient aux Eſpagnols. Si on avait demandé au Sénat de Rome, à l'Aréopage d'Athènes, à la Cour des Rois de Perſe, *Etes-vous idolâtres?* ils auraient à peine entendu cette queſtion. Nul n'aurait répondu, Nous adorons des images, des idoles. On ne trouve ce mot, Idolâtre, Idolâtrie, ni dans Homère, ni dans Héſiode, ni dans Hérodote, ni dans aucun auteur de la religion des Gentils. Il n'y a jamais eu aucun édit, aucune loi qui ordonnât qu'on adorât des idoles, qu'on les ſervît en Dieux, qu'on les regardât comme des Dieux.

Quand les capitaines Romains & Carthaginois faiſaient un traité, ils atteſtaient tous leurs Dieux. C'eſt en leur préſence, diſaient-ils, que nous jurons la paix. Or les ſtatues de tous ces Dieux, dont le dénombrement était très long, n'étaient pas dans la tente des Généraux; ils regardaient les Dieux comme préſens aux actions des hommes, comme témoins, comme juges, & ce n'eſt pas aſſurément le ſimulacre qui conſtituait la Divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les ſtatues de leurs fauſſes divinités dans les temples? Du même œil, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, que nous voyons les images des objets de notre vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre, mais

d'adorer une fauſſe divinité repréſentée par ce bois & ce marbre. La différence entre eux & nous n'eſt pas qu'ils euſſent des images & que nous n'en ayons point ; la différence eſt que leurs images figuraient des êtres fantaſtiques dans une religion fauſſe, & que les nôtres figurent des êtres réels dans une religion véritable. Les Grecs avaient la ſtatue d'Hercule, & nous celle de St. Chriſtophe : ils avaient Eſculape & ſa chèvre, & nous St. Roch & ſon chien ; Jupiter armé du tonnerre, & nous St. Antoine de Padoue, & St. Jacques de Compoſtelle.

Quand le conſul Pline adreſſe les prières *aux Dieux immortels*, dans l'exorde du panégyrique de Trajan, ce n'eſt pas à des images qu'il les adreſſe ; ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers tems du paganiſme, ni les plus reculés, n'offrent pas un ſeul fait qui puiſſe faire conclure qu'on adorât une idole. Homère ne parle que des Dieux qui habitent le haut Olimpe. Le Palladium, quoique tombé du ciel, n'était qu'un gage ſacré de la protection de Pallas ; c'était elle qu'on vénérait dans le Palladium.

Mais les Romains & les Grecs ſe mettaient à genoux devant des ſtatues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les places publiques. Nous avons ſanctifié ces coutumes, & nous ne ſommes point idolâtres.

Les femmes en tems de ſéchereſſe portaient les ſtatues des Dieux, après avoir jeûné. El-

les marchaient piés nuds; les cheveux épars, & auſſi-tôt il pleuvait à ſeaux, comme dit Pétrone, *& ſtatim urceatim pluebat.* N'avons-nous pas conſacré cet uſage illégitime chez les Gentils, & légitime ſans doute parmi nous? Dans combien de villes ne porte-t-on pas nuds piés des charognes pour obtenir les bénédictions du ciel par leur interceſſion? Si un Turc, un lettré Chinois était témoin de ces cérémonies, il pourrait par ignorance nous accuſer d'abord de mettre notre confiance dans les ſimulacres que nous promenons ainſi en proceſſion, mais il ſuffirait d'un mot pour le détromper.

On eſt ſurpris du nombre prodigieux de déclamations débitées dans tous les tems contre l'idolâtrie des Romains, & des Grecs; & enſuite on eſt plus ſurpris encor quand on voit qu'ils n'étaient pas idolâtres.

Il y avait des temples plus privilégiés que les autres. La grande Diane d'Ephèſe avait plus de réputation qu'une Diane de village. Il ſe faiſait plus de miracles dans le temple d'Eſculape à Epidaure, que dans un autre de ſes temples. La ſtatue de Jupiter Olimpien attirait plus d'offrandes que celle de Jupiter Paphlagonien. Mais puiſqu'il faut toûjours oppoſer ici les coutumes d'une religion vraye, à celles d'une religion fauſſe, n'avons-nous pas eu depuis pluſieurs ſiécles plus de dévotion à certains autels qu'à d'autres? Ne portons-nous pas plus d'offrandes à Notre-Dame de Lorette, qu'à Notre-Dame des Neiges? C'eſt à nous à

voir ſi on doit ſaiſir ce prétexte pour nous accuſer d'idolâtrie ?

On n'avait imaginé qu'une ſeule Diane, un ſeul Apollon, un ſeul Eſculape ; non pas autant d'Apollons, de Dianes & d'Eſculapes qu'ils avaient de temples & de ſtatues. Il eſt donc prouvé, autant qu'un point d'hiſtoire peut l'être, que les anciens ne croyaient pas qu'une ſtatue fût une divinité, que le culte ne pouvait être rapporté à cette ſtatue, à cette idole, & que par conſéquent les anciens n'étaient point idolâtres.

Une populace groſſière & ſuperſtitieuſe qui ne raiſonnait point, qui ne ſavait ni douter, ni nier, ni croire, qui courait aux temples par oiſiveté, & parce que les petits y ſont égaux aux grands, qui portait ſon offrande par coutume, qui parlait continuellement de miracles ſans en avoir examiné aucun, & qui n'était guères au deſſus des victimes qu'elle amenait ; cette populace, dis-je, pouvait bien, à la vuë de la grande Diane, & de Jupiter tonnant, être frappée d'une horreur religieuſe, & adorer ſans le ſavoir, la ſtatue même ; c'eſt ce qui eſt arrivé quelquefois dans nos temples à nos payſans groſſiers, & on n'a pas manqué de les inſtruire que c'eſt aux bienheureux, aux immortels reçus dans le ciel, qu'ils doivent demander leur interceſſion, & non à des figures de bois & de pierre, & qu'ils ne doivent adorer que Dieu ſeul.

Les Grecs & les Romains augmentèrent le nombre de leurs Dieux par des apothéoſes ;

les Grecs divinifaient les conquérans, comme Bacchus, Hercule, Perfée. Rome dreffa des autels à fes Empereurs. Nos apothéofes font d'un genre différent. Nous avons des Saints au lieu de leurs demi-Dieux, de leurs Dieux fecondaires; mais nous n'avons égard ni au rang, ni aux conquêtes. Nous avons élevé des temples à des hommes fimplement vertueux, qui feraient la plûpart ignorés fur la terre, s'ils n'étaient placés dans le ciel. Les apothéofes des anciens font faites par la flatterie, les nôtres par le refpect pour la vertu. Mais ces anciennes apothéofes font encor une preuve convaincante que les Grecs & les Romains n'étaient point proprement idolâtres. Il eft clair qu'ils n'admettaient pas plus une vertu divine dans la ftatue d'Augufte & de Claudius, que dans leurs médailles.

Cicéron dans fes ouvrages philofophiques ne laiffe pas foupçonner feulement qu'on puiffe fe méprendre aux ftatues des Dieux & les confondre avec les Dieux mêmes. Ses interlocuteurs foudroyent la religion établie, mais aucun d'eux n'imagine d'accufer les Romains de prendre du marbre & de l'airain pour des divinités. Lucrèce ne reproche cette fottife à perfonne, lui qui reproche tout aux fuperftitieux. Donc, encor une fois, cette opinion n'exiftait pas, on n'en avait aucune idée. Il n'y avait point d'idolâtre.

Horace fait parler une ftatue de Priape; il lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc de figuier; un charpentier ne fachant s'il ferait de moi un Dieu ou un banc, fe détermina enfin à me faire*

Dieu, &c. Que conclure de cette plaiſanterie? Priape était de ces petites divinités ſubalternes, abandonnées aux railleurs; & cette plaiſanterie même eſt la preuve la plus forte que cette figure de Priape qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oiſeaux, n'était pas fort révérée.

Dacier en ſe livrant à l'eſprit commentateur n'a pas manqué d'obſerver que Baruch avait prédit cette avanture, en diſant, *Ils ne ſeront que ce que voudront les ouvriers*; mais il pouvait obſerver auſſi qu'on en peut dire autant de toutes les ſtatues.

On peut d'un bloc de marbre tirer tout auſſi bien une cuvette qu'une figure d'Alexandre, ou de Jupiter, ou de quelqu'autre choſe plus reſpectable. La matière dont étaient formés les chérubins du Saint des Saints aurait pû ſervir également aux fonctions les plus viles. Un trône, un autel en ſont-ils moins révérés, parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuiſine?

Dacier au-lieu de conclure que les Romains adoraient la ſtatue de Priape, & que Baruch l'avait prédit, devait donc conclure que les Romains s'en moquaient. Conſultez tous les auteurs qui parlent des ſtatues de leurs Dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'idolâtrie; ils diſent expreſſément le contraire. Vous voyez dans Martial:

Qui finxit ſacros auro vel marmore vultus,
Non facit ille Deos.

Dans Ovide :

Colitur pro Jove forma Jovis.

Dans Stace :

Nulla autem effigies, nulli commiſſa matello.
Forma Dei mentes habitare ac numina gaudet.

Dans Lucain :

Eſtne Dei ſedes, niſi terra & pontus & aër ?

On ferait un volume de tous les paſſages qui dépoſent que des images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les ſtatues rendaient des oracles, qui ait pû faire penſer que ces ſtatues avaient en elles quelque choſe de divin. Mais certainement l'opinion régnante était que les Dieux avaient choiſi certains autels, certains ſimulacres pour y venir réſider quelquefois, pour y donner audience aux hommes, pour leur répondre. On ne voit dans Homère & dans les chœurs des tragédies Grecques, que des prières à Apollon qui rend ſes oracles ſur les montagnes, en tel temple, en telle ville; il n'y a pas dans toute l'antiquité la moindre trace d'une prière adreſſée à une ſtatue.

Ceux qui profeſſaient la magie, qui la croyaient une ſcience, ou qui feignaient de le croire, prétendaient avoir le ſecret de faire deſcendre les Dieux dans les ſtatues, non pas les grands Dieux, mais les Dieux ſecondaires, les génies. C'eſt ce que Mercure Triſmégiſte appellait fai-

re des Dieux ; & c'eſt ce que St. Auguſtin réfute dans ſa Cité de Dieu. Mais cela même montre évidemment que les ſimulacres n'avaient rien en eux de divin, puiſqu'il falait qu'un magicien les animât. Et il me ſemble qu'il arrivait bien rarement qu'un magicien fût aſſez habile pour donner une ame à une ſtatue, pour la faire parler.

En un mot, les images des Dieux n'étaient point des Dieux, Jupiter, & non pas ſon image, lançait le tonnerre ; ce n'était pas la ſtatue de Neptune qui ſoulevait les mers, ni celle d'Apollon qui donnait la lumière. Les Grecs & les Romains étaient des Gentils, des Polithéïſtes, & n'étaient point des idolâtres.

Si les Perſes, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été idolâtres ? & de quelle antiquité eſt l'origine des ſimulacres appellés idoles. Hiſtoire de leur culte.

C'eſt une grande erreur d'appeller idolâtres les peuples qui rendirent un culte au ſoleil & aux étoiles. Ces nations n'eurent longtems ni ſimulacres ni temples. Si elles ſe trompèrent, c'eſt en rendant aux aſtres ce qu'ils devaient au Créateur des aſtres : Encor le dogme de Zoroaſtre ou Zerduſt, recueilli dans le Sadder, enſeigne-t-il un Etre ſuprême, vengeur & rémunérateur ; & cela eſt bien loin de l'idolâtrie. Le gouvernement de la Chine n'a jamais eu aucune idole ; il a toûjours conſervé le culte ſimple du maître du ciel Kingtien. Gengis-

Kan chez les Tartares n'était point idolâtre, & n'avait aucun ſimulacre. Les Muſulmans qui rempliſſent la Grèce, l'Aſie mineure, la Syrie, la Perſe, l'Inde & l'Afrique, appellent les Chrétiens idolâtres, giaours, parce qu'ils croyent que les Chrétiens rendent un culte aux images. Ils briſèrent pluſieurs ſtatues qu'ils trouvèrent à Conſtantinople dans Ste. Sophie, & dans l'Egliſe des Sts. Apôtres, & dans d'autres qu'ils convertirent en moſquées. L'apparence les trompa comme elle trompe toûjours les hommes, & leur fit croire que des temples dédiés à des ſaints qui avaient été hommes autrefois, des images de ces ſaints révérées à genoux, des miracles opérés dans ces temples, étaient des preuves invincibles de l'idolâtrie la plus complette. Cependant il n'en eſt rien. Les Chrétiens n'adorent en effet qu'un ſeul Dieu, & ne révèrent dans les bienheureux que la vertu même de Dieu qui agit dans ſes ſaints. Les Iconoclaſtes & les Proteſtans ont fait le même reproche d'idolâtrie à l'Egliſe, & on leur a fait la même réponſe.

Comme les hommes ont eu très rarement des idées préciſes, & ont encor moins exprimé leurs idées par des mots précis, & ſans équivoque, nous appellames du nom d'*Idolâtres* les Gentils, & ſurtout les Polithéiſtes. On a écrit des volumes immenſes, on a débité des ſentimens divers ſur l'origine de ce culte rendu à Dieu, ou à pluſieurs Dieux ſous des figures ſenſibles : cette multitude de livres & d'opinions ne prouve que l'ignorance.

On ne ſait pas qui inventa les habits & les chauſſures, & on veut ſavoir qui le premier inventa les *idoles*? Qu'importe un paſſage de *Sanchoniaton* qui vivait avant la guerre de Troye? que nous apprend-il, quand il dit que le cahos, l'eſprit, c'eſt-à-dire le ſoufle, amoureux de ſes principes, en tira le limon, qu'il rendit l'air lumineux, que le vent Colp & ſa femme Baü engendrèrent Eon, qu'Eon engendra Genos? que Cronos leur deſcendant avait deux yeux par derrière comme par devant, qu'il devint Dieu, & qu'il donna l'Egypte à ſon fils Taut? Voilà un des plus reſpectables monumens de l'antiquité.

Orphée antérieur à Sanchoniaton, ne nous en apprendra pas davantage, dans ſa Théogonie, que Damaſcius nous a conſervée. Il repréſente le principe du monde ſous la figure d'un dragon à deux têtes, l'une de taureau, l'autre de lion, un viſage au milieu, qu'il appelle viſage dieu, & des aîles dorées aux épaules.

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités, l'une que les images ſenſibles & les hiéroglyphes ſont de l'antiquité la plus haute; l'autre que tous les anciens philoſophes ont reconnu un premier principe.

Quand au Polïthéyſme, le bon ſens vous dira que dès qu'il y a eu des hommes, c'eſt-à-dire des animaux faibles, capables de raiſon & de folie, ſujets à tous les accidens, à la maladie & à la mort, ces hommes ont ſenti leur faibleſſe & leur dépendance: ils ont reconnu aiſément qu'il eſt quelque choſe de plus puiſ-

ſant qu'eux. Ils ont ſenti une force dans la terre qui fournit leurs alimens; une dans l'air qui ſouvent les détruit; une dans le feu qui conſume, & dans l'eau qui ſubmerge. Quoi de plus naturel dans des hommes ignorans que d'imaginer des êtres qui préſidaient à ces élémens? Quoi de plus naturel que de révérer la force inviſible qui faiſait luire aux yeux le ſoleil & les étoiles? Et dès qu'on voulut ſe former une idée de ces puiſſances ſupérieures à l'homme, quoi de plus naturel encor que de les figurer d'une maniere ſenſible? Pouvait-on même s'y prendre autrement? La religion juive qui précéda la nôtre, & qui fut donnée par Dieu même, était toute remplie de ces images ſous leſquelles Dieu eſt repréſenté. Il daigne parler dans un buiſſon le langage humain; il parait ſur une montagne. Les eſprits céleſtes qu'il envoye viennent tous avec une forme humaine; enfin le ſanctuaire eſt rempli de chérubins, qui ſont des corps d'hommes avec des aîles & des têtes d'animaux; c'eſt ce qui a donné lieu à l'erreur de Plutarque, de Tacite, d'Appien, & de tant d'autres, de reprocher aux Juifs d'adorer une tête d'âne. Dieu malgré ſa défenſe de peindre, & de ſculpter aucune figure, a donc daigné ſe proportionner à la faibleſſe humaine, qui demandait qu'on parlât aux ſens par des images.

Iſaïe dans le chap. VI. voit le Seigneur aſſis ſur un trône, & le bas de ſa robe qui remplit le temple. Le Seigneur étend ſa main, & touche la bouche de Jérémie, au chap. I. de ce

prophête. Ezéchiel au chap. III. voit un trône de ſaphir, & Dieu lui parait comme un homme aſſis ſur ce trône. Ces images n'altèrent point la pureté de la religion juive, qui jamais n'employa les tableaux, les ſtatues, les idoles, pour repréſenter Dieu aux yeux du peuple.

Les lettrés Chinois, les Parſis, les anciens Egyptiens n'eurent point d'idoles; mais bientôt Iſis & Oſiris furent figurés; bientôt Bel à Babilone fut un gros coloſſe. Brama fut un monſtre bizarre dans la preſqu'iſle de l'Inde. Les Grecs ſurtout multiplièrent les noms des Dieux, les ſtatues & les temples; mais en attribuant toûjours la ſuprême puiſſance à leur Zeus nommé par les Latins Jupiter; maître des Dieux & des hommes. Les Romains imitèrent les Grecs. Ces peuples placèrent toûjours tous les Dieux dans le ciel, ſans ſavoir ce qu'ils entendaient par le ciel & par leur Olimpe: il n'y avait pas d'apparence que ces êtres ſupérieurs habitaſſent dans les nuées, qui ne ſont que de l'eau. On en avait placé d'abord ſept dans les ſept planètes, parmi leſquelles on comptait le ſoleil; mais depuis, la demeure de tous les Dieux fut l'etendue du ciel.

Les Romains eurent leurs douze grands Dieux; ſix mâles & ſix femelles, qu'ils nommèrent *Dii majorum gentium*. Jupiter, Neptune, Apollon, Vulcain, Mars, Mercure; Junon, Veſta, Minerve, Cérès, Vénus, Diane. Pluton fut alors oublié; Veſta prit ſa place.

Ensuite venaient les Dieux *minorum gentium*, les Dieux indigètes, les héros, comme Bacchus, Hercule, Esculape; les Dieux infernaux, Pluton, Proserpine; ceux de la mer, comme Thétis, Amphitrite, les Néréides, Glaucus; puis les Driades, les Naïades; les Dieux des jardins, ceux des bergers; il y en avait pour chaque profession, pour chaque action de la vie, pour les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées; on eut le Dieu *Pet*. On divinisa enfin les Empereurs. Ni ces Empereurs, ni le Dieu *Pet*, ni la déesse Pertunda, ni Priape, ni Rumilia la déesse des tetons, ni Stercutius le Dieu de la garderobe, ne furent à la vérité regardés comme les maîtres du ciel & de la terre. Les Empereurs eurent quelquefois des temples, les petits Dieux Pénates n'en eurent point, mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait son cabinet. C'étaient les amusemens des vieilles femmes & des enfans, qui n'étaient autorisés par aucun culte public. On laissait agir à son gré la superstition de chaque particulier. On retrouve encor ces petites idoles dans les ruines des anciennes villes.

Si personne ne sait quand les hommes commencèrent à se faire des idoles, on sait qu'elles sont de l'antiquité la plus haute. Tharé père d'Abraham en faisait à Ur en Caldée. Rachel déroba & emporta les idoles de son beau-père Laban. On ne peut remonter plus haut.

Mais quelle notion précise avaient les ancien-

nes nations de tous ces ſimulacres? Quelle vertu, quelle puiſſance leur attribuait-on? croyait-on que les Dieux deſcendaient du ciel pour venir ſe cacher dans ces ſtatues? ou qu'ils leur communiquaient une partie de l'eſprit divin, ou qu'ils ne leur communiquaient rien du tout? c'eſt encor ſur quoi on a très inutilement écrit; il eſt clair que chaque homme en jugeait ſelon le degré de ſa raiſon, ou de ſa crédulité, ou de ſon fanatiſme. Il eſt évident que les prêtres attachaient le plus de divinité qu'ils pouvaient à leurs ſtatues, pour s'attirer plus d'offrandes. On ſait que les philoſophes réprouvaient ces ſuperſtitions, que les guerriers s'en moquaient, que les Magiſtrats les toléraient, & que le peuple toûjours abſurde ne ſavait ce qu'il faiſait. C'eſt en peu de mots l'hiſtoire de toutes les nations à qui Dieu ne s'eſt pas fait connaître.

On peut ſe faire la même idée du culte que toute l'Egypte rendit à un bœuf, & que pluſieurs villes rendirent à un chien, à un ſinge, à un chat, à des oignons. Il y a grande apparence que ce furent d'abord des emblêmes. Enſuite un certain bœuf Apis, un certain chien, nommé Anubis, furent adorés; on mangea toûjours du bœuf & des oignons; mais il eſt difficile de ſavoir ce que penſaient les vieilles femmes d'Egypte, des oignons ſacrés & des bœufs.

Les idoles parlaient aſſez ſouvent. On faiſait commémoration à Rome le jour de la fête de Cibèle, des belles paroles que la ſtatue avait

prononcées, lorſqu'on en fit la tranſlation du palais du Roi Attale.

Ipſa pati volui, ne ſit mora, mitte volentem,
Dignus Roma locus, quò Deus omnis eat.

„ J'ai voulu qu'on m'enlevât, emmenez-moi „ vite; Rome eſt digne que tout Dieu s'y établiſſe. „

La ſtatue de la Fortune avait parlé; les Scipions, les Cicérons, les Céſars, à la vérité, n'en croyaient rien; mais la vieille à qui Encolpe donna un écu pour acheter des oyes & des dieux, pouvait fort bien le croire.

Les idoles rendaient auſſi des oracles, & les prêtres cachés dans le creux des ſtatues parlaient au nom de la divinité.

Comment au milieu de tant de Dieux & de tant de théogonies différentes, & de cultes particuliers, n'y eut-il jamais de guerre de religion chez les peuples nommés idolâtres? Cette paix fut un bien qui nâquit d'un mal, de l'erreur même. Car chaque nation reconnaiſſant pluſieurs dieux inférieurs, trouva bon que ſes voiſins euſſent auſſi les leurs. Si vous exceptez Cambyſe à qui on reproche d'avoir tué le bœuf Apis, on ne voit dans l'hiſtoire prophane aucun conquérant qui ait maltraité les dieux d'un peuple vaincu. Les Gentils n'avaient aucune religion excluſive, & les prêtres ne ſongèrent qu'à multiplier les offrandes & les ſacrifices.

Les premières offrandes furent des fruits.

Bientôt après il falut des animaux pour la table des prêtres; ils les égorgeaient eux-mêmes; ils devinrent bouchers & cruels; enfin ils introduisirent l'usage horrible de sacrifier des victimes humaines; & surtout des enfans & de jeunes filles. Jamais les Chinois, ni les Parsis, ni les Indiens ne furent coupables de ces abominations. Mais à Hiéropolis en Egypte, au rapport de Porphyre, on immola des hommes.

Dans la Tauride on sacrifiait des étrangers. Heureusement les prêtres de la Tauride ne devaient pas avoir beaucoup de pratiques. Les premiers Grecs, les Cypriots, les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois, eurent cette superstition abominable. Les Romains eux-mêmes tombèrent dans ce crime de religion; & Plutarque rapporte qu'ils immolèrent deux Grecs & deux Gaulois, pour expier les galanteries de trois Vestales. Procope, contemporain du Roi des Francs Théodebert, dit que les Francs immolèrent des hommes quand ils entrèrent en Italie avec ce Prince. Les Gaulois, les Germains faisaient communément de ces affreux sacrifices. On ne peut guères lire l'histoire sans concevoir de l'horreur pour le genre humain.

Il est vrai que chez les Juifs Jephté sacrifia sa fille, & que Saül fut prêt d'immoler son fils. Il est vrai que ceux qui étaient voüés au Seigneur par anathême ne pouvaient être rachetés ainsi qu'on rachetait les bêtes, & qu'il fallait qu'ils périssent. Samuël prêtre Juif hâcha

hácha en morceaux avec un ſaint couperet le Roi Agag priſonnier de guerre à qui Saül avait pardonné, & Saül fut réprouvé pour avoir obſervé le droit des gens avec ce Roi; mais Dieu maître des hommes, peut leur ôter la vie quand il veut, comme il le veut, & par qui il veut; & ce n'eſt pas aux hommes à ſe mettre à la place du maître de la vie & de la mort, & à uſurper les droits de l'Etre ſuprême.

Pour conſoler le genre humain de cet horrible tableau, de ces pieux ſacrilèges, il eſt important de ſavoir que chez preſque toutes les nations nommées idolâtres, il y avait la théologie ſacrée & l'erreur populaire, le culte ſecret & les cérémonies publiques, la religion des ſages & celle du vulgaire. On n'enſeignait qu'un ſeul Dieu aux initiés dans les myſtères: il n'y a qu'à jetter les yeux ſur l'hymne attribuée à l'ancien Orphée, qu'on chantait dans les myſtères de Cérès Eleuſine, ſi célèbre en Europe & en Aſie. „ Contemple la „ nature divine, illumine ton eſprit, gouver- „ ne ton cœur, marche dans la voie de la „ juſtice, que le Dieu du ciel & de la terre „ ſoit toûjours préſent à tes yeux; il eſt uni- „ que, il exiſte ſeul par lui-même, tous les „ êtres tiennent de lui leur exiſtence: il les „ ſoutient tous; il n'a jamais été vû des mor- „ tels, & il voit toutes choſes. “

Qu'on liſe encor ce paſſage du philoſophe Maxime de Madaure, dans ſa lettre à St. Auguſtin: „ Quel homme eſt aſſez groſſier, aſſez

„ ſtupide pour douter qu'il ſoit un Dieu ſu-
„ prême éternel, infini, qui n'a rien engendré
„ de ſemblable à lui-même, & qui eſt le père
„ commun de toutes choſes? "

Il y a mille témoignages que les ſages abhorraient non-ſeulement l'idolatrie, mais encor le polithéiſme.

Epictète, ce modèle de réſignation & de patience, cet homme ſi grand dans une condition ſi baſſe, ne parle jamais que d'un ſeul Dieu. Voici une de ſes maximes: „ Dieu m'a créé,
„ Dieu eſt au dedans de moi, je le porte par-
„ tout. Pourrais-je le ſouiller par des penſées
„ obſcènes, par des actions injuſtes, par d'in-
„ fames déſirs? Mon devoir eſt de remercier
„ Dieu de tout, de le louer de tout, &
„ de ne ceſſer de le bénir, qu'en ceſſant de vivre. " Toutes les idées d'Epictète roulent ſur ce principe.

Marc-Aurèle, auſſi grand peut-être ſur le trône de l'Empire Romain, qu'Epictète dans l'eſclavage, parle ſouvent, à la vérité, des Dieux, ſoit pour ſe conformer au langage reçu, ſoit pour exprimer des êtres mitoyens entre l'Etre ſuprême & les hommes; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnait qu'un Dieu éternel, infini? „ Notre
„ ame, dit-il, eſt une émanation de la divini-
„ té. Mes enfans, mon corps, mes eſprits me
„ viennent de Dieu. "

Les Stoïciens, les Platoniciens, admettaient une nature divine & univerſelle: les Epicuriens la niaient. Les Pontifes ne parlaient que d'un

ſeul Dieu dans les myſtères. Où étaient donc les idolâtres ?

Au reſte c'eſt une des grandes erreurs du Dictionnaire de Moréri de dire que du tems de Théodoſe le jeune, il ne reſta plus d'idolâtres que dans les pays réculés de l'Aſie & de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de peuples encor Gentils, même au ſeptiéme ſiécle. Le nord de l'Allemagne depuis le Vézer, n'était pas chrétien du tems de Charlemagne. La Pologne & tout le ſeptentrion reſtèrent longtems après lui dans ce qu'on appelle idolâtrie. La moitié de l'Afrique, tous les royaumes au-delà du Gange, le Japon, la populace de la Chine, cent hordes de Tartares ont conſervé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques Lapons, quelques Samoyèdes, quelques Tartares, qui ayent perſévéré dans la religion de leurs ancêtres.

Finiſſons par remarquer que dans les tems qu'on appelle parmi nous le moyen âge, nous appellions le pays des Mahométans *la Paganie.* Nous traitions d'idolâtres, d'adorateurs d'images, un peuple qui a les images en horreur. Avoüons encor une fois, que les Turcs ſont plus excuſables de nous croire idolâtres, quand ils voyent nos autels chargés d'images & de ſtatues.

JEPHTÉ.

Ou des ſacrifices de ſang humain.

IL eſt évident par le texte du livre des Juges que Jephté promit de ſacrifier la première perſonne qui ſortirait de ſa maiſon pour venir le féliciter de ſa victoire contre les Ammonites. Sa fille unique vint au devant de lui; il déchira ſes vêtemens, & il l'immola après lui avoir permis d'aller pleurer ſur les montagnes le malheur de mourir vierge. Les filles juives célébrèrent longtems cette avanture, en pleurant la fille de Jephté pendant quatre jours. (Voyez chap. 12. des Juges.)

En quelque tems que cette hiſtoire ait été écrite, qu'elle ſoit imitée de l'hiſtoire Grecque, d'Agamemnon & d'Idoménée, ou qu'elle en ſoit le modèle, qu'elle ſoit antérieure ou poſtérieure à de pareilles hiſtoires Aſſyriennes, ce n'eſt pas ce que j'examine; je m'en tiens au texte: Jephté voua ſa fille en holocauſte, & accomplit ſon vœu.

Il était expreſſément ordonné par la loi juive, d'immoler les hommes voués au Seigneur. *Tout homme voué ne ſera point racheté, mais ſera mis à mort ſans rémiſſion.* La vulgate traduit, *non redimetur, ſed morte morietur.* Lévitique, chap. 27. verſet 29.

C'eſt en vertu de cette loi que Samuël coupa en morceaux le Roi Agag, à qui (comme nous

l'avons deja dit) Saül avait pardonné ; & c'eſt même pour voir épargné Agag, que Saül fut réprouvé du Seigneur, & perdit ſon royaume.

Voilà donc les ſacrifices de ſang humain clairement établis ; il n'y a aucun point d'hiſtoire mieux conſtaté ; on ne peut juger d'une nation que par ſes archives, & par ce qu'elle rapporte d'elle-même.

INONDATION.

Y A-t-il eu un tems où le globe ait été entiérement inondé ? cela eſt phyſiquement impoſſible. Il ſe peut que ſucceſſivement la mer ait couvert tous les terrains l'un après l'autre ; & cela ne peut être arrivé que par une gradation lente, dans une multitude prodigieuſe de ſiécles. La mer en cinq cent années de tems, s'eſt retirée d'Aiguemortes, de Fréjus, de Ravenne qui étaient de grands ports, & a laiſſé environ deux lieuës de terrain à ſec. Par cette progreſſion il eſt évident qu'il lui faudrait deux millions deux cent cinquante mille ans pour faire le tour de notre globe. Ce qui eſt très remarquable, c'eſt que cette période approche fort de celle qu'il faut à l'axe de la terre pour ſe relever & pour coïncider avec l'équateur ; mouvement très vraiſemblable, qu'on commence depuis cinquante ans à ſoupçonner, & qui ne peut s'effectuer que dans l'eſpace de deux millions & plus de trois cent mille années.

Les lits, les couches de coquilles qu'on a découverts à quelques lieués de la mer, ſont une preuve inconteſtable qu'elle a dépoſé peu à peu ces productions maritimes ſur des terrains qui étaient autrefois les rivages de l'Océan; mais que l'eau ait couvert entiérement tout le globe à la fois, c'eſt une chimère abſurde en phyſique, démontrée impoſſible par les loix de la gravitation, par les loix des fluides, par l'inſuffiſance de la quantité d'eau. Ce n'eſt pas qu'on prétende donner la moindre atteinte à la grande vérité du déluge univerſel rapporté dans le Pentateuque; au contraire, c'eſt un miracle, donc il le faut croire; c'eſt un miracle, donc il n'a pû être exécuté par les loix phyſiques.

Tout eſt miracle dans l'hiſtoire du déluge. Miracle que quarante jours de pluye ayent inondé les quatre parties du monde, & que l'eau ſe ſoit élevée de quinze coudées au deſſus de toutes les plus hautes montagnes; miracle qu'il y ait eu des cataractes, des portes, des ouvertures dans le ciel; miracle que tous les animaux ſe ſoient rendus dans l'arche de toutes les parties du monde; miracle que Noé ait trouvé de quoi les nourrir pendant dix mois; miracle que tous les animaux ayent tenu dans l'arche avec leurs proviſions; miracle que la plûpart n'y ſoient pas morts; miracle qu'ils ayent trouvé de quoi ſe nourrir en ſortant de l'arche; miracle encor, mais d'une autre eſpèce, qu'un nommé Pelletier ait crû expliquer comment tous les animaux ont pû tenir & ſe nourrir naturellement dans l'arche de Noé.

Or l'hiſtoire du déluge étant la choſe la plus miraculeuſe dont on ait jamais entendu parler, il ſerait inſenſé de l'expliquer ; ce ſont de ces myſtères qu'on croit par la foi, & la foi conſiſte à croire ce que la raiſon ne croit pas, ce qui eſt encor un autre miracle.

Ainſi l'hiſtoire du déluge univerſel eſt comme celle de la tour de Babel, de l'âneſſe de Balaam, de la chute de Jérico au ſon des trompettes, des eaux changées en ſang, du paſſage de la mer rouge, & de tous les prodiges que Dieu daigna faire en faveur des élus de ſon peuple. Ce ſont des profondeurs que l'eſprit humain ne peut ſonder.

INQUISITION.

L'Inquiſition eſt, comme on ſait, une invention admirable & tout-à-fait chrétienne, pour rendre le Pape & les moines plus puiſſans & pour rendre tout un royaume hypocrite.

On regarde d'ordinaire St. Dominique comme le premier à qui l'on doit cette ſainte inſtitution. En effet nous avons encore une patente donnée par ce grand ſaint, laquelle eſt conçue en ces propres mots : *Moi, frère Dominique, je réconcilie à l'égliſe le nommé Roger porteur des préſentes, à condition qu'il ſe fera fouetter par un prêtre trois dimanches conſécutifs depuis l'entrée de la ville juſqu'à la porte de l'égliſe, qu'il fera maigre toute ſa vie, qu'il jeûnera*

trois carêmes dans l'année, qu'il ne boira jamais de vin, qu'il portera le ſan-benito *avec des croix, qu'il récitera le bréviaire tous les jours, dix* pater *dans la journée & vingt à l'heure de minuit, qu'il gardera déſormais la continence & qu'il ſe préſentera tous les mois au curé de ſa paroiſſe, &c. Tout cela ſous peine d'être traité comme hérétique, parjure & impénitent.*

Quoique Dominique ſoit le véritable fondateur de l'inquiſition, cependant Louis de Paramo l'un des plus reſpectables écrivains & des plus brillantes lumières du St. Office, rapporte au titre ſecond de ſon ſecond livre, que Dieu fut le premier inſtituteur du St. Office, & qu'il exerça le pouvoir des frères prêcheurs contre Adam. D'abord Adam eſt cité au tribunal, *Adam ubi es?* & en effet, ajoute-t-il, le défaut de citation aurait rendu la procédure de Dieu nulle.

Les habits de peau que Dieu fit à Adam & à Eve furent le modèle du *San-benito* que le St. Office fait porter aux hérétiques. Il eſt vrai que par cet argument on prouve que Dieu fut le premier tailleur; mais il n'eſt pas moins évident qu'il fut le premier inquiſiteur.

Adam fut privé de tous les biens immeubles qu'il poſſédait dans le paradis terreſtre, c'eſt de-là que le St. Office confiſque les biens de tous ceux qu'il a condamnés.

Louis de Paramo remarque que les habitans de Sodome furent brulés comme hérétiques, parce que la Sodomie eſt une héréſie formelle. De-là il paſſe à l'hiſtoire des Juifs; il y trouve partout le St. Office.

Jésus-Christ est le premier inquisiteur de la nouvelle loi, les Papes furent inquisiteurs de droit divin, & enfin ils communiquèrent leur puissance à St. Dominique.

Il fait ensuite le dénombrement de tous ceux que l'inquisition a mis à mort, & il en trouve beaucoup au de-là de cent mille.

Son livre fut imprimé en 1589 à Madrid avec l'approbation des Docteurs, les éloges de l'Evêque & le privilège du Roi. Nous ne concevons pas aujourd'hui des horreurs si extravagantes à la fois & si abominables; mais alors rien ne paraissait plus naturel & plus édifiant. Tous les hommes ressemblent à Louis de Paramo quand ils sont fanatiques.

Ce Paramo était un homme simple, très exact dans les dates, n'omettant aucun fait intéressant, & supputant avec scrupule le nombre des victimes humaines que le St. Office a immolées dans tous les pays.

Il raconte avec la plus grande naïveté l'établissement de l'inquisition en Portugal, & il est parfaitement d'accord avec quatre autres historiens qui ont tous parlé comme lui. Voici ce qu'ils rapportent unanimement.

Il y avait longtems que le Pape Boniface IX, au commencement du quinziéme siécle, avait délégué des frères prêcheurs qui allaient en Portugal de ville en ville bruler les hérétiques, les Musulmans & les Juifs; mais ils étaient ambulans, & les Rois mêmes se plaignirent quelquefois de leurs vexations. Le Pape Clément VII. voulut leur donner un établisse-

ment fixe en Portugal comme ils en avaient en Arragon & en Castille. Il y eut des difficultés entre la Cour de Rome & celle de Lisbonne, les esprits s'aigrirent, l'inquisition en souffrait & n'était point établie parfaitement.

En 1539 il parut à Lisbonne un Légat du Pape, qui était venu, disait-il, pour établir la Ste. Inquisition sur des fondemens inébranlables. Il apporte au Roi Jean III. des lettres du Pape Paul III. Il avait d'autres lettres de Rome pour les principaux Officiers de la Cour; ses patentes de Légat étaient duement scellées & signées; il montra les pouvoirs les plus amples de créer un grand Inquisiteur & tous les juges du St. Office. C'était un fourbe nommé *Savedra* qui savait contrefaire toutes les écritures, fabriquer & appliquer de faux sceaux & de faux cachets. Il avait appris ce métier à Rome & s'y était perfectionné à Séville dont il arrivait avec deux autres fripons. Son train était magnifique, il était composé de plus de cent vingt domestiques. Pour subvenir à cette énorme dépense, lui & ses deux confidens empruntèrent à Séville des sommes immenses au nom de la chambre apostolique de Rome; tout était concerté avec l'artifice le plus éblouïssant.

Le Roi de Portugal fut étonné d'abord que le Pape lui envoyât un Légat *à latere* sans l'en avoir prévenu. Le Légat répondit fiérement que dans une chose aussi pressante que l'établissement fixe de l'inquisition, sa Sainteté ne pouvait souffrir les délais, & que le Roi était

affez honoré que le premier courier qui lui en apportait la nouvelle fût un Légat du St. Père. Le Roi n'ofa repliquer. Le Légat dès le jour même établit un grand inquifiteur, envoya partout recueillir des décimes, & avant que la Cour pût avoir des réponfes de Rome, il avait déja fait bruler deux cent perfonnes & recueilli plus de deux cent mille écus.

Cependant le Marquis de Villanova, Seigneur Efpagnol de qui le Légat avait emprunté à Séville une fomme très confidérable fur de faux billets, jugea à propos de fe payer par fes mains, au lieu d'aller fe compromettre avec le fourbe à Lisbonne. Le Légat faifait alors fa tournée fur les frontières de l'Efpagne. Il y marche avec cinquante hommes armés, l'enlève & le conduit à Madrid.

La friponnerie fut bientôt découverte à Lisbonne, le Confeil de Madrid condamna le Légat Savedra au fouët & à dix ans de galères; mais ce qu'il y eut d'admirable, c'eft que le Pape Paul IV. confirma depuis tout ce qu'avait établi ce fripon; il rectifia par la plénitude de fa puiffance divine toutes les petites irrégularités des procédures, & rendit facré ce qui avait été purement humain.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne fe fervir;

Voilà comme l'inquifition devint fédentaire à Lisbonne, & tout le royaume admira la Providence.

Au refte on connait affez toutes les procédures de ce tribunal, on fait combien elles font

oppofées à la fauffe équité & à l'aveugle raifon de tous les autres tribunaux de l'univers. On eft emprifonné fur la fimple dénonciation des perfonnes les plus infames, un fils peut dénoncer fon père, une femme fon mari; on n'eft jamais confronté avec fes accufateurs, les biens font confifqués au profit des juges; c'eft ainfi du moins que l'inquifition s'eft conduite jufqu'à nos jours; il y a là quelque chofe de divin: car il eft incompréhenfible que les hommes ayent fouffert ce joug patiemment.

Enfin le Comte d'Aranda a été béni de l'Europe entière en rognant les griffes & en limant les dents du monftre; mais il refpire encore.

JOB.

BOn jour, mon ami Job, tu es un des plus anciens originaux dont les livres faffent mention; tu n'étais point Juif: on fait que le livre qui porte ton nom eft plus ancien que le Pentateuque. Si les Hébreux qui l'ont traduit de l'arabe, fe font fervis du mot Jéhova pour fignifier Dieu, ils empruntèrent ce mot des Phéniciens & des Egyptiens, comme les vrais favans n'en doutent pas. Le mot de Satan n'était point hébreu, il était caldéen, on le fait affez.

Tu demeurais fur les confins de la Caldée. Des commentateurs dignes de leur profeffion, prétendent que tu croyais à la réfurrection, par-

ce qu'étant couché ſur ton fumier, tu as dit dans ton 19e. chapitre, *que tu t'en releverais* quelque jour. Un malade qui eſpère ſa guériſon, n'eſpère pas pour cela la réſurrection; mais je veux te parler d'autres choſes.

Avouë que tu étais un grand bavard, mais tes amis l'étaient davantage. On dit que tu poſſédais ſept mille moutons, trois mille chameaux, mille bœufs & cinq cent âneſſes. Je veux faire ton compte.

Sept mille moutons, à trois livres dix ſous piéce, font vingt-deux mille cinq cent livres tournois, poſe . . .	22500 liv.
J'évalue les trois mille chameaux, à cinquante écus piéce, .	450000-:-
Mille bœufs ne peuvent être eſtimés l'un portant l'autre moins de	80000-:-
Et cinq cent âneſſes, à vingt francs l'âneſſe, . . .	10000-:-
Le tout ſe monte à .	562500-:-

Sans compter tes meubles, bagues & joyaux.

J'ai été beaucoup plus riche que toi, & quoique j'aye perdu une grande partie de mon bien, & que je ſois malade comme toi, je n'ai point murmuré contre Dieu, comme tes amis ſemblent te le reprocher quelquefois.

Je ne ſuis point du tout content de Satan, qui pour t'induire au péché & pour te faire oublier Dieu, demande la permiſſion de t'ôter

ton bien & de te donner la galle. C'eſt dans cet état que les hommes ont toûjours recours à la Divinité. Ce ſont les gens heureux qui l'oublient. Satan ne connaiſſait pas aſſez le monde ; il s'eſt formé depuis ; & quand il veut s'aſſurer de quelqu'un, il en fait un fermier-général, ou quelque choſe de mieux, s'il eſt poſſible. C'eſt ce que notre ami Pope nous a clairement montré dans l'hiſtoire du chevalier Balaam.

Ta femme était une impertinente, mais tes prétendus amis Eliphas natif de Théman en Arabie, Baldad de Suez, & Sophar de Nahamath étaient bien plus inſupportables qu'elle. Ils t'exhortent à la patience d'une maniere à impatienter le plus doux des hommes. Ils te font de longs ſermons plus ennuyeux que ceux que prêche le fourbe V.....e à Amſterdam, & le &c.

Il eſt vrai que tu ne ſais ce que tu dis quand tu t'écries, mon Dieu ! *Suis je une mer ou une baleine pour avoir été enfermé par vous comme dans une priſon ?* mais tes amis n'en ſavent pas davantage quand ils te répondent, *que le jour ne peut reverdir ſans humidité, & que l'herbe des prés ne peut croître ſans eau.* Rien n'eſt moins conſolant que cet axiome.

Sophar de Nahamath te reproche d'être un babillard, mais aucun de ces bons amis ne te prête un écu. Je ne t'aurais pas traité ainſi. Rien n'eſt plus commun que gens qui conſeillent, rien de plus rare que ceux qui ſecourent. C'eſt bien la peine d'avoir trois amis pour n'en pas recevoir une goute de bouillon quand

on est malade. Je m'imagine que quand Dieu t'eut rendu tes richesses & ta santé, ces éloquens personnages n'osèrent pas se présenter devant toi ; aussi, *les amis de Job* ont passé en proverbe.

Dieu fut très mécontent d'eux, & leur dit tout net au chap. 42. *qu'ils sont ennuyeux & imprudens ;* & il les condamne à une amende de sept taureaux & de sept béliers pour avoir dit des sottises. Je les aurais condamnés pour n'avoir point secouru leur ami.

Je te prie de me dire s'il est vrai que tu vécus cent quarante ans après cette avanture. J'aime à voir que les honnêtes gens vivent longtems ; mais il faut que les hommes d'aujourd'hui soient de grands fripons tant leur vie est courte.

(*par un malade aux eaux d'Aix-la-Chapelle.*)

JOSEPH.

L'Histoire de Joseph, à ne la considérer que comme un objet de curiosité & littérature, est un des plus précieux monumens de l'antiquité, qui soient parvenus jusqu'à nous. Elle paraît être le modèle de tous les écrivains Orientaux ; elle est plus attendrissante que l'Odyssée d'Homère ; car un héros qui pardonne, est plus touchant que celui qui se venge.

Nous regardons les Arabes comme les premiers auteurs de ces fictions ingénieuses qui

ont paſſé dans toutes les langues ; mais je ne vois chez eux aucune avanture comparable à celle de Joſeph. Preſque tout en eſt merveilleux, & la fin peut faire répandre des larmes d'attendriſſement. C'eſt un jeune homme de ſeize ans dont ſes frères ſont jaloux ; il eſt vendu par eux à une caravane de marchands Iſmaëlites, conduit en Egypte, & acheté par un eunuque du Roi. Cet eunuque avait une femme, ce qui n'eſt point du tout étonnant ; le Kiſlar-Aga eunuque parfait, à qui on a tout coupé, a aujourd'hui un ſerrail à Conſtantinople : on lui a laiſſé ſes yeux & ſes mains, & la nature n'a point perdu ſes droits dans ſon cœur. Les autres eunuques, à qui on n'a coupé que les deux accompagnemens de l'organe de la génération, employent encor ſouvent cet organe ; & Putiphar à qui Joſeph fut vendu, pouvait très bien être du nombre de ces eunuques.

La femme de Putiphar devient amoureuſe du jeune Joſeph, qui fidèle à ſon maître & à ſon bienfaiteur, rejette les empreſſemens de cette femme. Elle en eſt irritée, & accuſe Joſeph d'avoir voulu la ſéduire. C'eſt l'hiſtoire d'Hippolite & de Phèdre, de Bellérophon & de Stenobée, d'Hebrus & de Damaſippe, de Tanis & de Péribée, de Mirtil & d'Hipodamie, de Pélée & de Demenette.

Il eſt difficile de ſavoir quelle eſt l'originale de toutes ces hiſtoires ; mais chez les anciens auteurs Arabes, il y a un trait touchant l'avanture de Joſeph & de la femme de Putiphar, qui eſt fort ingénieux. L'auteur ſuppoſe que Putiphar

Putiphar incertain entre ſa femme & Joſeph, ne regarda pas la tunique de Joſeph que ſa femme avait déchirée comme une preuve de l'attentat du jeune homme. Il y avait un enfant au berceau dans la chambre de la femme; Joſeph diſait qu'elle lui avait déchiré & ôté ſa tunique en préſence de l'enfant; Putiphar conſulta l'enfant dont l'eſprit était fort avancé pour ſon âge; l'enfant dit à Putiphar, regardez ſi la tunique eſt déchirée par devant ou par derrière; ſi elle l'eſt par devant, c'eſt une preuve que Joſeph a voulu prendre par force votre femme qui ſe défendait; ſi elle l'eſt par derrière, c'eſt une preuve que votre femme courait après lui. Putiphar, grace au génie de cet enfant, reconnut l'innocence de ſon eſclave. C'eſt ainſi que cette avanture eſt rapportée dans l'Alçoran d'après l'ancien auteur Arabe. Il ne s'embarraſſe point de nous inſtruire à qui appartenait l'enfant qui jugea avec tant d'eſprit. Si c'était un fils de la Putiphar, Joſeph n'était pas le premier à qui cette femme en avait voulu.

Quoi qu'il en ſoit, Joſeph, ſelon la Genèſe, eſt mis en priſon, & il s'y trouve en compagnie de l'échanſon & du panetier du Roi d'Egypte. Ces deux priſonniers d'Etat rêvent tous deux pendant la nuit; Joſeph explique leurs ſonges, il leur prédit que dans trois jours l'échanſon rentrera en grace, & que le panetier ſera pendu, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Deux ans après le Roi d'Egypte rêve auſſi;

ſon échanſon lui dit qu'il y a un jeune Juif en priſon, qui eſt le premier homme du monde pour l'intelligence des rêves; le Roi fait venir le jeune homme, qui lui prédit ſept années d'abondance, & ſept années de ſtérilité.

Interrompons un peu ici le fil de l'hiſtoire, pour voir de quelle prodigieuſe antiquité eſt l'interprétation des ſonges. Jacob avait vû en ſonge l'échelle myſtérieuſe au haut de laquelle était Dieu lui-même : il apprit en ſonge une méthode de multiplier les troupeaux; méthode qui n'a jamais réuſſi qu'à lui. Joſeph lui-même avait appris par un ſonge qu'il dominerait un jour ſur ſes frères. Abimélec, longtems auparavant, avait été averti en ſonge que Sara était femme d'Abraham. (Voyez l'article *Songe.*)

Revenons à Joſeph. Dès qu'il eut expliqué le ſonge de Pharaon, il fut ſur le champ premier miniſtre. On doute qu'aujourd'hui on trouvât un Roi, même en Aſie, qui donnât une telle charge pour un rêve expliqué. Pharaon fit épouſer à Joſeph une fille de Putiphar. Il eſt dit, que ce Putiphar était grand-prêtre d'Héliopolis ; ce n'était donc pas l'eunuque ſon premier maître; ou ſi c'était lui, il avait encor certainement un autre titre que celui de grand-prêtre, & ſa femme avait été mère plus d'une fois.

Cependant, la famine arriva, comme Joſeph l'avait prédit, & Joſeph pour mériter les bonnes graces de ſon Roi, força tout le peuple à vendre ſes terres à Pharaon, & toute la nation

se fit esclave pour avoir du bled. C'est-là apparemment l'origine du pouvoir despotique. Il faut avouer que jamais Roi n'avait fait un meilleur marché; mais aussi le peuple ne devait guères bénir le premier ministre.

Enfin, le père & les frères de Joseph eurent aussi besoin de bled, car *la famine désolait alors toute la terre.* Ce n'est pas la peine de raconter ici comment Joseph reçut ses frères, comment il leur pardonna & les enrichit. On trouve dans cette histoire tout ce qui constitue un poëme épique intéressant; exposition, nœud, reconnaissance, péripétie, & merveilleux. Rien n'est plus marqué au coin du génie oriental.

Ce que le bon homme Jacob père de Joseph répondit à Pharaon, doit bien frapper ceux qui savent lire. Quel âge avez-vous? lui dit le Roi. J'ai cent trente ans, dit le vieillard, & je n'ai pas eu encor un jour heureux dans ce court pélérinage.

JUDÉE.

JE n'ai pas été en Judée, Dieu merci, & je n'irai jamais. J'ai vû des gens de toute nation qui en sont revenus. Ils m'ont tous dit que la situation de Jérusalem est horrible; que tout le pays d'alentour est pierreux; que les montagnes sont pelées; que le fameux fleuve du Jourdain n'a pas plus de quarante-cinq pieds de largeur, que le seul bon canton de ce pays

eſt Jérico. Enfin ils parlent tous comme parlait St. Jérôme qui demeura ſi longtems dans Bethléem, & qui peint cette contrée comme le rebut de la nature. Il dit qu'en été il n'y a pas ſeulement d'eau à boire. Ce pays cependant devait paraître aux Juifs un lieu de délices en comparaiſon des déſerts dont ils étaient originaires. Des miſérables qui auraient quitté les Landes pour habiter quelques montagnes du Lampourdan vanteraient leur nouveau ſéjour, & s'ils eſpéraient pénétrer juſques dans les belles parties du Languedoc, ce ſerait-là pour eux la terre promiſe.

Voilà préciſément l'hiſtoire des Juifs. Jérico, Jéruſalem ſont Toulouſe & Montpellier, & le déſert de Sinaï eſt le pays entre Bordeaux & Bayonne.

Mais ſi le Dieu qui conduiſait les Juifs, voulait leur donner une bonne terre, ſi ces malheureux avaient en effet habité l'Egypte, que ne les laiſſait-il en Egypte? à cela on ne répond que par des phraſes théologiques.

La Judée, dit-on, était la terre promiſe. Dieu dit à Abraham; *Je vous donnerai tout ce pays depuis le fleuve d'Egypte juſqu'à l'Euphrate.* (Genèſe chap. 15.)

Hélas mes amis! vous n'avez jamais eu ces rivages fertiles de l'Euphrate & du Nil. On s'eſt moqué de vous. Les maîtres du Nil & de l'Euphrate ont été tour-à-tour vos maîtres. Vous avez été preſque toûjours eſclaves. Promettre & tenir ſont deux, mes pauvres Juifs. Vous avez un vieux rabin qui en liſant vos

ſages prophéties qui vous annoncent une terre de miel & de lait, s'écria qu'on vous avait promis plus de beurre que de pain. Savez-vous bien que ſi le grand Turc m'offrait aujourd'hui la ſeigneurie de Jéruſalem, je n'en voudrais pas?

Fréderic ſecond en voyant ce déteſtable pays, dit publiquement que Moïſe était bien mal aviſé de mener ſa compagnie de lépreux; que n'allait-il à Naples, diſait Fréderic. Adieu, mes chers Juifs; je ſuis fâché que terre promiſe ſoit terre perdue.

(*par le Baron de Broukans.*)

JULIEN LE PHILOSOPHE
EMPEREUR ROMAIN.

ON rend quelquefois juſtice bien tard. Deux ou trois auteurs ou mercenaires, ou fanatiques parlent du barbare & de l'efféminé Conſtantin comme d'un Dieu, & traitent de ſcélérat le juſte, le ſage, le grand Julien. Tous les auteurs copiſtes des premiers, répètent la flatterie & la calomnie; elles deviennent preſque un article de foi. Enfin, le tems de la ſaine critique arrive; & au bout de quatorze cent ans des hommes éclairés revoient le procès que l'ignorance avait jugé. On voit dans Conſtantin un heureux ambitieux qui ſe moque de Dieu & des hommes. Il a l'inſolence de feindre que Dieu lui a envoyé dans les airs une en-

ſeigne qui lui aſſure la victoire. Il ſe baigne dans le ſang de tous ſes parens, & il s'endort dans la molleſſe; mais il était chrétien, on le canoniſa.

Julien eſt ſobre, chaſte, déſintéreſſé, valeureux, clément, mais il n'était pas chrétien, on l'a regardé longtems comme un monſtre.

Aujourd'hui, après avoir comparé les faits, les monumens, les écrits de Julien & ceux de ſes ennemis, on eſt forcé de reconnaître que s'il n'aimait pas le chriſtianiſme, il fut excuſable de haïr une ſecte ſouillée du ſang de toute ſa famille; qu'ayant été perſécuté, emprisonné, exilé, menacé de mort par les Galiléens ſous le règne du barbare Conſtance, il ne les perſécuta jamais; qu'au contraire, il pardonna à dix ſoldats chrétiens qui avaient conſpiré contre ſa vie. On lit ſes lettres, & on admire. *Les Galiléens*, dit-il, *ont ſouffert ſous mon prédéceſſeur l'exil & les priſons; on a maſſacré réciproquement ceux qui s'appellent tour-à-tour hérétiques. J'ai rappellé leurs exilés, élargi leurs priſonniers; j'ai rendu leurs biens aux proſcrits; je les ai forcés de vivre en paix. Mais telle eſt la fureur inquiète des Galiléens qu'ils ſe plaignent de ne pouvoir plus ſe dévorer les uns les autres.* Quelle lettre! quelle ſentence portée par la philoſophie contre le fanatiſme perſécuteur!

Enfin en diſcutant les faits on a été obligé de convenir que Julien avait toutes les qualités de Trajan, hors le goût ſi longtems pardonné aux Grecs & aux Romains; toutes les vertus de Caton, mais non pas ſon opiniâtre-

té & ſa mauvaiſe humeur ; tout ce qu'on admira dans Jules Céſar, & aucun de ſes vices ; il eut la continence de Scipion. Enfin il fut en tout égal à Marc-Aurèle le premier des hommes.

On oſe plus répéter aujourd'hui après le calomniateur Théodoret, qu'il immola une femme dans le temple de Carres pour ſe rendre les Dieux propices. On ne redit plus qu'en mourant il jetta de ſa main quelques goutes de ſon ſang au ciel, en diſant à Jéſus-Chriſt : Tu as vaincu Galiléen, comme s'il eût combattu contre Jéſus en faiſant la guerre aux Perſes ; comme ſi ce philoſophe qui mourut avec tant de réſignation, avait reconnu Jéſus ; comme s'il eût cru que Jéſus était en l'air, & que l'air était le ciel ! ces inepties de gens qu'on appelle pères de l'Egliſe, ne ſe répètent plus aujourd'hui.

On eſt enfin réduit à lui donner des ridicules, comme faiſaient les citoyens frivoles d'Antioche. On lui reproche ſa barbe mal peignée & la manière dont il marchait. Mais, Monſieur l'Abbé de la Bléterie, vous ne l'avez pas vû marcher, & vous avez lû ſes lettres & ſes loix, monumens de ſes vertùs. Qu'importe qu'il eût la barbe ſale & la démarche précipitée, pourvu que ſon cœur fût magnanime & que tous ſes pas tendiſſent à la vertu.

Il reſte aujourd'hui un fait important à examiner. On reprocha à Julien d'avoir voulu faire mentir la prophétie de Jéſus-Chriſt en rebâtiſſant le temple de Jéruſalem. On dit qu'il

ſortit de terrre des feux qui empêchèrent l'ouvrage. On dit que c'eſt un miracle, & que ce miracle ne convertit ni Julien, ni Alipius intendant de cette entrepriſe, ni perſonne de ſa cour, & là-deſſus l'Abbé de la Bléterie s'exprime ainſi. „ Lui & les philoſophes de ſa „ cour mirent ſans doute en œuvre ce qu'ils „ ſavaient de phyſique pour dérober à la Di„ vinité un prodige ſi éclatant. La nature „ fut toûjours la reſſource des incrédules, „ mais elle ſert la religion ſi à propos qu'ils „ devraient au moins la ſoupçonner de colluſion.

Premiérement, il n'eſt pas vrai qu'il ſoit dit dans l'Evangile que jamais le temple juif ne ſerait rebâti. L'Evangile de Matthieu, écrit viſiblement après la ruine de Jéruſalem par Titus, prophétiſe, il eſt vrai, qu'il ne reſterait pas pierre ſur pierre de ce temple de l'Iduméen Hérode, mais aucun Evangeliſte ne dit qu'il ne ſera jamais rebâti.

Secondement, qu'importe à la Divinité qu'il y ait un temple juif, ou un magaſin, ou une moſquée au même endroit où les Juifs tuaient des bœufs & des vaches?

Troiſiémement, on ne ſait pas ſi c'eſt de l'enceinte des murs de la ville, ou de l'enceinte du temple que partirent ces prétendus feux qui, ſelon quelques-uns, brûlaient les ouvriers. Mais on ne voit pas pourquoi Jéſus aurait brûlé les ouvriers de l'Empereur Julien, & qu'il ne brûla point ceux du Califе Omar qui longtems après bâtit une moſquée ſur les ruines du temple; ni ceux du grand Saladin qui ré-

tablit cette même mosquée. Jésus avait-il tant de prédilection pour les mosquées des Musulmans ?

Quatriémement, Jésus ayant prédit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre dans Jérusalem, n'avait pas empêché de la rebâtir.

Cinquiémement, Jésus a prédit plusieurs choses dont Dieu n'a pas permis l'accomplissement; il a prédit la fin du monde & son avénement dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté, à la fin de la génération qui vivait alors. Cependant, le monde dure encor, & durera vraisemblablement assez longtems. (*Luc. I. chap.* 2.)

Sixiémement, si Julien avait écrit ce miracle, je dirais qu'on l'a trompé par un faux rapport ridicule; je croirais que les chrétiens ses ennemis mirent tout en œuvre pour s'opposer à son entreprise, qu'ils tuèrent les ouvriers, & firent accroire que ces ouvriers étaient morts par miracle. Mais Julien n'en dit mot. La guerre contre les Perses l'occupait alors. Il différa pour un autre tems l'édification du temple, & il mourut avant de pouvoir commencer cet édifice.

Septiémement, ce prodige est rapporté dans Ammien Marcellin qui était payen. Il est très possible que ce soit une interpolation des chrétiens; on leur en a reproché tant d'autres qui ont été avérées.

Mais il n'est pas moins vraisemblable que dans un tems où on ne parlait que de prodiges & de contes des sorciers, Ammien Marcellin ait rap-

porté cette fable fur la foi de quelque efprit crédule. Depuis Tite-Live jufqu'à de Thou inclufivement, toutes les hiftoires font infectées de prodiges.

Huitiémement, fi Jéfus faifait des miracles, ferait-ce pour empêcher qu'on ne rebâtît un temple où lui-même facrifia, & où il fut circoncis, ne ferait-il pas des miracles pour rendre chrétiens tans de nations qui fe moquent du Chriftianifme, ou plutôt, pour rendre plus doux & plus humains fes chrétiens qui depuis Arius & Athanafe jufqu'aux Roland & aux Cavalier des Cévennes ont verfé des torrens de fang, & fe font conduits en cannibales?

De-là je conclus que la nature n'eft point *en collufion avec le Chriftianifme*, comme le dit la Bléterie; mais que la Bléterie eft en collufion avec des contes de vieilles, comme dit Julien, *Quibus cum ftolidis aniculis negotium erat.*

La Bléterie, après avoir rendu juftice à quelques vertus de Julien, finit pourtant l'hiftoire de ce grand-homme, en difant que fa mort fut un effet de la vengeance divine. Si cela eft, tous les héros morts jeunes depuis Alexandre jufqu'à Guftave-Adolphe, ont donc été punis de Dieu. Julien mourut de la plus belle des morts en pourfuivant fes ennemis après plufieurs victoires. Jovien qui lui fuccéda régna bien moins longtems que lui, & régna avec honte. Je ne vois point la vengeance divine, & je ne vois plus dans la Bléterie qu'un déclamateur de mauvaife foi; mais où font les hommes qui ofent dire la vérité?

Le Stoïcien Libanius fut un de ces hommes rares; il célébra le brave & clément Julien devant Théodose le meurtrier des Thessaloniciens; mais le-Beau & la Bléterie tremblent de le louer devant des habitués de paroisse.

(*Tiré de Mr. Boulanger.*)
quel garant!

DU JUSTE ET DE L'INJUSTE.

QUi nous a donné le sentiment du juste & de l'injuste? Dieu, qui nous a donné un cerveau & un cœur. Mais quand votre raison vous apprend-elle qu'il y a vice & vertu? quand elle nous apprend que deux & deux font quatre. Il n'y a point de connaissance innée, par la raison qu'il n'y a point d'arbre qui porte des feuilles & des fruits en sortant de la terre. Rien n'est ce qu'on appelle inné, c'est-à-dire, né dévelopé: mais, répétons-le encore, Dieu nous fait nâitre avec des organes qui à mesure qu'ils croissent nous font sentir tout ce que notre espèce doit sentir pour la conservation de cette espèce.

Comment ce mystère continuel s'opère-t-il? dites-le-moi, jaunes habitans des îles de la Sonde, noirs Africains, imberbes Canadiens, & vous Platons, Cicerons, Epictètes. Vous sentez tous également qu'il est mieux de donner le superflu de votre pain, de votre ris ou de votre manioc au pauvre qui vous le demande humblement, que de le tuer ou de lui crever

les deux yeux. Il eſt évident à toute la terre qu'un bienfait eſt plus honnête qu'un outrage, que la douceur eſt préférable à l'emportement.

Il ne s'agit donc plus que de nous ſervir de notre raiſon pour diſcerner les nuances de l'honnête & du deshonnête. Le bien & le mal ſont ſouvent voiſins; nos paſſions les confondent : qui nous éclairera? nous-mêmes quand nous ſommes tranquilles. Quiconque a écrit ſur nos devoirs a bien écrit dans tous les pays du monde, parce qu'il n'a écrit qu'avec ſa raiſon. Ils ont tous dit la même choſe: Socrate & Epicure, Confutzée & Ciceron, Marc-Antonin & Amurath ſecond ont eu la même morale.

Rediſons tous les jours à tous les hommes, La morale eſt une, elle vient de Dieu; les dogmes ſont différens, ils viennent de nous.

Jéſus n'enſeigna aucun dogme métaphyſique, il n'écrivit point de cahiers théologiques; il ne dit point, Je ſuis conſubſtantiel, j'ai deux volontés & deux natures avec une ſeule perſonne; il laiſſa aux cordeliers & aux jacobins qui devaient venir douze cent ans après lui, le ſoin d'argumenter pour ſavoir ſi ſa mère a été conçue dans le péché originel; il n'a jamais dit que le mariage eſt le ſigne viſible d'une choſe inviſible; il n'a pas dit un mot de la grace concomitante; il n'a inſtitué ni moines ni inquiſiteurs; il n'a rien ordonné de ce que nous voyons aujourd'hui.

Dieu avait donné la connaiſſance du juſte &

de l'injuſte dans tous les tems qui précédèrent le Chriſtianiſme. Dieu n'a point changé & ne peut changer : le fond de notre ame, nos principes de raiſon & de morale ſeront éternellement les mêmes. De quoi ſervent à la vertu des diſtinctions théologiques, des dogmes fondés ſur ces diſtinctions, des perſécutions fondées ſur ces dogmes? La nature effrayée & ſoulevée avec horreur contre toutes ces inventions barbares, crie à tous les hommes, Soyez juſtes, & non des ſophiſtes perſécuteurs.

Vous liſez dans le *Sadder*, qui eſt l'abrégé des loix de Zoroaſtre, cette ſage maxime. Quand il eſt incertain ſi une action qu'on te propoſe eſt juſte ou injuſte, abſtien-toi. Qui jamais a donné une règle plus admirable? quel légiſlateur a mieux parlé? Ce n'eſt pas là le ſyſtême des opinions probables inventé par des gens qui s'appellaient *la ſocieté de Jéſus*.

Fin de la première partie.

TABLE

Des Articles contenus dans cette première Partie.

Fin de la Table.

39